



**HAL**  
open science

## Correspondance Aragon - Romain Rolland

Dominique Massonnaud

► **To cite this version:**

Dominique Massonnaud. Correspondance Aragon - Romain Rolland. 17, 2015, Correspondance Aragon - Romain Rolland, 1621-8906. hal-01710335

**HAL Id: hal-01710335**

**<https://hal.science/hal-01710335>**

Submitted on 19 Feb 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

## Correspondance Aragon - Romain Rolland

Les échanges entre les deux écrivains majeurs que sont Aragon et Romain Rolland se manifestent de façon concrète par une correspondance entre les deux hommes qui commence le 12 août 1932 et s'achève à la mort de Romain Rolland le 30 décembre 1944.

Le projet initial d'édition de ces lettres est dû à Marie Romain Rolland, qui souhaitait les faire paraître dans un numéro des *Cahiers Romain Rolland*. Avec l'accord d'Aragon, elle a donc réuni les textes des courriers conservés de ce dernier et préparé un dossier en ce sens qui figure au fonds de la BNF<sup>1</sup>. Pour établir cette édition j'ai eu recours également au *Journal* de Romain Rolland, ainsi qu'à d'autres correspondances qui peuvent apporter un éclairage ou un contrepoint aux propos directement échangés. Comme dans le cas des autres correspondances rollandiennes, on dénombre moins de lettres écrites par Romain Rolland que par son correspondant. Le phénomène est constant et dans le cas d'Aragon s'y ajoutent les rencontres entre les deux hommes et/ou les envois de textes à paraître ainsi que les contacts indirects, par personnes interposées, dans une période marquée, pour l'essentiel, par une intense activité journalistique des deux hommes. De plus, des lettres de Romain Rolland manquantes mais parfois mentionnées ou partiellement recopiées dans son *Journal*<sup>2</sup> ne figurent pas toujours ici, afin de limiter le volume du dossier.

S'il s'agit de présenter la situation qui permet la rencontre de ces deux figures, précisons qu'en 1932 Romain Rolland, est âgé de soixante-six ans. Comme Aragon, il a perdu son père, l'année précédente ; trop oublié aujourd'hui, il est alors une figure centrale dans la vie intellectuelle et politique française. Il a abondamment collaboré aux *Cahiers de la quinzaine* de Péguy où ont paru des pièces de théâtre - *Les Loups*, *Danton*, *14 Juillet* - le grand texte sur *Le Théâtre du Peuple* (1903) et des Vies d'hommes illustres - *Beethoven*, *Michel-Ange* - ainsi que le roman *Jean-Christophe*, entre janvier 1899 et août 1913. On sait qu'il est l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée*, série d'articles pacifistes dénonçant la guerre, initialement parus dans le *Journal de Genève* à partir du 22 septembre 1914. S'il obtient en 1915 le prix Nobel de Littérature - décerné en 1916 - c'est à la fois pour sa production littéraire, pour sa stature de pacifiste et cette posture « au-dessus de la mêlée » qui va de pair avec une conscience politique éclairée. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la proximité avec Péguy puis Sorel a fait de Romain Rolland un homme attentif au socialisme<sup>3</sup>, au développement de la révolution russe qu'il salue l'un des premiers en 1917. Sa formation d'historien à l'École Normale supérieure en fait un perpétuel attentif aux choses du monde et un témoin privilégié. Une constante émerge à la lecture de son journal : le souci de comprendre les événements, de croiser les informations données par ses nombreux interlocuteurs. Grand épistolier, Romain Rolland échange en effet avec les figures majeures du siècle - Gandhi<sup>4</sup>, Zweig<sup>5</sup>, Freud<sup>6</sup> par exemple - et correspond également avec Gorki<sup>7</sup> de décembre 1916 à la mort de ce

<sup>1</sup> D'assez rapides échanges ont lieu à ce sujet entre madame Marie Romain Rolland et Aragon : en 1963, et jusqu'en janvier 1981.

<sup>2</sup> On attend impatiemment l'édition complète du *Journal* de Romain Rolland pour la période des années trente : chaînon manquant depuis l'édition récente du *Journal de Vézelay 1938-1944*, par Jean Lacoste, chez Bartillat (2012), il éclaire l'engagement de Romain Rolland, dans la lutte antifasciste et l'avènement du Front Populaire. Ajoutons que le volume paru, daté 1938-1944, ne commence que le 30 mai 1938, lors de l'installation de R. Rolland en France, à Vézelay.

<sup>3</sup> On lit ainsi en septembre 1895, dans le *Journal* : « A mesure que la révélation du socialisme me pénètre, une joie immense monte en moi. C'est un infini de vie où je me sens entrer ». Pendant la seconde guerre mondiale, il reprend ce fragment de *Journal* dans le volume qu'il compose : *Mémoires et fragments du journal*, Paris, Albin Michel, 1956, p. 252.

<sup>4</sup> Gandhi et Romain Rolland, *Correspondance, extraits du Journal et textes divers, Cahiers Romain Rolland*, Albin Michel, 1969. Romain Rolland reçoit Gandhi dans sa maison de Villeneuve en décembre 1931.

<sup>5</sup> Ils s'écrivent beaucoup avant leur « rupture » de 1933 : on a retrouvé 520 lettres de Stefan Zweig à Romain Rolland et 277 lettres de Romain Rolland à Stefan Zweig (publiées en allemand en 1987).

<sup>6</sup> *Sigmund Freud et Romain Rolland correspondance 1923-1936*, par Henri Vermorel et Madeleine Vermorel, PUF, 1993. Romain Rolland a rencontré Freud par S. Zweig, qui le lui a présenté à Vienne, en 1924.

dernier en juin 1936 ; il collabore à la revue les *Annales*, fondée par Gorki en Suisse et se rend en URSS à son invitation en juin-juillet 1935. S'il se refuse à toute adhésion à un parti, il prône la responsabilité de l'écrivain : écrire est bien pour lui un acte sur la scène politique, une forme d'engagement qui prend encore toute sa dimension dans les années trente. Le pacifisme, attaché à ses positions de 1914, a évolué depuis la fin des années vingt, avec l'émergence en France d'un néo-pacifisme d'extrême droite<sup>8</sup>. « La paix oui, mais pas à n'importe quel prix » affirme alors Romain Rolland qui devient très actif dans les luttes internationalistes ; le contexte historique dans la période de la « montée des périls » accentue très fortement cette proximité. Ainsi, en février 1927, il a signé avec Barbusse et Einstein « Aux esprits libres ! », un appel à « se réunir en un Comité destiné à lutter contre la vague de barbarie du fascisme »<sup>9</sup>. Cette période fait donc de lui un acteur engagé, comme le montrent ses très nombreuses participations aux journaux et revues. Ainsi, il apparaît que Romain Rolland est une des figures de proue dans l'avènement du Front populaire et qu'Aragon l'érige comme tel : la fête pour l'anniversaire des soixante-dix ans de Romain Rolland est un moment-clé de la campagne électorale en janvier 1936, la représentation de la pièce *14 Juillet* du même Romain Rolland, lors du 14 juillet 1936, est choisie comme marque centrale de l'avènement du Front populaire, dans la vie culturelle française. Aragon est, lui aussi, en tant qu'organisateur, au centre de ces deux événements. Deux points que l'Histoire ne relève pas toujours suffisamment.

Le contexte de la première lettre entre Aragon et Romain Rolland suit immédiatement la douloureuse séparation d'Aragon avec Breton - et le groupe surréaliste - à la suite de l'affaire du poème « Front rouge »<sup>10</sup>. Alors qu'Aragon avait été inculpé le 16 janvier 1932 : « d'incitation de militaires à la désobéissance et de provocation au meurtre dans un but de propagande anarchiste », par le juge d'instruction Benon, un groupe de surréalistes<sup>11</sup> tente de réunir au moyen d'un tract de protestation le soutien d'intellectuels français en sa faveur. Romain Rolland fait partie des - nombreux - écrivains qui ont refusé de signer ce tract surréaliste de défense d'Aragon. Son refus est assez significatif de la difficile posture des auteurs du tract qui entendent défendre Aragon en soustrayant la parole poétique au pouvoir judiciaire et, en même temps, revendiquer une poésie « engagée » qui ne s'isole pas dans une tour d'ivoire, dans une position seulement « esthétique ». La lettre de réponse de Romain Rolland à cette demande est assez éclairante et mérite d'être citée pour saisir ce qui peut rapprocher les deux hommes dans le contexte de l'année 1932. Comme il l'indique dans son Journal, en recopiant la lettre elle-même, selon une de ses pratiques fréquentes :

Je ne sais si j'ai noté dans ces carnets la lettre que j'ai adressée, le 4 février, aux *Surréalistes français*, à propos de l'affaire Aragon. Aragon était inculpé pour son poème « Front rouge », paru dans la revue : Littérature de la Révolution mondiale où il appelait non seulement à l'insurrection, mais au massacre des chefs socialistes français : « Feu sur Léon Blum - Feu sur Boncour, Frossard, Déat...etc. ». les surréalistes avaient lancé un texte de protestation où il était dit : « Nous

<sup>7</sup> *Correspondance entre Romain Rolland et Maxime Gorki*, par Jean Pérus, *Cahiers Romain Rolland* n°28, Paris, Albin Michel, 1991.

<sup>8</sup> Voir par exemple l'article de Gilbert Merlio, « Le pacifisme en France et en Allemagne entre les deux guerres mondiales », *Romain Rolland, une œuvre de paix*, Bernard Duchatelet (dir.), Paris, Publication de la Sorbonne, « Home et société », 2010, p. 33-51.

<sup>9</sup> Cité par Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 273.

<sup>10</sup> Comme le rappelle fort précisément Pierre Juquin dans son analyse très documentée de la période, plusieurs histoires s'entrelacent donc ici : celle de l'internationale, du parti communiste, des surréalistes, de Breton, et l'histoire d'Aragon. Pierre Juquin, *Aragon, un destin français (1897-1939)*, Paris, la Martinière, 2012, p. 536. Voir p. 525-570 pour la contextualisation très précise de cette première lettre dont de larges extraits sont cités p. 556-557.

<sup>11</sup> Parmi lesquels on peut citer Maxime Alexandre, André Breton, René Char, René Crevel, Paul Éluard Georges Malkine, Georges Sadoul, Yves Tanguy, Pierre Unik.

nous élevons contre toute tentative d'interprétation d'un texte poétique à des fins judiciaires et réclamons la fin immédiate des poursuites ». J'ai répondu (4 février) :

Je n'approuve pas les termes de la protestation que vous m'avez communiquée. Je ne l'approuve pas pour l'honneur même d'Aragon et des surréalistes. Je vous fais honneur de vous distinguer du reste des écrivains, en vous prêtant la volonté que rien de ce que vous écriviez ne soit « littéraire », que tout ce que vous écriviez soit acte. Il ne sied pas que vous vous réfugiiez derrière le paravent du « symbolisme » ou de l'« intériorisme » poétique. Nous sommes des combattants. Nos écrits sont nos armes. Nous sommes responsables de nos armes comme nos compagnons ouvriers ou soldats. Au lieu de les renier nous sommes tenus de les revendiquer. Que chacun de nous soit jugé individuellement pour celles qu'il emploie ! Le terrain de défense doit être choisi ailleurs. Il est dans l'ignoble hypocrisie de la bourgeoisie judiciaire qui ne poursuit la parole que quand elle menace sa sécurité, mais qui la déclare intangible quand elle sert ses ressentiments meurtriers.

Je répondrais à l'inculpation contre Aragon, en réclamant la mise en accusation de Maurras, qui fut par ses écrits réitérés, le provocateur public au meurtre de Jaurès. Et ici, nous tenons le lien certain entre l'écrit et l'acte. Et l'acte a été consommé. Qui donc ose inculper judiciairement une menace littéraire non suivie d'acte, lorsque l'acte accompli et provoqué par la menace, qui fut lancée par toute la France à des milliers d'exemplaires, laisse le provocateur impuni ? Cordialement. R. R.

PS : j'ajoute à cette lettre une copie de textes de Maurras et de Jaurès. Je vous invite à les contrôler en vous reportant aux textes authentiques des journaux. Je les ai notés pendant la guerre, tandis que j'étais en Suisse, d'après les citations faites dans d'autres journaux. je n'avais pas les moyens de recourir aux originaux. Mais vous le pouvez et vous le devez. De pareils textes, de pareils actes doivent être gravés dans la mémoire. L'oubli d'un crime est un crime.

Romain Rolland rappelle donc, dans la circonstance de l'*Affaire Aragon*, ce qui a pu marquer fortement les consciences à la suite de la première guerre mondiale : Raoul Villain, l'assassin de Jaurès, a été jugé en mars 1919 pour son crime et acquitté. La famille de Jean Jaurès, partie civile, a reçu un franc de dommages et intérêts ; vu ce verdict d'acquiescement, les frais de justice ont dû être supportés par elle. Il éclaire également ainsi, fort utilement, un arrière-plan des vers de « Front rouge » qu'il cite.

À l'été 1932, Aragon, qui fut un des appelés de la classe 17, cité à l'ordre de son régiment le 15 août 1918, et croix de guerre pour son comportement exemplaire au front, a trente-cinq ans ; son père Louis Andrieux, ami de Clémenceau et figure de la bourgeoisie politique radicale française, est mort l'année précédente. Aragon est, avec Elsa, pour un séjour prolongé en URSS dans un moment de reconfiguration de la ligne de l'Internationale intellectuelle ; il commence à écrire les poèmes réunis dans *Hourra l'Oural*.

Alors que le Japon a envahi la Mandchourie, le spectre d'une guerre resurgit. Rolland a publié un appel « A la conscience des peuples de l'univers » dans *Monde*, le 5 mars 1932, et s'est joint à Barbusse<sup>12</sup> pour un autre appel - paru le 27 mai 1932 dans *L'Humanité* - en vue d'un Congrès international contre la guerre. Dans ce contexte, la première lettre d'Aragon resitue sa position à l'égard des surréalistes - et surtout de Breton - puisque Paul Vaillant-Couturier, rédacteur en chef de *L'Humanité*, lui avait montré une lettre où Romain Rolland s'interrogeait sur les événements qui avaient précipité la rupture ; ce premier courrier constitue également une réponse à la sollicitation de Romain Rolland dont Vaillant-Couturier<sup>13</sup> s'était fait le relais : Aragon

<sup>12</sup> Sur les relations entre Romain Rolland et Barbusse, en particulier sur la longue controverse qui les oppose de 1921 à mars 1922, voir : Romain Rolland, *Textes politiques, sociaux et philosophiques de Romain Rolland*, édités par Jean Albertini, Éditions sociales, « Les classiques du peuple », 1970 ; Albertini, Jean, « Barbusse et Rolland », *Europe*, Henri Barbusse, septembre 1974, p. 119-129, ainsi que Fischer, David, James, « The Rolland-Barbusse Debate », *Survey*, n°2/3 été-automne 1974, p. 121-159 et du même auteur *Romain Rolland and the Politics of Intellectual Engagement*, Berkeley, University of California Press, 1988.

<sup>13</sup> Paul Couturier, dit Vaillant-Couturier (1892-1937) est un écrivain et journaliste, mobilisé en 1914, il fut blessé en 1915 et gazé en 1918, il reçut la croix de guerre mais se rapproche dès 1916 des positions pacifistes : à partir de 1917, il collabore au *Canard enchaîné*, puis fait partie des fondateurs de *Clarté* avec Barbusse. En 1920, il entre à *L'Humanité*

lui adresse, dans le même pli, le texte de son adhésion au Congrès contre la guerre, le Congrès d'Amsterdam qui doit se tenir entre le 27 et le 29 août 1932. Il sera suivi par le Congrès antifasciste de Pleyel à Paris, début juin 1933. La correspondance commence donc, à l'initiative de Romain Rolland.

**Aragon à M. Romain Rolland, Canton de Vaud - Suisse, Park Hôtel, Lugano** [comme indiqué sur l'enveloppe]

De Nigni-Tagkil, le 12 août 1932,

Camarade, (je pense que vous m'autorisez à vous appeler ainsi)<sup>14</sup>, il y a très longtemps que je voulais vous écrire. Vaillant-Couturier m'avait montré à mon retour d'Angleterre une lettre déjà ancienne où vous lui posiez une question me concernant : mais c'était dans le moment de mon départ pour la Russie, je n'avais pas une minute à moi. Dans l'Union soviétique, tant de choses nouvelles sollicitent également l'attention de toutes les minutes, et j'avais aussi tant de travail à faire que de jour en jour j'ai remis de vous écrire jusqu'à mon départ dans une brigade d'écrivains pour l'Oural, où je suis depuis près d'un mois. Ici, écrire est absolument impossible, ne fût-ce qu'une lettre, allant comme nous faisons de ville en ville et d'usine en usine comme des enfants qui auraient tout à apprendre du monde, et qui commenceraient à épeler un alphabet de géants. Tout de même, bien qu'avec quatre ou cinq organisations j'aie déjà envoyé de fait mon adhésion au congrès dont vous avez pris l'initiative, et même rédigé plusieurs lettres d'adhésions collectives, il faut maintenant sans tarder que je vous l'envoie à titre individuel, et du même coup je me jette à vous écrire personnellement (Vous trouverez avec cette lettre le texte de cette adhésion).

Tout d'abord je tiens à écarter la question que vous posiez à Vaillant : Sadoul et moi n'avons rien fait qui ne nous ait été dicté par notre conscience de communiste, et par celle-ci seulement. Je tiens à vous mettre en garde contre la présentation tendancieuse des faits qui se dégage des divers tracts publiés par mes anciens amis surréalistes. Outre les divers abus de confiance par lesquels ces tracts se caractérisent, un certain nombre de falsifications de textes (par troncage, par juxtaposition abusive etc.) suffirait à permettre d'en apprécier la valeur morale. Le détail de tout ceci est extrêmement douteux, et je n'y entrerai pas. Je tiens seulement à ajouter que malgré les seaux d'ordures que les surréalistes ont cru bon de déverser sur moi, dans leur certitude de détruire la vérité, il n'en reste pas moins pour moi que ces gens-là, avec toutes leurs erreurs, leurs incompréhensions parfois élémentaires, constituent une force intellectuelle que j'estime très haut, et que je regrette de voir si souvent se perdre à toute autre chose qu'à la poursuite par eux d'un but qui est celui des ouvriers révolutionnaires, et le but même du devenir humain. Cela explique la patience que j'ai montrée de longtemps à leur égard, et qui n'a pas été tout à fait perdue puisque des hommes comme Sadoul et Buñuel, pour ne citer que ceux-ci ont suivi en même temps que moi le chemin qui m'a mené à être avant tout un communiste, aux dépens par exemple de l'amitié, de l'attrait immense sur des hommes de notre espèce du véritable génie poétique qui est le trésor de ceux dont nous sommes séparés. Je puis entendre d'ici ce que dit de moi André Breton : je ne lui rendrai pas la pareille. Il me fâche seulement que par d'étranges errements un tel homme semble parfois justifier les attaques qui se sont toujours multipliées contre lui. Le malheur est que la grande affaire qui peut seule aujourd'hui passionner tout homme ne soit pas celle du génie personnel : c'est pourquoi je ne puis donner rendez-vous à personne ailleurs que sur le véritable terrain révolutionnaire où se joue la seule partie qui en vaille la peine.

Tout ceci, ces explications que je n'ai pas cru bon de donner de façon publique, une phrase de votre lettre est cause que je vous le raconte à vous, que je ne connais pas, et cela peut vous paraître bizarre : mais ne disiez-vous pas que vous attachiez une grande importance à la question que vous posiez ? Je vous ai cru. Et aussi je pense que je puis me servir comme d'un élément de métaphore de toute cette aventure, assez terrible humainement, qui m'a soudain opposé aux seuls gens du monde avec lesquels,

---

où il effectue de grands reportages à l'étranger : l'URSS ou, en 1933, la Chine. Il prend une grande place au sein du PC, dans la montée du Front populaire puis la défense des Républicains espagnols et meurt brutalement à 45 ans.

<sup>14</sup> L'appellatif choisi par Aragon n'a rien de singulier ou d'abusif : on le retrouve dans la correspondance entre Romain Rolland et Gorki par exemple : « mon cher et estimé camarade » écrit Gorki dans une de ses premières lettres en 1916, lorsqu'il sollicite Romain Rolland pour la rédaction d'une biographie de Beethoven adaptée pour les enfants. Dans la durée, les échanges voient s'instituer entre eux l'appellatif « cher ami ». Voir l'édition de la *Correspondance entre Romain Rolland et Maxime Gorki*, *op. cit.*

quinze années durant, j'ai été prêt à tout. Elle signifie avec une grande force la naissance d'un critérium nouveau pour l'activité humaine, d'un critérium aux frontières duquel personne ne peut passer outre, ne doit passer outre. N'est-ce pas à lui que vous avez dans ces derniers temps si nettement obéi, n'est-ce pas lui qui vous a fait prendre une position où tout le monde peut vous voir, à l'avant-garde de la défense de l'Union soviétique, comme le signe évident de cette nouveauté immense, que personne ne parviendra à cacher ? Sans doute, dans leurs sphères différentes, pour des millions d'hommes, se passe de nos jours ce qui s'est passé pour vous et pour moi. Sans doute ne faisons-nous que traduire, par le hasard de notre position, le courant profond qui déjà, ici, triomphe et qui là-bas va triompher. Sans doute aussi chaque homme porte-t-il en lui quelque obstacle particulier à ce devenir qui nous appelle, et entre tous l'accord ne peut-il se faire sur tous les points. Nous pouvons approfondir, définir ce qui nous désunit. Nous pouvons être des ennemis sur des questions données. Mais ce qui nous unit, cette chose indéfinie et qui se définit pourtant dans la vie même, cette chose qui classe brutalement les hommes (comme le dit merveilleusement le Parti Communiste) *classe contre classe*, ce qui nous unit aujourd'hui est ce qu'il y a de plus précieux au monde, la conquête de chacun par tous et de tous par chacun. Je vous écris des régions industrielles de l'Oural où se bâtit la « deuxième base de défense » de l'URSS. Ici est l'extrême pointe d'un combat qui dépasse l'imagination, les proportions mesquines de l'utopie. J'ai sous les yeux les données terribles du problème : le monde tel qu'il est, aux mains des hommes qui le transforment pour qu'il devienne ce qu'il *doit* être. Nulle part comme ici la menace criminelle qui pèse sur ce pays n'est plus sensible, plus palpable dans l'air même. Il se pourrait encore que toutes les forces noires dont on lit ici l'ancien mais récent exercice à des ruines toujours debout, vinsent à se reformer sous les auspices de notre douce patrie, la France, il se pourrait que ces forces s'abattent sur le nouvel édifice, si chèrement acheté, avant que le toit ne le couronne, et que dans le chantier abandonné l'eau du ciel et la vermine de la terre disperse l'immense travail... Il faut que vous veniez ici voir ce que vous défendez. Je crois que vous n'êtes jamais allé en URSS ? L'autre jour, près de Sverdlovsla, j'ai vu quatre soldats de l'armée rouge qui visitaient une usine. Dans leurs yeux se gravait bien l'image de ce qu'ils regardaient, et je me disais, les regardant moi-même, qu'à cet instant, pour ces hommes la vie prenait un sens, et le grand métier qui occupe leur vie se justifiait pour eux-mêmes à cet instant. Vous m'excuserez peut-être d'avoir alors pensé à vous, en passant.

Quand je suis parti de France, un télégramme reçu à l'AEAR<sup>15</sup> m'avait appris que vous rentriez dans une clinique. Je ne reçois que bien irrégulièrement les journaux français, et je lis trop mal le russe pour avoir de vos nouvelles par ceux d'ici : c'est un hasard qui m'a fait parvenir ici l'écho d'un conflit entre un social-démocrate suisse et vous. J'en augure que votre santé est meilleure. Vous serait-il possible de me renseigner plus exactement sur elle ? Un mot de vous me ferait extrêmement plaisir, si ce n'est pas trop vous demander. Nous sommes à une époque où certaines relations entre certains hommes ont l'utilité d'une nouvelle ligne de chemin de fer. Peut-être est-il bien ambitieux à moi de me compter parmi ces hommes. En tous cas, ceci reste entre nous, et jetez au feu une lettre qui n'est que pour vous, et qui est déjà bien longue.

Recevez, je vous prie, cher camarade, mes salutations reconnaissantes.

Aragon  
Boîte postale 850  
Moscou URSS

Ci jointe mon adhésion au congrès (j'en envoie copie à Vaillant-Couturier pour l'AEAR).

Nigni-Tagil, 12 août 1932

De Nigni-Tagil, aux portes de l'Asie, où les capitalistes avaient construit les premiers enfers de l'industrie noire de l'Oural, en face des monuments de l'oppression sanglante de la classe ouvrière par la bourgeoisie internationale, et devant le spectacle surhumain du Proletariat de l'Union soviétique qui transforme ces bagnes de naguère en laboratoires du socialisme de demain, j'envoie mon adhésion au congrès dont ont pris l'initiative Henri Barbusse et Romain Rolland, et je désire donner l'explication claire et entière de cette adhésion qui n'entend pas rester formelle.

<sup>15</sup> Voir sur l'AEAR : Nicole Racine, « L'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (A.E.A.R.). La revue *Commune* et la lutte idéologique contre le fascisme (1932-1936) », *Le Mouvement social*, n°54, Jan. - Mar., 1966, p. 29-47.

Il est clair, clair comme la lumière des phares chez Bréguet qu'on essaie tous les soirs sur le ciel du quartier de Paris que j'habite avant de les envoyer au Japon<sup>16</sup> que la guerre qui se prépare est la guerre des capitalistes contre le premier état prolétarien. Il est clair que cette guerre est le complément de l'oppression quotidienne et meurtrière qui, sans guerre déclarée, dans tous les pays capitalistes s'abat sur les masses travailleuses pour assurer le luxe des bourgeois. Il est clair que le gouvernement du pays où je suis né est à l'avant-garde de la préparation de cette guerre. Il est clair que la social-démocratie dans le monde entier aide consciemment à la préparation de cette guerre. Il est clair que le pacifisme sans contenu de classe que prêchent aussi bien les marchands de canon que les Léon Blum<sup>17</sup> et les Boncour<sup>18</sup>, que les intellectuels de gauche au service du Capital, n'est qu'un écran pour cacher à la classe ouvrière la guerre où on veut la précipiter. Il est clair que seule l'URSS manifeste par les faits une volonté pacifique dont l'armée rouge est l'essentielle est splendide garantie.

C'est pourquoi mon adhésion au Congrès contre la guerre signifie avant toute chose ma confiance inébranlable dans l'Internationale Communiste pour mener le Proletariat mondial à l'assaut du Capitalisme, cause de toutes les guerres. Elle signifie la certitude où je suis que toute mesure contre la guerre est utopique si cette mesure ne comporte pas l'anéantissement violent du Capitalisme par la classe ouvrière. Elle signifie que je ne considère pas la guerre comme une réalité lointaine, mais comme une réalité présente, et que pour lutter contre elle je ne crois à rien d'autre qu'à la transformation de la guerre impérialiste, déjà commencée, en guerre civile, sous la direction du Parti Communiste, et pour l'établissement du pouvoir soviétique des ouvriers, paysans, marins et soldats dans chaque pays, pour l'écrasement définitif de la bourgeoisie dans le monde par la Proletariat armé et organisé.

Pour mon compte, au-delà de tout Congrès, j'entends consacrer les forces qui sont les miennes au travail de partisan que de telles certitudes implique, pour la préparation active et sans délai de la guerre civile et la défense de l'Union soviétique.

Aragon.

La réponse de Romain Rolland à ce courrier, pour partie recopiée et commentée, figure dans son Journal : Carnets Janvier-Novembre 1932 :

### ***Journal de Romain Rolland, 11 septembre 1932 :***

Je réponds à *Aragon*<sup>19</sup>:

« Je vous remercie de votre lettre de Nijni Taghil. Mieux que quiconque en Occident, je comprends et je sens la nécessité de la pente qui vous entraîne. Car cette nécessité s'est imposée à moi. Et si c'est une loi de loyauté pour l'esprit - (infiniment peu la suivent) - de ne pas s'opposer à la nécessité, encore moins de la nier, quand on l'a reconnue. Il faut s'enrichir d'elle, en la servant. Elle est le fleuve, et elle emporte nos ruisseaux, qui la grossissent. - Aucun doute ! Le fleuve coule en URSS. Et tout ce qui voudrait - pourrait empêcher son cours, doit être brisé. Je ne crois pas -(comme vous peut-être)- qu'une seule tactique soit obligatoire, pour assurer sa victoire. Mais toutes les tactiques sont légitimes, qui se subordonnent à cet objet - à cette Réalité supérieure... »

Je lui dis quelques mots du Congrès d'Amsterdam, (dont il connaît d'ailleurs mieux les débats, par les journaux soviétiques, que les lecteurs d'occident par leur presse qui en fait l'étouffement). Je dis qu'il faudrait que l'énorme élan de cette « manifestation », « n'en restât pas à ce stade, trop facile, de 'manifestation', pour s'organiser en permanence d'action précise internationale. Et ces masses

<sup>16</sup> Allusion à l'invasion de la Mandchourie par le Japon, début de la guerre sino-japonaise.

<sup>17</sup> Léon Blum (1872-1950) a été l'un des tenants de la séparation d'avec la troisième internationale communiste au Congrès de Tours en 1920 et accueille favorablement dans les années vingt le soutien aux gouvernements radicaux. Surtout, dans le contexte de cet engagement pacifiste, ce dreyfusard, qui fut proche de Jaurès, est cependant entré en politique dans le cadre de l'Union sacrée qu'il soutient : il a défendu l'effort de guerre en 1914-18.

<sup>18</sup> Joseph-Paul Boncour a été l'un des avocats de la famille Jaurès dans le procès contre Raoul Villain pour le meurtre de Jaurès. En 1932, le nom de Boncour évoque donc son échec à obtenir justice mais aussi la figure d'un homme politique qui s'est « recentré » ; l'ancien député SFIO est à présent membre du Parti Républicain-socialiste - parti d'Aristide Briand, par exemple. En août 1932, il est ministre de la guerre dans le gouvernement d'Édouard Herriot. On voit avec ces noms propres en mention - et leurs connotations - en quoi le spectre de la première guerre mondiale (et le modèle que constitue pour Aragon le refus de Romain Rolland avec son *Au-dessus de la mêlée*) est central dans les ressorts de l'argumentaire.

<sup>19</sup> Souligné.

enthousiastes, ces robustes jeunesses (si différentes de celles d'avant-guerre), prêtes à l'action, manquent, en Occident, de chefs d'intelligence et d'énergie, qui les organisent et qui les mènent. La carence des intellectuels, au lieu de diminuer, s'accuse. C'est des usines, et même des champs, - (certains délégués paysans, au Congrès, ont frappé par leur sobre, ferme et précise intelligence de l'action) - que doit sortir le nouvel état major de l'esprit, qui conduira la Grande Armée. Il n'est pas encore constitué aujourd'hui. - Je ferai tout mon possible pour me rendre l'été prochain en URSS. C'est une volonté établie. Et j'espère qu'elle rétablira mon corps assez, pour qu'il lui obéisse.

La lettre qui suit semble montrer qu'un autre échange a eu lieu entre les deux hommes puisque Romain Rolland a envoyé un extrait de roman, texte à paraître dans la revue de l'Union internationale des écrivains révolutionnaires (UIER) dont le remercie Aragon. La lettre présentée ici est centrale puisque cette réponse d'Aragon sollicite à présent l'adhésion de Romain Rolland à l'AEAR, Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires - créée en mars 1932 - qui est la section française de l'Union internationale mais s'oriente très vite vers une assise plus large, afin de réunir les opposants au fascisme. Ce courrier montre aussi la difficulté pour Aragon de se faire éditer en France dans la période, et son vœu de faire paraître des textes dans la revue *Europe*, dont Romain Rolland assure « le patronage intellectuel »<sup>20</sup> depuis la guerre de 1914. A la même date, Aragon écrit aussi, de Moscou, à André Gide, une lettre qu'il reproduit dans le tome V de l'*Œuvre poétique*<sup>21</sup>.

### **Aragon à Romain Rolland -Suisse - Vila Olga - Villeneuve - Canton de Vaud**

19 novembre, [1932]

Cher Romain Rolland,

Merci de la grande rapidité avec laquelle vous avez bien voulu me répondre. Merci aussi pour le texte qui est de la plus grande utilité pour la revue de l'Union, et qui sera comme la clef de voûte du numéro français : j'étais pressé de savoir si nous pouvions l'avoir non seulement parce que je désire faire sortir ce numéro aussi vite que possible, mais aussi parce que de votre collaboration dépendait la structure du numéro. Le plan que j'avais fait pour celui-ci était basé sur cette formule : *les meilleurs écrivains du monde sur un chemin nouveau*, qu'il n'était pas possible d'illustrer sans vous. Votre texte fait donc merveille, et il sera publié avec le titre et les précautions oratoires indiquées (je crois d'ailleurs que l'éditeur le plus tatillon ne peut rien trouver à y redire, c'est votre droit de publier en revue un morceau aussi bref).

Nous avons longuement parlé de vous aujourd'hui avec Vaillant-Couturier, qui vient d'arriver ici. Et nous tombons d'accord pour dire que quelle que soit la situation que vous fait un certain isolement, pourtant notre plus vif désir à l'un comme à l'autre serait que vous acceptiez d'être un membre de l'AEAR : ce serait de votre part, précisément de votre part à vous, un geste qui montrerait le chemin aux intellectuels hésitants, aux écrivains indécis, et qui nous permettrait, autour de votre nom, de battre le rappel le plus large pour la plus grande des causes à propos desquelles on peut se compter - (je vous dis ceci en passant sans espoir qu'insister puisse servir, pourtant dans ce monde qui se scinde chaque jour plus nettement en deux, et où vous êtes avec nous de fait, cela aurait une telle importance, que vous preniez une carte, et des timbres, comme un simple soldat).

J'ai dit ici à bien des gens que vous pensiez venir l'été prochain, vous ne pouvez pas savoir combien chacun s'en réjouit, les gens les plus divers, les plus simples. Je ne serai plus alors dans l'URSS et je le regrette. J'aurais aimé vous voir avec la foule ouvrière, avec l'enthousiasme des foules ouvrières. Mais je veux vous voir au moins à votre retour. L'URSS fait sur un homme un effet extraordinaire. Je sais ce qui s'est changé en moi ici. Mais de cela, je ne sais pas parler en trois lignes. Et j'ai beaucoup écrit directement ou indirectement là-dessus. Il est vrai que l'étrange et sale force du monde où l'on s'ennuie dresse contre moi de tels obstacles, de telles barrières, que tout ce que j'écris reste bien confidentiel. A l'heure actuelle

<sup>20</sup> Comme le dit Jean-Baptiste Para, actuel rédacteur en chef de la revue *Europe*, dans une interview de 2011 : « Dans le premier comité de rédaction, on trouve les noms de Georges Duhamel, Charles Vildrac, Luc Durtain, Jean-Richard Bloch et Léon Bazalguette, le traducteur de Walt Whitman. Plusieurs écrivains de la première équipe d'*Europe* avaient appartenu au groupe de l'Abbaye. Pendant la guerre de 14-18, refusant de céder aux sirènes du bellicisme chauvin, ils avaient reconnu en Romain Rolland le symbole du pacifisme et de l'indépendance d'esprit. Romain Rolland ne fut pas le fondateur d'*Europe* au sens matériel et concret, mais il assura incontestablement son patronage intellectuel ».

<sup>21</sup> La lettre, écrite de Moscou le 19 novembre 1932, salue l'engagement de Gide auprès de l'URSS, à la suite de la lecture du numéro d'octobre 1932 de la *Nouvelle Revue Française*, voir Aragon, *Œuvre poétique*, édition Livre Club Diderot, 1975, tome V, p. 337-339.



plus personne ne me publie : j'ai été un homme trop entier, et on ne me le pardonne guère, et d'avoir pris parti comme je l'ai fait. Pas une revue, pas un journal, pas un éditeur depuis deux ans et demi ne veut de ma prose ou de mes vers. J'en riais d'abord puisqu'il ne s'agissait que de moi. Mais maintenant qu'il s'agit par exemple de l'Oural, je considère cela avec plus de sérieux, et de dépit. Et cela m'enlève toute fausse honte pour vous dire, à vous qu'aujourd'hui, moi partisan, je considère comme un partisan : pouvez-vous et voulez-vous m'aider ? Excusez cette question directe et simple. Mais devant nos ennemis, il n'y a pas de politesse ni d'embarras. Croyez-vous pouvoir faire que je puisse parler quelque part ? Il vous est très facile de ne même pas me répondre vous savez. C'est drôle qu'à cette époque de ma vie je m'adresse à vous. Pas si drôle peut-être. Toujours est-il que je pense BIEN et souvent à vous.

Aragon.

La réponse de Romain Rolland fait état de son intervention auprès de Jean Guéhenno<sup>22</sup> pour qu'Aragon puisse publier dans *Europe* et montre également de façon forte son désir d'information sur ce qui se passe et se publie en URSS. Elle révèle le fait que si on sollicite parfois Romain Rolland, il n'y a pas ensuite de suivi dans les échanges ; ce courrier montre donc l'isolement ressenti par l'écrivain, aussi bien en tant qu'acteur de la revue *Europe*, que signataire de divers appels. Il mentionne ici son action au profit des condamnés de Meerut, syndicalistes de l'Inde anglaise, lourdement condamnés en janvier après un procès de quatre ans, à la suite d'une grève dans le textile en 1928. Rappelons aussi, afin de bien entendre les lignes finales de ce courrier, qu'en Allemagne, Hitler vient d'être nommé au poste de Chancelier de la République de Weimar, - le 30 janvier 1933 - après sa victoire aux élections législatives de novembre 1932.

### Romain Rolland, à Aragon, 21 février 1933 :

Villeneuve (Vaud), Villa Olga  
21 février 1933

Cher Aragon,

J'apprends que Guéhenno vous a répondu dans un autre sens que je l'aurais voulu. Je crois qu'il souhaiterait de vous un article, moins d'informations objectives que d'informations personnelles. Du moins c'est ce que j'ai cru comprendre par sa lettre.

Je voudrais, en tous cas, que vous sachiez, - et pas seulement vous, mais vos amis en URSS - que je ne suis pas responsable de la rédaction d'*Europe*, comme on a tendance à le croire, au dehors. j'y fais seulement passer mes articles, parce que sur certains sujets sérieux c'est la seule revue à Paris où je puisse agir en commun avec des alliés - (jusqu'à un certain degré). - J'y estime aussi certaines personnalités. Mais il me serait désagréable que l'on m'attribue la moindre part à la direction. Et je vous prie de le démentir nettement à l'occasion. On ne me consulte pas pour la rédaction. On me témoigne seulement une estime, dont je tâche d'user, soit pour publier telles déclarations, soit pour recommander telles collaborations. Je n'y réussis pas toujours. - dans le cas présent, je n'ai pas eu connaissance des pages que vous avez envoyées.

Vous me parliez, dans votre dernière lettre, de ma participation effective, que vous souhaitiez, à l'AEAR. Je voudrais savoir ce que vous entendez par là. A quelles obligations engagerait une telle participation ? Quels sont, au juste, les statuts de l'AEAR ? Vous serez peut-être surpris d'apprendre que je ne sais rien de ce qui s'y fait. Une fois unique, on m'a écrit pour le demander ma signature. Depuis, rien. Aucune nouvelle, - bien que j'aie plus d'une fois réclamé. D'une façon générale, j'ai à me plaindre de l'ignorance où on me laisse de ce qui se fait ou se publie en URSS. Si Gorki ne me renseignait, de loin en loin, je ne saurais rien que par les bulletins de VOKS<sup>23</sup> et *L'URSS en construction*<sup>24</sup>. Ce n'est pas assez. Que

<sup>22</sup> Jean Guéhenno (1890-1978), employé dans une usine de galoches à quatorze ans, Guéhenno passe le bac en autodidacte, intègre l'ENS et devient agrégé de Lettres pour finir sa carrière comme Inspecteur Général. Il a une activité d'écrivain et de critique littéraire, spécialiste de Rousseau, en particulier. De 1929 à 1936 il est directeur de publication de la revue *Europe*.

<sup>23</sup> Bulletin de la Société pan-soviétique pour les relations culturelles avec l'étranger : *Vsesojuznoe Obščestvo Kul'turnoj Sijazji s žagranicej*, autrement dit VOKS, selon l'acronyme russe ; elle a été créée en avril 1925. Voir par exemple Sophie Coeuré, Rachel Mazuy (dir.), *Cousin de fil rouge. Voyages des intellectuels français en Union soviétique*, Paris, CNRS Éditions, 2012 et Romain Ducoulombier, « La VOKS », *ANR PAPRIK@2F*, 16 avril 2014 [en ligne : [anrpaprika.hypotheses.org/567](http://anrpaprika.hypotheses.org/567)].

<sup>24</sup> Revue fondée par Maxime Gorki qui paraît à partir de 1930 et jusqu'en 1941, la photographie, les techniques de photomontage et le photoreportage y ont une grande place ; elle développe l'idée du « réalisme socialiste ». On peut

devient la *Littérature révolutionnaire mondiale*<sup>25</sup> en URSS ? J'ai reçu l'année 1931, le premier numéro (en allemand) de l'année 1932. Depuis, rien ! Je vous en prie, renseignez-moi, et s'il n'y a pas arrêt de publications, mais négligence, ayez la bonté d'y remédier. Il est absurde de me laisser ainsi, sans documents, sans moyens de répondre aux questions qui me sont faites, de divers côtés. Le comble est que je sois président d'honneur d'une association, sur laquelle je ne puis donner le moindre renseignement à ceux qui m'interrogent, à son sujet ! Il y a dans tout ceci une extrême négligence.

Je viens d'écrire un appel, que le Secours Ouvrier International m'a demandé, pour les condamnés de Meerut<sup>26</sup> ; et j'en ai fait une protestation contre le Terrorisme impérialiste aux colonies. Les proconsuls français de l'Indochine n'y ont pas une petite part.

En ce moment, le feu s'allume, de tous les côtés. Au bout du compte, c'est l'URSS qui va peut-être se trouver le seul bastion de la paix. Qu'elle le reste ! Elle se verra, à la fin, par la seule force des choses, l'arbitre du monde.

Je vous serre la main amicalement.

Votre dévoué,

Romain Rolland.

On note qu'Aragon répond très rapidement à ce courrier et se fait très attentif aux points soulevés par Romain Rolland. Cette lettre est l'une des plus longues de la série et a également l'intérêt de montrer le travail qui s'opère chez Aragon en direction d'une forme de poésie engagée alors qu'il a commencé l'écriture du recueil *Hourra l'Oural*, pendant son séjour. De plus, il n'est pas anodin qu'Aragon commence, dans le temps de ces échanges avec l'auteur de *Jean-Christophe*, la rédaction des *Cloches de Bâle*, entrant ainsi dans la voie du « roman réaliste »<sup>27</sup>. La définition des objectifs de l'AEAR donnée ici révèle une tentative de déplacement des lignes, liées aux débats concernant la « littérature prolétarienne » développée par Martinet puis Poulaille ; elle montre également l'importance à ses yeux d'un regroupement large des intellectuels, pour l'action antifasciste. De fait, alors que l'incendie du Reichstag a eu lieu le 27 février 1933, l'AEAR réunit les protestations des écrivains et artistes, qui sont adressées à la presse et à l'Ambassade d'Allemagne, début mars.

### Louis Aragon à Romain Rolland

Moscou, le 4 mars

Cher Romain Rolland,

Voilà déjà cinq ou six jours que je veux vous répondre : comme à chacune de vos lettres, je suis confus de la façon dont vous prenez à cœur ce qui me concerne, et je me reproche chaque jour que je tarde à vous écrire. Il faut vous dire que j'ai du travail par-dessus la tête ; en dehors de l'Union internationale j'ai commencé un travail à l'Institut Marx-Engels ; je traduis Marx maintenant, notamment, je viens de terminer une nouvelle traduction de *La Guerre civile en France* que nous possédons en français dans le texte de Longuet, incroyablement défiguré<sup>28</sup>. Il s'agit, à l'occasion même du cinquantième de

---

voir des archives de la revue sur le site de l'Université de Saskatchewan au Canada, à cette adresse : <http://library2.usask.ca/USSRConst/about>

<sup>25</sup> Cette revue est l'organe central de l'Union internationale des écrivains révolutionnaires, son rédacteur en chef est Bruno Jasienski, le rédacteur suppléant Anatole Hidas. Elle paraît en russe, allemand, français et anglais, six numéros par an sont annoncés et paraissent en 1931 [disponibles en ligne sur le site de la BNF]. On trouve parmi les principaux collaborateurs mentionnés dans l'ouvrage, pour la France : Louis Aragon, Henri Barbusse, Paul Nizan, Romain Rolland, Paul Vaillant-Couturier. *Littérature de la Révolution mondiale* a fait paraître le poème « Front Rouge » à l'origine de « l'affaire Aragon ».

<sup>26</sup> L'appel a paru dans *Europe*, le 15 avril 1933. Un ensemble de textes de Romain Rolland - dont cet appel -, de transcriptions d'échanges avec Tagore, de correspondances et textes de Gandhi a été réuni par Marie Romain Rolland et a paru sous le titre : Romain Rolland, *Inde, Journal 1915-1943 augmenté de textes inédits*, Paris, Albin Michel, 1960.

<sup>27</sup> Comme l'indique Philippe Forest dans la « Notice » des *Cloches de Bâle* : « Il semble que les premiers mots du roman furent posés au printemps 1933 ». Aragon, *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1997, t. I, p. 1263.

<sup>28</sup> Le texte de Marx sur la Commune de Paris date de juillet-septembre 1871, paru dans *L'Internationale*, journal bruxellois. On trouve une même édition à Bruxelles en juin 1872 dans une traduction revue par Marx lui-même : *La Guerre civile en France. Adresse du Conseil Général de l'Association Internationale des Travailleurs*, Veuve Truys, juin 1872. L'ouvrage est ensuite publié sous le titre suivant : *La Commune de Paris*, Paris, Bibliothèque d'études socialistes, G. Jacques, 1901. Avec la traduction, une préface et des notes dues à Charles Longuet, ici mentionné par Aragon. Pour l'histoire de la réception des œuvres de Marx en France voir : Jean-Numa Ducange, « Introduction. Réceptions de Marx en Europe avant 1914 », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n°114, 2011, p. 11-17.

Marx, de rétablir non seulement ce texte, mais l'introduction d'Engels, les lettres, certaines inédites, concernant les événements de France et de Marx et d'Engels. Enfin tout un travail qui montrera les falsifications de la IIe internationale dans les textes de Marx et d'Engels, leurs trahisons véritables, leurs façons de prendre contre Marx le parti des journaux bourgeois et jusqu'au parti de [illisible] et de Gallifet, etc. Je comptais rentrer en France vers le 15 mars, et déjà Léon Moussignac<sup>29</sup> était arrivé pour prendre à ma demande ma succession à l'UIER<sup>30</sup>. Mais on ne me laisse pas partir, on me retient officiellement six semaines de plus, et je vois déjà bien qu'au bout de ces six semaines il y aura encore quelque rallonge. 6 je ne m'en plains pas, la vie m'est certes bien plus aisée en URSS qu'à Paris, mais enfin ce qui me manque ici c'est le travail du parti dans mon quartier, de vendre les journaux dans la rue dans le dos des flics, de parler aux portes des usines, et les camarades de ma cellule<sup>31</sup>.

D'abord que je vous dise que pour moi il est, et il a toujours été parfaitement clair, que vous n'êtes que très accessoirement lié à *Europe*, et vous pouvez compter sur moi à toute occasion pour le dire à ceux qui pourraient s'y tromper. Je regrette, bien entendu, que ma « copie » n'ait pas plu à Guéhenno, mais d'abord c'est son droit de ne pas la publier, ensuite je m'explique très bien comment cela s'est passé, et pourquoi. Voyez-vous, il y avait plusieurs façons de réagir à ce refus : mais je n'étais pas ce jour-là en veine de me vexer ; j'ai mis sous enveloppe pour *Europe* (bien qu'à vrai dire Guéhenno ne me demandât rien de tel) un poème sur l'Oural, me disant qu'après tout ce serait toujours ça, si ça passait (non pas de ma littérature, mais de littérature touchant l'URSS). Entre nous, et vraiment entre nous je vous prie, cette aventure est bien expliquée par le mot que m'adresse Guéhenno. Il dit en propres termes : « j'espérais que vous enverriez un article d'impressions personnelles et qui nous dirait la réaction du poète que nous connaissons devant cet immense travail russe. Ces pages pouvaient être, à mon sens, et selon ce que je vous ai écrit il y a trois ou quatre semaines, comme la conclusion de votre ouvrage. Les pages que vous nous envoyez sur Sverdlovok sont surtout anecdotiques, épisodiques, et après les articles de Farbmann, de Marc Jaryc et de Waldo Frank<sup>32</sup> que nous avons publiées, apprendraient peu de choses à nos lecteurs... J'aurais été plus content que vous fassiez nos lecteurs témoins de la réaction spontanée, puis critique que vous avez eue devant ces constructions de l'Oural. » Le sens de ceci est très clair : pas un instant nous ne pouvons prendre au sérieux l'idée que trois articles publiés dans *Europe* ont épuisé pour ses lecteurs la réalité *objective* de l'URSS, qu'ailleurs des milliers de livres n'ont fait que commencer à décrire. Non, Guéhenno entendait publier un texte d'un genre très précis, dont il assigne même la place dans l'ouvrage que je dois avoir écrit et dont il dicte le sens : la réaction du poète... les impressions PERSONNELLES, la réaction spontanée puis CRITIQUE... Cela ne vaut guère la peine d'insister, mais il est bien évident que Guéhenno considère mon texte comme un texte de *propagande*, et que de ça, il n'en faut pas dans *Europe*. Naturellement que sous tout cela se pose un problème qui dépasse de beaucoup ce cas, et qui fait que je vous en parle. C'est le procès de toute la vieille littérature subjective qui mène en réalité un travail de classe pour la bourgeoisie au pouvoir qu'il faudrait ici instituer, et nous touchons là à un point extrêmement sensible de la vie intellectuelle présente où il est toujours possible au bafouillage subjectif de se faire imprimer (personnellement j'ai connu Waldo Frank, que j'estime comme un très honnête homme, mais dont l'esprit est tout embringué de vieux mysticismes et de grandes blagues splenglériennes par exemple) alors que les *faits*, les simples faits, traités d'anecdotes, sont considérés avec un mépris littéraire supérieur.

Et dans votre lettre vous marquez assez les distances qui vous séparent, en fait, d'*Europe*, pour que je ne sois aucunement gêné de vous dire que, toute considération littéraire mise à part (après tout, Guéhenno trouve sans doute ce texte mauvais, et pourquoi pas ?) subjectivement comme objectivement je suis au fond trop *stalinien* pour *Europe*, où diverses influences se font sentir. J'ai idée que c'est un peu ce que vous avez voulu dire en dégageant votre responsabilité de la rédaction de cette revue, car pour ce qui

<sup>29</sup> Léon Moussignac (1890 - 1964) a adhéré au PC en 1924, il est l'un des premiers critiques de cinéma et collabore dès 1919 à la revue *Le Film* de Louis Delluc, il fait paraître *Naissance du cinéma* (1925) et a permis la projection en France du *Cuirassé Potemkine* pour la première fois en 1926 ; il a également développé l'idée de la construction de « ciné-clubs ». Il est un des fondateurs de l'AEAR en 1932.

<sup>30</sup> Union Internationale des Écrivains Révolutionnaires, dont dépend l'AEAR.

<sup>31</sup> Aragon est un militant de la section Plaisance du XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

<sup>32</sup> Max Farbmann (1888-1950) est un sculpteur juif lithuanien qui a connu un succès notable à Vienne, dans les années vingt. Il a ensuite vécu à Tel-Aviv, à partir de 1933, où il est devenu professeur. Marc Jaryc est un nom qui apparaît dans les bases de la BNF à titre de compilateur, il a établi de nombreuses bibliographies de périodiques dans les années trente. Waldo Frank (1889-1967) est un journaliste, homme de lettres et romancier américain qui collabore au *New Yorker* à partir de 1925. Il s'est en particulier spécialisé dans la connaissance de l'Amérique du Sud.

est de moi (malgré tous ces commentaires) cela a peu d'importance. Enfin, je vous l'ai dit : pas fier j'ai envoyé un poème, et qui touche plus à l'histoire révolutionnaire de l'Oural qu'à la période présente. Quelque chose de tout repos. Où il n'y aura possibilité de refus que parce que l'on pense vraiment que c'est mal écrit. L'humour ici doit garder tous ses droits.

Mais votre lettre aborde un tout autre problème, et réclame plusieurs réponses que voici. Tout d'abord je suis extrêmement étonné de l'isolement où on vous laisse, et je le trouverais scandaleux si je ne savais que les quelques gens qui devraient y remédier sont accablés de tâches politiques, talonnés par les nécessités d'une actualité sans merci etc. Comptez sur moi pour que cela change. Il faut vous dire que la revue *La Littérature de la Révolution mondiale* n'a pas paru en langue française de toute l'année 1932 par suite de la réorganisation littéraire dans l'URSS qui a suivi la dissolution de l'Association des Écrivains Prolétariens. Pendant mon séjour ici, comme je vous l'avais écrit, j'ai collaboré à la réorganisation de l'Union Internationale, et j'ai de fait entièrement préparé les deux premiers numéros de 1933 de la revue, qui s'appelle maintenant *La Littérature Internationale*<sup>33</sup> (le titre précédent étant légèrement gauchiste), qui est sous la direction nominale de Vaillant-Couturier. A partir du numéro 3 c'est notre ami Moussignac qui en prendra la rédaction de fait. A l'heure actuelle le premier numéro n'est pas encore sorti (je le mets en page tout à l'heure) et c'est lui qui contient un fragment de votre roman. Le second numéro, consacré à l'Union soviétique, est sous presse. Je pense que d'ici trois semaines les deux numéros seront sortis, de telle sorte (il y a six numéros par an) que le troisième certainement paraîtra à temps. Puis-je vous demander d'envoyer encore quelque chose pour cette revue ? Ce que vous désirez, aussi bien un article, une déclaration comme celle dont vous me parliez, que des « belles-lettres » comme on dit en russe. Cette revue doit vous être ouverte comme aucune autre ne peut l'être, usez-en donc largement, vous lui rendez par là un immense service. Je pense même qu'il ne faut pas que vous y collaboriez seulement quand quelqu'un - moi ou un autre - vous écrit à ce sujet, mais dans la mesure de vos besoins d'une tribune. Si vous m'envoyez quelque chose maintenant, Moussignac pourrait l'utiliser pour le numéro 3, mais bien entendu ce n'est pas une question de numéro.

J'en arrive à ce qu'il y a de plus important, d'essentiel dans votre lettre : la question de votre appartenance à l'AEAR. je vois bien par vos questions mêmes, combien on vous laisse dans l'ignorance de ce que c'est. je n'ai pas ici sous la main les statuts de l'organisation (chaque section de l'union internationale a ses statuts propres, son indépendance totale) et j'écris en France pour qu'on vous les fasse parvenir. Ces statuts à vrai dire sont surtout organisatoires, ils n'impliquent pas de la part des membres de l'AEAR de stricts et difficiles devoirs. On ne demande guère aux membres de l'AEAR que la reconnaissance d'une ligne très générale, qui, bien que compatible avec la ligne du PC, n'est aucunement la ligne du parti et n'en impose pas la discipline. je sais bien qu'autrefois (mais c'est le mal de croissance de toutes les organisations) l'AEAR naissante se présentait avec un visage puriste et sectaire, qui ne prouvait que la bonne volonté et l'inintelligence des buts d'une semblable entreprise de la part de ses premiers organisateurs. Aujourd'hui, la situation est bien différente (et on peut le dire très particulièrement grâce à Vaillant-Couturier) : l'AEAR n'est plus un petit groupe, mais une très large association qui réunit plus de cinq cents membres dans la région parisienne, ce qui est énorme si l'on songe à la qualité des membres, et il est certain, le travail ne faisant que débiter en province, qu'en 1933 l'association pourra atteindre 1500 membres. Pour la première fois ainsi en France s'est constituée une base véritable pour les tâches culturelles de la Révolution, c'est-à-dire pour le développement même de tout progrès culturel humain sur la base du matérialisme révolutionnaire, comme l'AEAR n'est pas bornée aux écrivains mais qu'elle groupe les artistes de toutes sortes, peintres, musiciens, architectes, photographes, acteurs, etc. ; elle est le noyau directeur de cette vaste confédération culturelle, comme il en existait une en Allemagne, et dont nous jetons les bases. Pratiquement ce sont à l'heure actuelle les forces de notre organisation qui assurent le fonctionnement de l'Université Prolétarienne qui vient de s'ouvrir à Paris avec un très grand succès. De plus l'AEAR en attirant à elle, en développant les correspondants ouvriers (Rabcors) lutte effectivement (voyez dans *L'Humanité* les résultats du concours littéraire)<sup>34</sup> contre la spoliation du prolétariat par la

<sup>33</sup> *Littérature internationale* est effectivement le nom pris par cette nouvelle revue de l'UIER. Elle paraît de 1933 à 1945 ; pour les années 1935 et 1936 paraît, en plus des éditions française, russe, allemande et anglaise, une édition chinoise. Le rédacteur en chef pour l'édition française qui apparaît dans l'ours est effectivement Paul Vaillant-Couturier de 1933 à 1935, le nom des contributeurs responsables de chaque numéro figure également : Aragon pour le n°1 de 1933, puis Léon Moussignac en 33-34 et Paul Nizan en 34-35.

<sup>34</sup> A la fin de 1932 et au début de 1933 a eu lieu un Concours littéraire destiné aux ouvriers relayé dans les colonnes du journal. Les meilleurs récits ont été publiés par l'AEAR en 1934 avec une préface d'Eugène Dabit sous le titre

bourgeoisie qui entend, dans le domaine de la littérature comme ailleurs, se réserver le monopole de l'expression.

Je vous disais comme l'atmosphère de cette organisation s'est transformée depuis ses débuts : un grand corps comme celui-là, composé d'intellectuels, ne peut vivre dans le sectarisme, cela se conçoit, et son développement même est la garantie de la liberté de ses membres. A l'heure qu'il est sont entrés dans l'AEAR des gens aussi différents, et aussi peu égalisables, que Barbusse, Jean-Richard Bloch<sup>35</sup>, Charles Vildrac<sup>36</sup>, pratiquement tous les surréalistes, une grande part des anciens « Écrivains prolétariens » qui nous avait tout d'abord combattu (Eugène Dabit par exemple). Il est certain, que même pour les plus âgés, et pour ainsi dire les plus développés d'entre nous, l'AEAR sera une grande expérience, parce que très particulièrement elle nous liera plus étroitement avec les ouvriers, ceux d'entre eux qui feront comme nous de l'expression leur grande affaire, mais aussi toute la masse ouvrière, et sa vie et ses luttes de chaque jour (j'aime à croire qu'on vous a envoyé de Paris la famille éditée par l'AEAR pour l'enterrement des neuf victimes des usines Renault).

Si, quand l'AEAR était une petite secte isolée, il était juste de penser que le poids de votre nom comme individu indépendant servait mieux tout ce que nous désirons voir servir, il est certain qu'aujourd'hui il n'en est plus ainsi, et que, sans que cela aliène le moins du monde votre réelle indépendance, il ne serait pas compréhensible que vous soyez en dehors d'une organisation qui dès maintenant réunit jusqu'à des gens (pour employer ce ridicule langage parlementaire) qui sont fort loin à votre droite. Il est certain par ailleurs que ce simple geste, de prendre une carte et des timbres de l'AEAR, prend une valeur qui est mieux que symbolique, et montrera le chemin de l'AEAR à bien des hésitants. C'est là ce que je vous demande, et pas seulement en mon nom, de faire. Persuadé que cet acte de complicité, si je puis dire, aura pour effet d'élargir encore, de hâter le vaste développement de l'AEAR qui doit mettre au service de l'avenir les plus larges couches possibles d'intellectuels.

De plus si je puis me permettre ici d'interpréter tout ce que j'ai lu et cru comprendre de vous dans ces deux dernières années, il me semble que ce qui marque comme d'une étoile toute votre activité et votre pensée en cette période, c'est la lutte ouverte, et émouvante au plus haut point en ce qu'elle vient de l'auteur de *Jean-Christophe*, à laquelle vous vous êtes résolu contre l'individualisme. Contre lui, quand de tous côtés se déchaînent les forces les plus diverses, dont le jeu sinistre montre avec clarté et le dérisoire et le mensonge de cet individualisme maintenu (et les nouvelles d'Allemagne chaque jour par exemple font qu'on a sur un tel plan le devoir de brûler les étapes), contre lui ce sera de votre part une manifestation que vous seul avez le pouvoir de rendre éclatante, que de ratifier, face aux bonnes volontés éparses et inactives, l'existence de l'AEAR, et la fin de l'isolement des écrivains et des intellectuels. Cela aura toute la portée que ne peut avoir par exemple l'adhésion de Barbusse à l'AEAR : pour lui, c'était dans l'ordre, il n'a pas été le siège vivant de ce débat dont vous nous avez donné le spectacle, et où vous même avez décidé contre vous en faveur du monde.

Mais vraiment voici une lettre bien interminable, et j'en ai honte. Je ne recommencerai pas de sitôt, je vous le promets, rassurez-vous. Voyez-vous, je pense que je n'ai pas été au bout de tout ce que je voulais vous dire, mais je pense qu'en vous parlant il suffit d'amorcer un débat que vous saurez poursuivre seul.

J'aimerais que vous me disiez le bout des réflexions que cela suppose. Comme je vous l'écrivais, je serai sans doute ici encore tout avril. Donc c'est ici que j'attends de vos nouvelles. Et dites-moi comment vous vous portez, et si vous n'abandonnez pas l'idée de passer ici l'été, ce qui est déjà attendu de bien des gens avec une légitime impatience.

Je m'excuse encore de tout ce bavardage, et je vous remercie très vivement de tout l'intérêt que vous me témoignez, de toute l'extrême gentillesse de votre comportement à mon égard. Croyez que j'en suis très profondément touché.

Aragon

---

*Des ouvriers écrivent.* Voir Nicole Racine, « L'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (A.E.A.R.). La revue *Commune* et la lutte idéologique contre le fascisme (1932-1936) », *Le Mouvement social*, *op. cit.*, p. 32.

<sup>35</sup> Jean-Richard Bloch (1884-1947), lieutenant à la fin de la première guerre mondiale, il est ensuite collaborateur de *Clarté* et de *L'Humanité*, et, à partir de 1921, militant du PC. Proche de Romain Rolland, il contribue avec lui à la création de la revue *Europe* en 1923 puis fondera le quotidien *Ce Soir* avec Aragon en 1937.

<sup>36</sup> Charles Messager, dit Vildrac (1882-1971), poète et dramaturge français ; il est, avec Georges Duhamel, l'un des fondateurs du Groupe de l'Abbaye, avant la première guerre mondiale.

Romain Rolland répond par l'action au courrier d'Aragon, en envoyant très vite un message de sympathie lors de la première manifestation publique politique de l'AEAR qui a lieu le 24 mars 1933. Il s'agit de la réunion de deux mille personnes à Paris, sur le thème « Contre le fascisme en Allemagne. Contre l'Impérialisme français ». Gide a présidé la manifestation, Malraux était présent, comme Eugène Dabit, Jean Guéhenno, le professeur Wallon, Vaillant-Couturier. De nombreux artistes ont adressé des déclarations : René Crevel, Henri Barbusse, Elie Faure, Vildrac, Paul Éluard, Darius Milhaud, entre autres. La lettre suivante est donc encore d'Aragon, qui est rentré à Paris, à son domicile de la rue Campagne-Première dans le quatorzième arrondissement. Il évoque ses difficultés financières à son retour à Paris, son embauche à *L'Humanité* et la création de *Commune*, qui n'a pas encore de titre, en sollicitant l'appui de Romain Rolland pour le premier numéro de cette revue de l'AEAR.

### **Aragon à Romain Rolland [sans date].**

Cher Romain Rolland,

Je suis de retour à Paris et voici une éternité que je n'ai plus eu de vos nouvelles. Il y a sans doute là beaucoup de ma faute : j'ai dû vous ennuyer mortellement avec une interminable lettre à laquelle vous avez bien fait de ne pas répondre. Mais je crains aussi qu'il y ait là beaucoup la faute de votre santé, sur laquelle à Moscou comme à Paris, périodiquement courent des bruits qui sont, je l'espère, plutôt la preuve de l'affection que beaucoup vous portent, que l'expression de la réalité ? J'aimerais bien savoir comment vous allez, de toutes façons.

Vous ne pouvez savoir combien je regrette l'URSS. Le retour ici, c'est une douche froide. Atmosphère de fascisme et de guerre. Le chômage (et j'en sais personnellement quelque chose, après un mois littéralement sans un sou, vivant du crédit chez l'épicier, je viens seulement d'entrer à *L'Humanité*, bien heureux d'y faire les chiens écrasés). En dernier lieu ce qui me décide à vous écrire, c'est comme une idée qui m'a pris en voyant annoncer les mesures prises en Suisse contre Madame Drevet<sup>37</sup> : et si ces cochons allaient expulser Romain Rolland ? Êtes-vous bien sûr de votre sécurité dans un pays en voie de fascisation ? C'est, croyez-le, pour bien des gens un grave point d'interrogation.

Avez-vous reçu les papiers que j'avais demandé qu'on vous envoie de l'AEAR ? Cette organisation se développe et voilà que nous allons avoir une revue (les choses arrangées matériellement depuis deux jours, nous n'avons pas encore de titre fixé). Notre désir à tous serait que vous collaboriez au premier numéro, qui doit paraître (à toute allure) avant le 14 juillet, pour alimenter notre propagande en province, pendant les « vacances ». Ce sera une revue de cent pages, mensuelle à partir d'octobre. Revue littéraire autant que politique. Nous vous demandons par conséquent de nous envoyer tout fragment de votre main, littéraire ou politique, qui soit dès maintenant, sans que vous ayez à travailler pour nous (en principe nous donnons la copie à l'imprimeur le 26 juin !), et aussi long que vous voudrez, le plus long possible.

Par ailleurs, si vous avez le temps, l'humeur et l'envie de le faire, répondez à cette double question :

*Croyez-vous à la possibilité d'un fascisme en France ? En ce cas, quelle forme pensez-vous que le fascisme pourrait y revêtir ?*

(de trois lignes à 10 pages de machine). Ce n'est pas une enquête, cette question sera posée à un très petit nombre de gens, personnellement. Je serais même assez partisan de ne publier que votre réponse (à moins de réponse brillante !). Veuillez comprendre que votre nom, dans notre premier sommaire, c'est pour notre revue, la vie, physiquement parlant. Merci.

Je suis maintenant chargé d'une grande partie du travail à l'AEAR. Si vous avez besoin de renseignements, demandez : cela dépend maintenant de moi.

J'attends impatiemment votre réponse. Les amitiés de Vaillant-Couturier. Et mes remerciements respectueux.

Aragon.

Romain Rolland envoie une réponse très rapide à la réception de ce courrier : en date du 24 juin 1933. Il adresse quelques pages d'un des derniers volumes de son roman *L'Âme enchantée* - qui est à paraître - pour le n°1 de la revue

<sup>37</sup> Aragon fait ici référence à un événement d'actualité, comme on peut le lire dans le quotidien *Nouvelliste valaisan*, en date du vendredi 23 juin 1933 : « le permis de séjour de madame Camille Drevet, secrétaire de la *Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté* n'a pas été renouvelé par la police suisse des étrangers. Madame Drevet ayant déposé un recours contre cette décision, sa demande a été admise et un sursis d'un mois lui a été accordé ». Romain Rolland a échangé des lettres avec Camille Drevet (1880-1969), en particulier dans le cadre des combats pour la paix. Elle était, comme lui, très intéressée par l'Inde et spécialiste de Gandhi. Camille Drevet est en particulier l'auteur de *Gandhi et les femmes de l'Inde* avec une préface de Louis Massignon, Paris, Denoël, 1959.

de l'AEAR : *Commune*. De plus, Romain Rolland entre au Comité directeur de la revue : il figure dans l'ours du n°1 aux côtés de Barbusse, Gide et Vaillant-Couturier. Les secrétaires de rédaction sont Louis Aragon et Paul Nizan.

### Romain Rolland à Aragon,

Villeneuve (Vaud) Villa Olga  
Samedi 24 juin 1933

Cher Aragon,

Je vous remercie de votre lettre. Je suis touché que vous me témoigniez cette cordiale sympathie. Ne croyez pas que je vous oublie, ni que votre lettre de Moscou m'ait « ennuyé » ! Il s'en faut de beaucoup. Mais vous n'imaginez pas les charges que portent mes vieilles épaules.

Je m'en vais quitter V. [Villeneuve] ces jours-ci. - je ne sais encore si pour la montagne, ou pour le Tessin : (cela dépendra du temps qui est catastrophique). On m'ordonne de prendre trois mois de repos absolu. Et, pour la première fois de ma vie, j'y consens (dans la mesure où les circonstances le permettront). je sens que c'est nécessaire : car j'ai un peu abusé du travail, depuis... (Depuis quand ? Mais surtout depuis un an) ; et mon acquiescement m'est rendu plus facile parce que je me décharge, ces jours-ci des deux ou trois derniers volumes de manuscrits, qui terminent mon « histoire contemporaine » : *L'Âme enchantée*.

Mais avant de me mettre au vert, je vous envoie la réponse que vous me demandez, sur le fascisme en France, - et quelques pages d'un de mes derniers volumes de *L'Âme enchantée*. Vous pouvez les publier dans le Premier numéro de votre revue.

Je vous demanderai seulement de m'épargner ensuite, *jusqu'en octobre* afin que je puisse reprendre alors le bon combat, avec des forces renouvelées. *Dites-le, je vous prie, à nos amis !*

Ce que vous m'écrivez de vos difficultés ne m'étonne point, mais me peine. Vous avez, du moins, (j'espère), la santé ; et c'est un fameux élément pour lutter, - et même pour rester en joie, dans la peine. Gardez-le bien : -Si je puis, à l'occasion, vous aider auprès de tel ou tel, je serai heureux de le faire. mais on ne sait plus sur quoi s'appuyer, à Paris, parmi le monde intellectuel. On enfonce...

Quant à la Suisse, oui, ma situation est branlante. Je le sais depuis longtemps. Si je n'y avais encore deux ou trois vieilles sympathies qui me protègent, en déplorant... (j'en dis peut-être plus que je n'en ai), je ne serais pas sûr du lendemain. Et ces vieilles sympathies peuvent, d'un jour à l'autre, disparaître. Si j'étais jeune et plus ingambe, je ne m'en soucierais guère !<sup>6</sup> Dans l'état actuel, priez mes amis de ne pas me compromettre, par imprudence, dans les affaires de Suisse. Je suis un peu comme Gorki à Sorrento<sup>38</sup>.

(A ce propos, avez-vous de ses nouvelles toutes toutes récentes ? J'ai entendu dire qu'il était tombé gravement malade, à son retour à Moscou)

Amitiés à Vaillant. Affectueusement à vous.

Romain Rolland

Je vous ai répondu le 21 février à Moscou, Boîte Postale 839. N'avez-vous pas reçu cette lettre (recommandée) ?

Et le fragment de roman que je vous avais envoyé pour *Littérature internationale*, a-t-il paru ? Je n'ai rien reçu. Vous pourriez le publier dans votre revue, en France.

Comme l'indique la lettre suivante, d'Aragon à Romain Rolland, des contretemps ont perturbé la régularité des échanges, qui permettent de mesurer le niveau d'activité assez impressionnant d'Aragon dans la période. Le premier numéro de *Commune* a paru le 12 juillet 1933, il comporte cinq signatures mises en évidence sur la première de couverture : dans l'ordre, des « Notes » de Lénine sur Clausewitz, un commentaire de la philosophie de Heidegger par Litauer, intitulé : « Sur une philosophie hitlérienne », un texte de Romain Rolland intitulé « Le Combat » - le chapitre à paraître de *L'Âme enchantée*, envoyé avec la lettre précédente - des poèmes d'Aragon, et un texte de Nizan : « L'Église dans la ville ». La lettre fait état des critiques faites par Aragon à ce premier numéro et permettent de mesurer son investissement dans le projet du moment et son goût pour la direction éditoriale d'une revue, qui se développera par la suite, par exemple, dans l'entreprise des *Lettres françaises*.

<sup>38</sup> Après son départ d'URSS et un séjour en Allemagne, Gorki séjourne en Italie et, en particulier, à Sorrente à partir de 1924. Le climat est propice pour le malade de la tuberculose qu'il est. En 1926, il subit une perquisition de sa villa par la police de Mussolini et déménage dans le village de Posillino. Il reviendra définitivement en Russie en 1933, jusqu'à sa mort en 1936.

**Aragon à Romain Rolland, Spiez (Thun), Park Hôtel, Suisse.** [Sans date. Mais le cachet postal d'arrivée en Suisse est daté **du 19 juillet 1933**, soit sept jours après la parution du n°1 de *Commune*]

Cher Romain Rolland,

Je pense que votre carte que je retrouve en rentrant à Paris (étant allé en province pour le compte de *L'Humanité* où je travaille) a dû se croiser avec le premier numéro de la revue *Commune*. Il faut m'excuser de ne pas vous avoir répondu bien que ce soit assez affreux à moi, mais je mène une vie de militant absolument incompatible avec la régularité de la correspondance. Pardon tout de même !

Je dois dire que j'ai devant vous un peu honte de ce premier numéro auquel mon titre (sur le papier, car en fait je n'ai pas vu une épreuve, pas même le sommaire, ce qui fait qu'on m'a fait faire des vers faux, entre autres) de secrétaire de rédaction me lie désagréablement. Non qu'il y ait dans ce numéro quoi que ce soit que je désapprouve : c'est vraiment une revue honnête, et intéressante. Mais ce n'est pas la revue que j'aurais voulu. Cela provient de ce qu'il a fallu la faire en quinze jours après avoir hésité deux ans, qu'on était pressé par le moment de l'année (nous voulions le sortir avant le 14 juillet pour que nos amis qui vont l'été en province puissent l'y diffuser, etc.). Il n'y a là au bout du compte rien de grave, et surtout le numéro 2 doit réparer le numéro 1 en constituant un grand pas en avant.

En premier lieu j'estime que je vous dois, à vous, des excuses pour le fait que votre admirable page sur le fascisme français n'a pas été insérée (et cela *à mon insu*). C'est une erreur politique. Elle a, je sais, ses excuses : en fait vous aviez seul des trois personnes pressenties répondu à temps à cette question. Mais moi, j'aurais publié cela, et en tête de la revue ; cela la rendait autrement jeune et vivante. Ensuite, je trouve que votre fragment de roman comme il est placé est *enterré*. Cela tient un peu à un certain désir, assez enfantin, de « commencer par Lénine », ce qui comme vous le verrez est fâcheux pour la lisibilité d'une revue de culture générale, où la littérature doit avoir la première place. Le texte Clausewitz-Lénine aurait dû être donné comme un document en fin du numéro.

La partie critique est notoirement insuffisante. ceci est le fait de la brièveté de la préparation de la revue. Ceci est réparable pour le numéro 2 qui paraîtra en octobre et que nous aurons donc deux mois pour préparer.

Ce qui est plus grave c'est l'absence dans le numéro de la littérature soviétique (en fait restée sur le marbre) et de la littérature révolutionnaire internationale. En fait, cela provient de ce que le format est petit, et que cent pages, ce qui a l'air d'être beaucoup, ce n'est rien. Nous devons en avoir cent soixante au numéro deux.

Je tenais à tout critiquer devant vous, parce que je tiens à ce que vous sachiez que nous avons les yeux ouverts, et que malgré la mauvaise opinion que vous pouvez avoir de ce numéro, et l'accident stupide qui a fait que seulement une partie de votre précieux envoi a été imprimée, vous puissiez regarder avec confiance l'avenir de *Commune*, et considérer bien que vous avez là une tribune à vous. Et puis ce n'est pas simple amabilité si votre nom est au comité de direction, je vous devais des comptes.

Je vous prie de me faire vos observations détaillées sur ce numéro 1, et de me donner votre avis éventuel sur le numéro 2. Je désire très vivement que notre collaboration soit ainsi plus effective. Je pense qu'on pourra reprendre l'idée abandonnée *contre le fascisme français*, les jours qui passent rendent cela toujours un peu plus désirable. Donc, au numéro 2, il faut reprendre ce texte que vous avez envoyé, et lui joindre d'autres textes sur le même sujet. Nous aurons un discours de Maïakovski, le dernier avant sa mort, sur le rôle social de l'écrivain, très émouvant, et qui permet vraiment de rejeter toutes les légendes créées par un suicide plus accidentel qu'autre chose.

Pouvez-vous recommander la revue (qui doit s'élargir, et avoir un aspect plus *grande revue* dès le numéro 2) à des gens autour de vous, en Suisse et, à l'occasion à vos amis d'un peu partout ? Engagez-les, si cela ne vous est pas désagréable, à s'abonner. Vous savez ce qui est ce côté des revues. La revue de l'AEAR doit et eut vivre, mais surtout en se créant un public, et *par* ce public. Merci de toutes manières.

Vous savez sans doute déjà que la santé de Gorki qui nous a inspiré les inquiétudes les plus grandes est déjà depuis quelques temps bien meilleure. Vaillant-Couturier est parti pour la Chine. L'AEAR de ce fait, pour les mois d'été me reste sur les bras, et c'est très lourd.

Mais déjà je vous fatigue avec mes histoires. Pardonnez-moi cela aussi. Je vous en prie, écrivez, et sachez bien comme je vous suis, comme nous vous sommes tous reconnaissants de tout ce que vous faites pour nous.

Très respectueusement.

Aragon.



Dans la période qui s'ouvre, on a peu de lettres conservées entre les deux hommes : la suivante date de juillet 1934, suivie d'une autre en mars 1935. Pourtant des échanges existent vu l'intense activité dans la lutte antifasciste à cette période. En septembre 1933 a eu lieu le procès des incendiaires du Reichstag, Romain Rolland suit l'actualité, écrit de très nombreux textes : pour la défense de Dimitrov, communiste bulgare, en particulier. L'activité littéraire subsiste également dans ce contexte : la fin du roman *L'Âme enchantée* paraît, en deux volumes en novembre et décembre 1933, alors qu'Aragon a commencé la rédaction des *Cloches de Bâle* et déploie son énergie pour *Commune*. Dans cette période, il est alors en retrait de *L'Humanité*, - de décembre 33 au mois de juin 1934 - mais y présente cependant la grève des taxis jusqu'en mars 1934. Il a développé, comme il le souhaitait la partie « critique » dans *Commune* et fait paraître dans le numéro 3, le 15 novembre 1933, un compte-rendu du roman de Céline, *Voyage au bout de la nuit* : « A Louis-Ferdinand Céline, loin des foules »<sup>39</sup>. Après les émeutes fascistes en France, le 6 février 1934, la lutte antifasciste s'intensifie. Romain Rolland adresse un « Appel au peuple de Paris (après l'émeute du 6 février) » qui paraît dans le numéro 1- année 1934 - de *Littérature internationale*. Il écrit un texte sur Lénine pour le numéro de janvier-février 1934 de *Commune* où il conclut : « les maîtres de l'action, les Lénine épousent les lois de la vie sociale et son rythme, l'élan vital qui lance et qui soutient la montée perpétuelle de l'humanité ». Aragon salue Romain Rolland dans le numéro suivant de *Commune* daté de mars-avril 1934, en faisant de lui : « l'un des premiers écrivains soviétiques de France ». *Hourra l'Oural* paraît en avril chez Denoël et Steele, éditeurs de Céline. Sur le plan personnel, Romain Rolland a épousé, le 28 avril 1934, Marie Kondacheva, qui partage sa vie depuis les années 1931-1932. Il rédige de nombreux textes politiques, par exemple pour *L'Humanité* : « Le fascisme est l'ennemi, il faut le briser », en date du 10 juin 1934 ; il participe également au Comité de soutien à Thälmann, le chef du Parti Communiste allemand qui reste emprisonné par les nazis depuis 1933. La lettre suivante est donc prise dans ce contexte de multiplication de textes et d'actions. Aragon demande à Romain Rolland son aide pour faire paraître, dans la presse française, des textes concernant la lutte des camarades allemands.

**Aragon à Romain Rolland, Villa Olga, Villeneuve (Vaud) Suisse. [cachet postal : 2 juillet 1934].**

Cher Romain Rolland,

Je me sens très en retard avec vous, et sans nouvelles de votre santé, je saisis la première occasion de vous écrire.

Voilà : il s'agit du fait qu'il est de plus en plus difficile de faire passer quoi que ce soit dans les revues et journaux, notamment pour ce qui touche Thaelmann et la lutte de nos camarades allemands. Alors j'ai pensé que peut-être, si vous vous écriviez à Guéhenno et lui envoyiez le texte ci-joint (un montage fait par Anna Seghers<sup>40</sup>, qui est l'un des meilleurs écrivains de l'Allemagne Rouge), cela pourrait apporter une aide précieuse à la campagne Thälmann<sup>41</sup> : et cela au moment où l'assassinat de *Seberinger*<sup>42</sup> en prison peut faire craindre le pire, et de façon immédiate.

J'espère que le texte lui-même vous paraîtra intéressant.

Merci d'avance.

Vous a-t-on écrit pour *Commune* ? Nous aurions voulu (pour l'instant, malade, je ne m'occupe pas personnellement de revue) un texte de vous pour le vingtième anniversaire de la guerre : et par exemple sur l'évolution de vos idées depuis 1914 sur la question de la guerre, de la lutte contre la guerre, etc.

Ceci serait précieux non seulement pour *Commune*, mais pour l'exemple.

Votre bien respectueusement dévoué

Aragon.

Romain Rolland répond favorablement et très vite aux demandes d'Aragon : le numéro 11 de *Commune* (daté de juillet-août 1934) présente des textes de Romain Rolland : un passage de son journal en date du 15 septembre 1914,

<sup>39</sup> *Commune*, n°3, 15 novembre 1933, p. 277-283.

<sup>40</sup> Anna Seghers (1900-1983) a obtenu en 1928 le prix Kleist pour son premier roman qui sera porté à l'écran par Piscator, en 1934, dans un film intitulé *Vosstaniye rybakov*. Depuis la prise de pouvoir d'Hitler ses livres sont interdits et brûlés en Allemagne.

<sup>41</sup> Ernst Thälmann (1886-1944) est une figure politique de la gauche communiste allemande. Vice président du Parti Communiste allemand (KPD) en 1924, il développe son audience et suit la ligne de l'URSS. Il est arrêté le 3 mars 1933 et une campagne internationale se développe pour obtenir sa libération, en vain. Resté emprisonné à la prison de Bautzen, il est ensuite transféré au camp de Buchenwald et exécuté le 17 août 1944 sur ordre d'Hitler.

<sup>42</sup> Le Lieutenant Richard Seheringer a été mis en prison en Allemagne au printemps 1933, il avait au sein du Parti Communiste allemand rallié à lui d'anciens nationalistes comme on peut le lire dans le journal *Le Midi socialiste*, en date du 11 juin 1933. Il a été tué en prison, dans cette période de lourdes répressions contre les opposants au national-socialisme : on compte entre 1933 à 1939, 225 000 personnes qui sont condamnées pour motifs politiques à des peines de prison plus ou moins longues, cinquante-sept députés du Parti Communiste allemand sont assassinés.

qui constitue un extrait d'*Au-dessus de la mêlée*, suivi de deux textes de 1931 : « Adieu au passé » paru dans *Europe* le 15 juin 1931, et « Europe élargis-toi ou meurs », Lettre ouverte à Gaston Riou, du 1<sup>er</sup> janvier 1931, (sans autre mention de lieu de publication). Le but de ces reprises figure dans le bandeau de présentation, signé de Romain Rolland : il s'agit d'« établir le profond changement qui s'est fait dans mon esprit depuis une vingtaine d'années ». Et il intervient effectivement comme le lui demande Aragon :

**Extrait de la lettre de Romain Rolland à Jean Guéhenno, directeur d'*Europe*, le 12 juillet 1934 :**

« Aragon me prie de vous transmettre le texte ci-joint qui est composé par Anna Seghers, une des meilleures écrivains de l'Allemagne émigrée. C'est une sorte de parallèle entre Hitler et Thaelmann. Y aurait-il moyen de la faire passer dans *Europe* ? ».

Dans sa lettre du 19 juillet, Guéhenno refuse mais demande à Romain Rolland l'adresse d'Aragon pour discuter du sujet.

Si l'on a peu d'échanges épistolaires qui nous sont restés pour les mois suivants, les publications manifestent une intense activité des deux hommes. Romain Rolland, est toujours engagé dans les actions contre les répressions fascistes : par exemple, dans *L'Humanité*, le 27 octobre 1934, il fait paraître un texte pour défendre Gramsci : « Pour ceux qui meurent dans les prisons de Mussolini »<sup>43</sup>. Le roman d'Aragon, *Les Cloches de Bâle*, a paru chez Denoël et Steele, à la fin de l'année 1934 et l'on observe dans le courrier d'Aragon début mars 1935 sa reconnaissance pour la lecture attentive de Romain Rolland. Aragon est alors à Moscou, depuis août 1934, invité avec Jean-Richard Bloch et André Malraux au premier Congrès de l'Union des écrivains soviétiques, présidée par Maxime Gorki.

**Aragon à Romain Rolland, Villa Olga, Villeneuve (Vaud) Suisse. [Sans date, le cachet postal est du 9 mars 1935].**

Cher Romain Rolland,

Sur le point de rentrer en France je répare mon incorrection comme je le puis : je n'ai pas répondu à votre lettre à vrai dire parce que la question que vous me posiez, Nizan avait dû déjà y répondre personnellement. Mais il faut vous dire aussi que votre mot m'a couru après de Moscou à Odessa et d'Odessa à Moscou, et qu'il m'est parvenu déjà avec quelque retard. De plus, ma santé continue à n'être pas brillante, bien que j'aie pu recommencer à travailler<sup>44</sup> ; et bien entendu, comme toujours ici, tout aussitôt, j'ai du travail par dessus la tête, et à mes rares moments de repos, très peu la tête épistolaire.

Tout cela n'empêche pas que j'ai ressenti avec un très grand plaisir le soin que vous avez pris à me parler d'un livre qui ne me vaut presque de tous les bords qu'injures et désagréments, et que la presse a enterré par un silence de première classe. C'est pour moi un très réconfort que votre indulgence.

D'après les nouvelles qui me parviennent de France, il me semble qu'il règne parmi nos amis écrivains une certaine confusion et même quelques divergences. Je pense que tout cela n'a pourtant pas grande gravité et qu'il y a toujours moyen de s'entendre sur un programme de travail d'autant plus que plus que jamais l'union de *toutes* nos forces est indispensable. Peut-être n'ai-je été touché que par des bruits alarmistes... Toujours est-il que s'il y a quelque difficulté, entre telle et telle personnalité, je reste persuadé qu'il est des forces de conciliation qui sembleront toujours opérantes et efficaces, et que l'autorité de votre nom est de celles-là.

Mais tout ceci n'est peut-être que du latin pour vous, les échos de Paris arrivent peut-être plus facilement à Moscou que dans votre tranquille retraite. Surtout si mes informateurs ont simplement exagéré quelques incidents... En ce cas, gardez pour vous ce que je viens de dire : il n'est pas la peine d'apprendre aux gens qu'il *pourrait* y avoir de la discorde entre eux.

Comme je regrette que vous n'ayez pas encore pu venir dans cet admirable pays et comme je souhaite que votre santé vous le permette au plus tôt ! Je pars d'ici une fois de plus avec cette impression d'arrachement à la réalité pour rentrer dans un mauvais rêve. Je viens de passer des jours extraordinaires pendant toutes les sessions des Soviets et le congrès des Kolkhoziens. Rien ne fait mieux sentir la faiblesse des mots qu'il tel spectacle, et il n'est pas possible que le temps passe, et que vous, vous n'ayez pas vu de vos yeux ces hommes nouveaux que toute votre vie et votre œuvre ont appelés. Il y a là quelque chose d'injuste.

<sup>43</sup> La biographie de Bernard Duchatelet - qui propose une vision très « spiritualiste » de l'écrivain - ne mentionne pas pour ce texte l'édition dans *L'Humanité* mais seulement une édition en allemand dans une brochure qui paraît à Zurich : *Die in den Gefängnissen Mussolinis sterben*, Mopr-Verlag, novembre 1934. Duchatelet, Bernard, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, op. cit., p. 413. Le *Journal* fait état de la rencontre de Romain Rolland, à Moscou, le 28 juin 1935, avec les deux fils de Gramsci, qui l'ont remercié pour ses interventions en faveur de leur père.

<sup>44</sup> Aragon souffre de problèmes de vésicule biliaire et a été hospitalisé en URSS à l'automne 1934.

Je rentre à Paris où je n'ai plus d'adresse, ayant liquidé mon atelier. le cas échéant, écrivez-moi à l'adresse de *Commune, E. S. I., 24 rue Racine, Paris*. A propos de *Commune*, je trouve que notre collaboration pour cette revue est bien limitée : il serait bon que, comme Gorki le fait maintenant, vous ne soyez pas simplement un directeur nominal de cette revue. Critiquez-en les numéros, donnez-nous vos conseils, dirigez-nous vers des écrivains. Ceci vaudrait bien mieux que ce bas de page où il reste juste la place de ma respectueuse affection.

Votre dévoué

Aragon

Elsa et Louis rentrent à Paris entre ces deux courriers, donc entre le 9 et le 13 mars 1935<sup>45</sup>. Aragon, déchargé de son travail de journaliste à *L'Humanité* est pleinement engagé dans *Commune*. En mars 1935, l'AEAR devient une « Maison de la Culture » dont Aragon est le secrétaire général. L'organisation d'un Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, à Paris, soulève des difficultés précisées ici, auprès de Romain Rolland, interlocuteur privilégié puisqu'il a été l'instigateur du Congrès d'Amsterdam et du mouvement dit Amsterdam-Pleyel, avec Barbusse (on se souvient que la première lettre d'Aragon à Romain Rolland contient son adhésion pour ce congrès d'août 1932). Aragon manifeste ici son opiniâtreté dans le combat pour la lutte antifasciste et son désir de rassemblement le plus large possible, face aux divergences qui se sont fait jour. On voit que Romain Rolland a manifesté par lettre son inquiétude à propos du cas Victor Serge et des problèmes que cela pourrait soulever lors du congrès<sup>46</sup>, ce qui montre une participation réellement attentive et vigilante aux projets communs.

**Aragon à Romain Rolland, Villa Olga, Villeneuve, Canton de Vaud, Suisse. [Cachet postal le 13 mars 1935]**

Cher Romain Rolland,

A peine de retour à Paris je me suis trouvé plongé dans les débats et les conversations que vous savez. La situation n'est pas si noire qu'on me l'avait peinte, et que les faisait craindre ma lettre précédente. Pourtant il est certain que l'union très large des écrivains que nous voulons tous est encore susceptible d'échec.

Il est difficile, par lettre, d'entrer dans des détails qui mettent nécessairement les personnes en cause, et je m'en abstiendrai, cela n'est jamais convainquant. Pourtant il faut bien dire qu'il y avait d'assez grandes difficultés de *tous* les côtés : Gide absolument pas persuadé de la nécessité d'un congrès (et dont l'abstention eût été incompréhensible), Henri Barbusse malheureusement absent de Paris et voulant s'en tenir à une formule amsterdamienne qui n'est pas acceptable pour tous, plusieurs personnes qui manœuvraient (c'est triste à dire)... Enfin, avant mon retour, les présents à Paris s'étaient entendus sur un texte, rédigé en fait par Jean-Richard Bloch et fortement amendé au cours de la conversation qui avait suivi, que l'on pouvait trouver insuffisant, critiquable, mais qui avait cet avantage d'avoir réuni les gens. J'étais donc personnellement prêt à m'y rallier sans plus de discussion.

Je pense en effet que depuis l'été dernier, où le Congrès des écrivains de l'URSS avait fait naître l'idée d'un congrès à Paris, bien trop de temps a été perdu, et que nous risquons d'être devancés par des événements internationaux. Donc l'essentiel est qu'il y ait *quelque chose*, et sur cette base à nous de savoir travailler, et de transformer au mieux de notre cause le point de départ que nous trouvons dans la réalité et non point dans nos désirs. Ce point de vue d'ailleurs est tout à fait conforme à celui de plusieurs de nos amis avec lesquels j'ai eu récemment la chance de pouvoir parler.

Toutefois, il y a trois jours à une réunion que nous avons eue et où se trouvaient Gide, Durtain, Chamson<sup>47</sup>, Malraux etc., nous nous sommes trouvés vis-à-vis du texte de Jean-Richard Bloch à une opposition formelle d'Henri Barbusse, de votre lettre, et de restrictions graves de Gide et de Chamson. Dans ces conditions nous avons estimé qu'il fallait abandonner ce texte. Après une discussion qui a duré jusqu'à deux heures du matin, nous nous sommes arrêtés à un autre projet qui (comme le précédent) doit être envoyé uniquement avec les signatures françaises (entre vingt et trente) d'un groupe initial à des

<sup>45</sup> Et non fin février, comme l'indique la « Chronologie » qui figure dans le tome II de Aragon, *Œuvres romanesques complètes*, Daniel Bournoux (dir.), Paris, « La Pléiade », 2000, p. XXXIII-LXX.

<sup>46</sup> Sur la difficile mise en place de ce congrès, et la question du « cas » Victor Serge, voir le détail des débats et actions conduites, en particulier par Aragon et Malraux, dans Pierre Juquin, *Aragon, un destin français, op. cit.*, t. I, chapitre 46 : « Si tous les écrivains du monde », p. 645 *sq.*

<sup>47</sup> André Chamson (1900-1983). Élève de l'École des Chartes, Chamson est romancier, essayiste, conservateur de grands musées nationaux. A partir de 1935, il dirige le journal *Vendredi*.

écrivains français *choisis* et à des écrivains de tous les pays. Nous avons volontairement fait un texte d'invitation extrêmement bref (il y a tout avantage), le complétant d'une énumération de sujets que nous proposons de traiter au Congrès, *cette liste n'étant pas limitative*. Je vous recopie tout cela pour ne pas avoir à attendre la copie à la machine. Vous en jugerez.

Vous verrez que volontairement le texte centre toute l'affaire sur les problèmes de l'écrivain en tant que tel. Nous ne prononçons pas les mots « fascisme », « guerre », « défense de l'URSS ». Vous verrez cependant que nous avons su glisser dans les suggestions, à chaque chapitre, un élément qui suppose nécessairement notre position. (Humanisme prolétarien, Expérience de la littérature soviétique, lutte contre les destructeurs de valeurs culturelles, etc.) . La participation à des fascistes voilà qui nous dispense de commentaires.

Nous sommes ici *tous* très contents du résultat actuel, et il faut vous souligner que la participation de Giraudoux et *même* de Valéry est envisagée. Je vous écris après avoir parlé à Jean-Richard Bloch, qui voit ma lettre, et qui est entièrement d'accord avec le nouveau texte. Notre ami Léon Moussignac a télégraphié à Henri Barbusse, et nous espérons vivement avoir de son côté une réponse très satisfaisante. Votre acceptation serait donc la chose qui déciderait définitivement de ce congrès. Bien entendu, actuellement, tout retard entraînerait encore le rejet du Congrès, et peut-être nous forcerait à la remettre de plusieurs mois.

Pour en revenir aux objections que contenait votre lettre récente, touchant le danger d'un incident Victor Serge au congrès, mes amis et moi tenons à vous dire que nous ne songeons pas à éliminer de ce congrès les personnes susceptibles de poser des questions à ce sujet. Nous serons en mesure de leur répondre. Mais par ailleurs le congrès prend un caractère suffisamment large pour désaxer les choses, et rendre même tout incident à ce sujet suffisamment épisodique.

Je ne veux pas ici abuser de votre patience. S'il y a quelque obscurité, écrivez-moi 17 rue Méchain, Paris, chez Léon Moussignac et je vous réponds par retour de courrier. Mais je vous en prie ne tardez pas à donner votre accord, ou votre désaccord (ce que je souhaite vivement qui ne soit pas) : cela permettra de passer à des réalités.

Pardonnez la hâte de cette lettre, et le caractère pour ainsi dire officiel de mes propos.

Vous savez que j'écoute avec la plus grande attention chaque mot qui vient de Villeneuve (en passant, mille mercis pour *Commune*).

Votre respectueusement dévoué

Aragon

Je donne à Jean-Richard Bloch le texte que je voulais recopier, il le fait taper à la machine et vous l'expédie.

Au début de cette année 1935, Romain Rolland fait paraître deux textes en volumes : *Quinze ans de combat*<sup>48</sup> qui retrace son évolution : de Tolstoï à Gandhi puis Lénine, et *Par la Révolution, la paix*<sup>49</sup>. Dans son introduction, ce texte montre son actuel engagement dans l'action, aux côtés de l'URSS, dans une visée internationaliste et révolutionnaire et son rejet à l'égard d'un néo-pacifisme se réclamant de lui pour favoriser la montée des fascismes. L'année verra un projet ancien aboutir : le voyage de Romain Rolland en URSS, à l'invitation de Gorki. Le séjour dure quatre semaines et Rolland est accompagné de son épouse, Marie, qui sert d'interprète. Tous deux rencontrent Staline le 28 juin. Le lendemain de son arrivée, le 24 juin, Boukharine salue dans son article des *Izvestia* les « remarquables dons de son génie créateur », le texte sera repris dans *Commune* en août 1935. La lettre d'Aragon qui suit évoque donc ce voyage et sollicite Romain Rolland en particulier pour de nouvelles parutions dans *Commune*.

**Aragon à Romain Rolland, [Adressé à Villa Olga, Villeneuve, Suisse, avec cachet postal en date du 5 août 1935]**

Cher Romain Rolland,

Ce mot à la hâte puisque vous voilà de retour. Je veux vous faire souvenir que *Commune* est *vo*tre revue. Aussi comme j'imagine que vous revenez d'URSS avec des choses à dire, ne croyez-vous pas que ce soit là le lieu pour le faire ? Je voudrais que vous ouvriez le numéro de septembre. Est-ce impossible ? Merci.

<sup>48</sup> Paru dans la collection « Europe » aux éditions Rieder.

<sup>49</sup> Paru dans la collection « Commune » des Éditions Sociales internationales. Disponible en ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k83095v>

Et aussi par l'occasion savoir comment vous allez... Ce voyage que j'ai tant souhaité que vous fassiez n'a-t-il pas été trop fatiguant ? Rappelez-vous que vous avez ici un peu mieux que des amis qui s'en émeuvent. Tant que nous avons de vos nouvelles par la *Pravda*...

Vous savez que j'ai une nouvelle adresse : 18 rue de la Sourdière, Paris (Ier). Je ne la quitterai pas cet été, envoyez-moi là de vos nouvelles, et aussi le reste. Comment trouver un moyen pour que vous preniez une part plus effective à la direction de *Commune* ? Critiquez cette revue, voulez-vous ? Aiguillez des gens vers nous... et encore cent choses que vous saurez trouver seul. Dans le numéro qui paraît ces jours-ci, j'ai fait reproduire un salut de Boukharine à votre adresse<sup>50</sup> ; si vous le voulez, votre collaboration pourrait y être une réplique. Ou n'importe. Je relisais les numéros de l'année : c'est notre honneur d'avoir publié ces pages du temps de guerre, la publication *la plus utile* que nous pouvions faire. Peut-être aussi pourrait-on leur trouver un pendant contemporain ?

Votre voix reste celle qu'on a toujours le plus envie d'entendre, aussi ne vous irritez pas de ces sollicitations désordonnées.

Il y a aussi des problèmes d'une autre sorte où il serait nécessaire que vous interveniez (soit entre nous) ; avez-vous lu le petit livre *André Gide et notre temps*<sup>51</sup>, compte rendu d'une discussion à l'Union pour la Vérité ? Il y a là des déclarations de Gide sur le caractère pour lui stérilisant du communisme sur la littérature (je simplifie) auxquelles, dans une critique, j'essaie de répondre (*Commune*) mais timidement/ Si vous preniez ce problème en mains, votre autorité vous permettrait de dire des choses indispensables, utiles. Qu'en pensez-vous ?

D'une façon générale, je voudrais que vous interveniez dans divers débats intellectuels d'une grande importance pour le travail du *Front populaire* : est-ce trop exiger ? Me permettez-vous d'attirer ainsi de temps en temps votre attention ?

Avec ma très respectueuse affection.

Aragon

Marie Romain Rolland a fait parvenir un texte à publier en réponse à la demande d'Aragon, comme le montre le courrier suivant qui fait état d'un échange aujourd'hui manquant. Romain Rolland utilise le télégraphe pour adresser des textes à Léon Moussignac, par exemple. Les échanges sont donc centrés de façon très pragmatique sur l'action et l'activité éditoriales. La lettre qui suit est, de plus, très importante dans l'échange : elle est écrite par Aragon le lendemain de la mort d'Henri Barbusse (1873-1935) lors d'un séjour en URSS.

### **Aragon à Romain Rolland, 18, rue de la Sourdière, Paris (Ier) :**

**Le 31 août 1935,**

Cher Romain Rolland,

Votre lettre avait toutes les raisons de me faire plaisir, et d'abord de vous savoir en bonne santé. Je vous écris aujourd'hui où la triste nouvelle de la mort d'Henri Barbusse nous parvient et où par là-même nous mesurons un peu plus directement, un peu plus sensiblement que jamais combien de tels hommes, au-delà de l'amitié, des désaccords, des caractères, nous sont précieux. « Défense de la culture » disions-nous avec lui, il y a peu de temps : elle commence par la défense des hommes mêmes qui en sont les porteurs, et le communiqué Tass me touche particulièrement par une phrase : « pendant huit jours d'éminents professeurs luttèrent avec une immense énergie contre la maladie ». Nous n'aimons pas assez les nôtres, et vous savez que j'ai personnellement longtemps été un ennemi déclaré de Barbusse : bien des choses me séparaient de lui, si faibles en raison de ce qui devait finalement nous unir.

Puisque *Commune* n'avait pour ce numéro rien de vous, et que je désirais que vous n'en fussiez pas absent, j'ai donné à imprimer cette lettre de l'Armée rouge (et remerciez bien madame Romain Rolland de l'envoi et de sa lettre, et dites-lui que, oui, vraiment, j'ai grand plaisir d'être son ami, et que je sais, ma femme est russe, le grand plaisir qu'elle a du avoir à vous montrer son pays, NOTRE pays).

Moussignac me dit que vous avez eu la bonté de télégraphier pour cette conversation avec Staline. Je ne sais comment vous remercier. C'est de votre part un tel cadeau ! Nous faisons des rêves pour notre revue à l'idée de cette publication. Le numéro sera tiré à un nombre exceptionnel, nous ferons une

<sup>50</sup> *Commune*, août 1935, p. 1431-1434. Comme indiqué plus haut, il s'agit de la reprise de l'article paru dans les *Izvestia*, le 24 juin 1935.

<sup>51</sup> Ouvrage collectif paru en collection « Blanche », chez Gallimard, les signataires sont : Ramon Fernandez, René Gillouin, Jean Guéhenno, G. Guy-Grand, Gabriel Marcel, Jacques Maritain, Henri Massis, Thierry Maulnier et François Mauriac.

campagne de publicité à cette occasion dans les grands journaux, etc. C'est-à-dire que si cela « marche », *Commune*, au début de sa troisième année grimpera sur vos épaules pour un nouveau départ.

Mais en dehors de cela même, je vous en prie dites-moi le mal que vous pouvez penser de notre revue, les défauts à corriger, etc. Ce que font de leur coin perdu des lecteurs anonymes ou presque. Et si quelque chose vous accroche, vous révolte ou vous plaît, dans le monde, le fatras qui s'écrit, songez que vous pouvez le dire n'importe comment dans *Commune*. J'ai même osé penser par exemple qu'on aurait pu y faire cette chose magnifique, y avoir une rubrique tenue par Romain Rolland. Ce qu'aucun milliardaire de la presse ne pourrait acheter.

Le malheur est que je mets un mois à répondre aux lettres, noyé par les ennuis courants. Et je devrais tous les huit jours vous parler de notre collaboration effective, pour qu'elle ne vous apparaisse pas comme une fantaisie sentimentale, et secondaire.

J'ai tant à vous demander, que cela fait honte, et que j'arrête ici cette lettre. Je retrouve pourtant au vas de la vôtre votre indignation au sujet des « humbles »<sup>52</sup> et de cet ignoble front unique de la bassesse et de la calomnie. A tout cela, de loin, vous ne pouvez heureusement voir ce qui se mêle. Vous savez que ces derniers jours j'ai perdu un véritable ami (Crevel), et cela a été l'occasion des pires saloperies, des insinuations, de la bave, pour ces Messieurs, des surréalistes aux trotskistes : celles qu'on imprime et celles qu'on n'ose même pas imprimer, qu'on met en circulation sans signer. Voyez-vous, je voulais répondre aux « Humbles » dans *Commune*, et puis non, ça ne se fait pas. Dire que ces gens là se sont parfois réclamés de vous. Il est vrai que votre retour d'URSS sera pour eux l'occasion de se montrer en pied. Laissons-les.

Avec ma très profonde et très respectueuse affection.

Aragon

Les lettres suivantes d'Aragon montrent qu'il y a eu des communications intermédiaires avec Romain Rolland : début septembre, par exemple, ce qui permet à Aragon de disposer du texte de Romain Rolland en hommage à Henri Barbusse, pour ses obsèques. Elles révèlent très fortement l'immédiateté des échanges et la priorité donnée à l'action politique au moyen de l'écriture journalistique, de l'action culturelle, des signatures et participations aux comités contre « la montée des périls » de la part des deux hommes. Comme on le voit, Romain Rolland a émis des commentaires sur *Commune*, comme Aragon le lui demandait. Il regrette également de n'avoir pas été sollicité pour signer la protestation contre la guerre d'Éthiopie parue dans *l'Humanité*. Ces lettres s'inscrivent également dans le conflit ouvert entre Romain Rolland et la revue *Les Humbles* évoqué à la fin du courrier précédent. Dans la lettre ci-dessous Aragon commence donc par évoquer une riposte prévue par Romain Rolland voulant proposer une réponse aux critiques émises dans sa correspondance par un pasteur suisse contre l'URSS. Le texte de Romain Rolland paraîtra de fait dans *L'Humanité* du 23 octobre. A la suite des articles de Romain Rolland, liés au Voyage en URSS, la revue *Les Humbles* poursuit sa critique avec, par exemple, un article virulent de Trotski fin octobre 1935<sup>53</sup>.

### Aragon à Romain Rolland, Villa Olga, Vaud, Suisse [cachet postal de départ : 15 septembre 1935]

Dimanche,

Cher Romain Rolland,

Bien entendu, sans attendre la réponse qui peut tarder, envoyez-moi cette lettre au pasteur. Dans le cas où une réponse favorable et le texte arriverait, c'est cette lettre que nous remettrions à novembre voilà tout. Mais envoyez-moi cela tout de suite, parce que je cherche à gagner quelques jours sur notre publication qui se fait actuellement vers le 10 et que je veux ramener vers le 1er.

*Le plan du comte V. Eichen* est bien entendu non pas une mystification mais un pamphlet, dans la vieille tradition de Swift, dont l'auteur est Anatole Hidas<sup>54</sup>, qui n'apparaît ici que comme signataire des notes et avant-propos (vous connaissez peut-être Hidas, poète hongrois émigré en URSS, et gendre de Bela Kun). Si le pamphlet apparaît (ce que je ne pouvais imaginer) comme une réalité, faut-il que la réalité soit monstrueuse ! En ce cas, nous devons mettre une note dans le prochain numéro. Mais ici jusqu'à

<sup>52</sup> La revue *Les Humbles*, à laquelle collabore Breton par exemple, a critiqué Romain Rolland en reprenant un article de Martinet (paru en mars 1935 dans *La Révolution prolétarienne*) dans son numéro de mai : « 1922-1935, Réponse à Romain Rolland ».

<sup>53</sup> *Les Humbles*, Cahiers n° 12- 20 série décembre 1935, en ligne :

<https://www.marxists.org/francais/trotsky/oeuvres/1935/10/ldt19351031.htm>

<sup>54</sup> Ce texte est paru dans *Commune*. Le poète hongrois Anatole Hidas est membre de l'Union Internationale des écrivains révolutionnaire et rédacteur suppléant de la revue de l'UIER : *Littérature de la révolution mondiale* dont Jasienski est le rédacteur en chef.

présent, personne ne nous a fait d'observation en ce sens. Je vais m'inquiéter de ce qu'ont compris les gens.

Usez de moi comme entendu. Et d'abord je vais enquêter sur ce comité italien, dont j'ai reçu les papiers. Sans doute prévois-je ce qui en est de l'absence des grands noms de l'émigration italienne : ces noms-là, en général, brillent par autre chose que la bonne volonté. Mais a-t-on fit l'indispensable à leur égard ? Et par exemple, on vous a demandé votre nom, ais sans songer à votre médiation auprès des italiens que vous pouvez toucher et gagner. Si Jean-Richard Bloch était là, ce serait plus simple. Il a des liaisons de ce côté. (Vous savez peut-être déjà sa mésaventure et comme ayant voulu emmener sa famille dans sa vieille Ford il est resté en panne, l'autre samedi, et n'a pu arriver aux obsèques de Barbusse, où c'est donc Malraux, à qui j'ai donné votre message, qui l'a lu).

Pour la protestation contre la guerre d'Éthiopie elle est née en mon absence de l'impatience de camarades qui pensaient qu'*on ne peut pas ne pas faire quelque chose*. Ils ont réunis quelques noms au bas d'un texte et publié cela dans *L'Humanité*. Plût au ciel qu'ils en aient agi avec d'autres (Andrée Viollis<sup>55</sup>, Claude Aveline<sup>56</sup>) avec la même discrétion qu'avec vous ! Car dans leur curieux choix de signatures ils n'avaient pas avisés tous ces signataires... et je reçois des lettres assez désagréables et bien compréhensibles. Moi, je retiens de votre protestation un fait et une leçon qui m'incitent à vous poser cette question : m'autoriseriez-vous dans un cas analogue (c'est-à-dire pour une cause pour laquelle vous êtes déjà clairement prononcé) à signer d'urgence pour vous un texte réunissant des noms d'écrivains ou d'artistes ? Vous pouvez être sûr que je n'en abuserai pas et que je prends cela sous ma responsabilité personnelle. Il faut entendre que bien souvent ces déclarations, que j'essaye autant que je peux de limiter pour leur garder leur efficacité, se produisent à la veille d'une publication, risquent de la retarder gravement (et pour Commune c'est une question d'existence que la régularité), et que tout le monde n'ayant pas votre cœur et votre compréhension, c'est chaque fois la chasse aux personnalités, assez lassante, et que ne rendent pas plus facile pour les fois suivantes les accès de zèle intempestifs de braves types qui s'imaginent *pouvoir* signer pour autres.

Dès que j'aurai des précisions sur le comité italien, je vous les communique. De votre côté, je vous en prie, n'oubliez pas *Commune*. Nous avons beaucoup de travail parce que c'est la réouverture de notre Maison de la Culture, qu'il s'agit de faire vivre ; jeudi Malraux parle de L'Art italien et moi de d'Annunzio. Samedi et dimanche, à Montreuil, à Colombes et à Paris, nous avons le Théâtre ouvrier belge qui vient jouer des poèmes mis en scène, tirés d'un de mes livres, et ça me fait trois causeries à faire, sans compter que le samedi, je dois aussi parler à Boulogne dans une fête de la municipalité socialiste. Et le jeudi 29 je fais une conférence sur Zola à Belleville, avant une représentation de *La Famille Rabourdin*<sup>57</sup>. Tout ça sans parler des sections de l'AEAR qui se réunissent chaque jour, et aux travaux desquelles je dois prendre part, de la reconstruction de notre Maison que nous mettons à neuf. Et de la chose la plus ennuyeuse : la chasse à l'argent, pour trouver des gens de bonne volonté qui nous avancent l'appoint bancaire nécessaire à nos transformations !

Bien respectueusement

Aragon

**Aragon à Romain Rolland, Villa Olga, Vaud, Suisse [Cachet postal le 16 octobre 1935]**

Cher Romain Rolland,

Ce mot vous arrivera quand vous aurez déjà *Commune*<sup>58</sup>. Encore une fois, envoyez-moi ce que vous en pensez.

<sup>55</sup> Andrée Viollis (1870-1950) : Écrivain et journaliste française, elle pratique le grand reportage, en URSS en 1927 ou pendant le conflit sino-japonais en 1932, entre autres. Active dans les luttes antifascistes, elle soutient l'avènement du Front populaire et les républicains espagnols et codirige l'hebdomadaire *Vendredi* avec Jean Guéhenno et André Chamson. En 1938, elle entre à *Ce Soir*, le journal dirigé par Aragon et Jean-Richard Bloch.

<sup>56</sup> Eugen Avtsine, dit Claude Aveline (1901-1992) sera un résistant du groupe du Musée de l'homme puis, sous le nom de « Minervoï », collaborateur des Éditions de Minuit clandestines avec Jean Burger. Dans la période des années trente, cet auteur de romans policiers participe activement aux luttes antifascistes, il est présent en 1935 au procès des mineurs d'Oviedo en Espagne, il est un acteur fidèle de nombreux meetings des Maisons de la Culture.

<sup>57</sup> *Les Héritiers Rabourdin* est une pièce d'Émile Zola, représentée pour la première fois à Paris en 1874.

<sup>58</sup> Le n°26 de *Commune* en octobre 1935 comporte un texte de Romain Rolland : « Retour de Moscou ».

Pouvons-nous espérer l'entrevue avec Staline pour novembre ? Si non, consentirez-vous à animer ce numéro par quelque chose d'autre ? Je vous dis que mon souhait serait que *Commune* soit pour vous une tribune.

Il paraît que vous avez un livre inédit sur les *Sonates de Beethoven* et qui paraît en russe avant d'être édité ici. Si vous pouviez en détacher quelque chose pour nous, cela serait d'une grande utilité pour soutenir le travail de nos amis musiciens, qui préparent, après un concert du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour dimanche prochain un festival Beethoven, et ces pages honorerait *Commune* que je désire être une grande revue de culture et non pas un étroit organe réduit à des questions particulières.

Cependant *Beethoven* tomberait bien surtout dans le numéro de décembre (en raison de la date du festival), mais ceci reste fonction de la date de parution du livre en français, et de votre volonté...

Vous avez vu le grand succès du manifeste en réponse aux « 64 »<sup>59</sup> : j'espère avoir agi selon votre esprit, en mettant de mon propre chef votre signature parmi les premières reçues. Je suis assez ennemi des signatures perpétuelles, des manifestes de tous les huit jours, mais le cas récent exigeait la réponse immédiate, et a permis un rassemblement, lequel donne de grands espoirs. Beaucoup des signataires ne se sont pas bornés à signer, ils sont venus nous voir, nous ont écrit, etc., et cette affaire élargit le cercle sur lequel on peut compter.

Excusez, et ma mendicité et mes bavardages. Votre santé, comment est-elle ? Il y a mille choses que j'aimerais vous dire, et qui ne sont pas du ressort de la lettre. J'avais pensé aller à Genève, mais voilà, ça ne s'est pas arrangé... Saluez pour moi Madame Romain Rolland, qui en quelques mots a su si bien me donner l'illusion de la connaître depuis longtemps.

Votre très respectueux  
Aragon

**Aragon à Romain Rolland, Villa Olga, Villeneuve, (Vaud) Suisse.** [cachet postal d'arrivée le 12 novembre 1935]

18, rue de la Sourdière, Paris, 1<sup>er</sup>,

Cher Romain Rolland,

Ce mot en hâte pour vous rappeler votre promesse. Je compte absolument sur quelque chose de vous pour le numéro de décembre. C'est vital pour notre revue. Nous devons tout donner à l'imprimeur le 18.

Votre mot en réponse au télégramme envoyé à la demande du comité d'organisation des obsèques d'H. B. [Henri Barbusse] me touche plus que vous ne croyez : *voulez-vous m'utiliser comme état-tampon ?* Je veux dire que je me mets à votre disposition pour faire barrage entre vous et ceux qui exagèreraient, et ne tiendraient pas compte de votre santé. Envoyez-les moi, et permettez-moi d'agir pour votre sauvegarde. Il faut réserver votre nom pour les grandes occasions, pour des choses bien déterminées et autre autres pour éclairer la route des écrivains comme celle de la paix. Je puis si vous le voulez faire entendre raison à pas mal de gens bien intentionnés mais inopportuns.

Votre bien respectueux  
Aragon

**Aragon à Romain Rolland, Villa Olga, Villeneuve (Vaud) Suisse.** [cachet postal de départ 15 novembre 1935]

Cher Romain Rolland,

Juste un mot entre deux portes... Je sors d'un Festival de la Paix en l'honneur d'Henri Barbusse pour un Festival Noir (soutenu des hommes de couleur pour l'indépendance éthiopienne). J'organise un bal de nuit pour la Sainte-Catherine à l'Hôtel Continental, un Festival Béranger (chansons interdites), un Festival de Poésie, enfin une folie, sans parler de concerts, expositions, etc. Cette saison tient de la démence. Excusez-moi donc du ton cavalier des lettres.

<sup>59</sup> Le *Manifeste des intellectuels français pour la défense de l'Occident et la paix en Europe* a été rédigé par Henri Massis pour soutenir l'entrée en Éthiopie des troupes de l'Italie fasciste et signé par soixante-quatre « intellectuels » ; il a paru dans *Le Temps*, le 4 octobre 1935. Si l'on y trouve sans surprise les noms de Maurras, Léon Daudet ou Gaxotte, y figurent Drieu et Brasillach, mais aussi Roger Martin du Gard ou Pierre Mac Orlan : le « néo-pacifisme » de droite montre ainsi son impact dans la sphère française à la veille du Front populaire. En revanche, les protestations sont aussi à signaler : avec des textes de Jules Romains ou un Manifeste opposé aux soixante-quatre et à la conquête fasciste de l'Éthiopie, au nom du catholicisme, lancé par Mauriac.



Je voulais vous rappeler que je comptais sur votre collaboration pour le numéro de décembre de *Commune*, et vous demander de me l'envoyer tout de suite. Pour boucler le numéro à temps et rattraper un retard dû à un changement d'imprimeur, je dois avoir toute la copie avant le 18. Excusez-moi. Je compte sur vous.

(Le 1<sup>er</sup> décembre nous avons un excellent concert Beethoven dont je vous envoie le prospectus, pour que vous voyez quels gens nous groupons et le sérieux de notre nouveau travail. Je joins aussi quelques autres tracts, il y a toutes les semaines une conférence à la Maison de la culture, hier c'était Lalou<sup>60</sup> sur Gide, avec contradiction de Gabriel Marcel<sup>61</sup>, signataire du manifeste des 64, une salle à crouler. Il faudrait aussi parler de ces Premières Assises de l'Association Internationale<sup>62</sup>, un vraiment grand succès *politique*.

Dites-moi ce que vous pensez du nouveau numéro de *Commune*.

Votre respectueux

Aragon

**Aragon à Romain Rolland, Villa Olga, Villeneuve (Vaud) Suisse. [Cachet postal de départ le 20 novembre 1935]**

Cher Romain Rolland,

Ne vous fâchez-pas ! Tout d'abord si je vous rappelais la date à laquelle la copie doit être ramassée pour *Commune* ne va-t-il pas de soi que pour vous il y a toujours (il y en a toujours eu) des délais différents ? Arrivant au moment même des deuxièmes épreuves (c'est-à-dire entre le 25 et le 1<sup>er</sup>) un texte de vous peut toujours être ajouté à la revue, parce que cela pour elle est *vital*. A part cela mon mot vous est arrivé très tard : mais il était la conséquence d'une lettre écrite un mois plus tôt, à laquelle vous aviez répondu. Je dois vous dire que je n'ai pas les moyens de nos amis soviétiques à qui le télégramme ne coûte guère, et que m'asseoir à une table pour écrire une lettre m'est parfois littéralement impossible pendant huit jours (ces derniers temps cela s'est aggravé du fait que ma femme a dû être opérée d'urgence, transportée dans une clinique à l'autre bout de Paris, que mon inquiétude et les autobus n'atteignaient pas à la même vitesse).

En fait, votre envoi paraîtra dans ce numéro de décembre, puisque vous me dites que vous l'expédiez vers le 20.

Tout ceci dit, je comprends bien votre réaction, recevant (moins que vous sans doute) de ces appels à collaborer à des journaux qui se rappellent à mon existence au début de novembre, ou vers le premier mai. Et j'ai fini par ne plus y répondre, avec toujours cette agaçante impression que je ne fais pas mon devoir, ce qui est faux après tout.

Nos ennemis commencent à sentir le prix et le poids des écrivains, Ribbentrop et Laval complotent un groupement qui s'appelle *France – Allemagne*<sup>63</sup> sous le prétexte d'un rapprochement franco-hitlérien, et tout est mis en œuvre pour gagner Victor Margueritte, Jules Romains, J. J. Bernard en première ligne : on parle même de garanties sur les droits d'auteur, payés en marks-or malgré l'interdiction d'exporter l'argent, etc. Mes renseignements sont encore trop vagues (bien que sûrs) pour que je vous documente à ce sujet. Mais dès que je serai fixé, je vous communiquerai les nouvelles, car je pense que des correspondances personnelles entre vous et certains de ces hommes que l'on cherche ainsi à gagner seraient d'une importance sans égale, et que vous seul sauriez ainsi contrebattre la manœuvre lavalienne. Ceci entre nous, bien entendu.

Lisez, si vous en avez le temps, le livre de Louis Guilloux, *Le Sang noir*<sup>64</sup> que je trouve simplement génial. Il y a quelque part dans ce livre une anecdote provinciale, à quoi se mêle *Au-dessus de la mêlée*, et qui

<sup>60</sup> René Lalou (1889-1960), agrégé de lettres et critique littéraire français, spécialiste de Stendhal, du roman des années trente et d'éditions savantes d'auteurs anglais, il a fait paraître en 1928 à Strasbourg un livre sur Gide (René Lalou, *André Gide*, Heissler, 1928, 123 p.)

<sup>61</sup> Gabriel Marcel (1889-1973), Intellectuel français, auteur de pièces de théâtre dans les années vingt, il s'est converti au catholicisme en 1929 et a développé une philosophie qui relève d'un « existentialisme chrétien ».

<sup>62</sup> Ces premières Assises de l'Association internationale des Ecrivains pour la défense de la culture se sont tenues le 4 novembre 1935 à Paris. Elles ont permis la prise de parole de nombreux écrivains, Malraux par exemple, y prononce une « Réponse au 64 » reprise dans Malraux, André, *La Politique, La Culture, Discours, Articles, Entretiens (1925-1975)*, J. Mossuz-Lavau (éd.), Gallimard, Folio, 1996, p. 125-131.

<sup>63</sup> De fait, le 22 novembre 1935, Abetz préside le premier comité *France-Allemagne* à Paris, la structure qu'est la *Deutsch-Französische Gesellschaft* a été créée le 25 octobre au château de Monbijou près de Berlin.

<sup>64</sup> Ce roman paru chez Gallimard, dont l'action se situe en 1917 dans une ville de province, manque de peu le prix Goncourt 1935 mais connaît un grand succès. Sa réédition chez Gallimard en 1955 sera préfacée par André Malraux.

vous touchera. Je prête ce livre à Pierre Unik<sup>65</sup> et le passage en question lui saute aux yeux. Il me dit que dans le roman qu'il écrit, il y a une scène presque absolument semblable avec une jeune fille et *Au-dessus de la mêlée*, il a écrit cela il y a deux mois. Ainsi, à chaque pas, je vérifie comme bien profond votre nom et votre œuvre ont pénétré dans le cœur des hommes plus jeunes que moi. Cela est réconfortant, dans un monde qui ne l'est guère.

Votre respectueux  
Aragon

La lettre suivante d'Aragon rend compte avec enthousiasme de la grande fête donnée pour les 70 ans de Romain Rolland, à la Mutualité qui constitue, comme le rappelle Michel Winock, un acte de baptême du Front populaire<sup>66</sup>, où Blum serre la main de Cachin, où les écrivains, scientifiques et intellectuels sont aux côtés des masses populaires, dans un esprit de lutte antifasciste et de défense de la paix. Aragon souligne ici d'emblée l'importance historique de Romain Rolland dans ce contexte et annonce son voyage en Suisse et leur rencontre prochaine.

### Aragon à Romain Rolland, Villa Olga, Villeneuve (Vaud) Suisse [3 février 1936]

Récit de la fête du 31 janvier 1936

Cher Romain Rolland,

Je n'ai pas trouvé une minute pour vous écrire depuis des semaines à cause du travail. Et ajoutez que j'ai été à Lyon pour le Congrès du Parti, et qu'à mon retour il y avait la préparation de la soirée de vendredi ! Celle-ci a été tout simplement merveilleuse, et ne me laisse que ce regret que la télévision ne soit pas encore au point et que vous n'ayez pas pu y assister de Villeneuve. Je ne vais pas vous raconter cette soirée qui défie la description, on n'a rien vu de semblable depuis le retour d'Amsterdam. Les chiffres diffusés sont en-dessous de la vérité. 6000 personnes dit-on. La salle en contient 3000 assises, il y en avait 5000 entassées, et évaluer à mille les gens qui écoutaient dans le hall, les couloirs et la cave aux hauts-parleurs, est bien mal compter ! Rien que dans la cave il y avait environ 800 personnes. A mon avis, il est rentré dans le bâtiment 8000 personnes, et à la porte, on en a refusé plus de 2000. Donc un rassemblement de 10000. Les défilés des organisations et entreprises ont été magnifiques. Jamais à Paris on n'avait vu cela : les grandes usines représentées, les femmes, les enfants, les Galeries Lafayette, les gaziers, facteurs et cheminots en uniforme, les officiers de réserve, les mutilés, des centaines d'ouvriers, etc. un millier de délégués environ. A la sortie quelqu'un me disait : que nous restera-t-il donc à faire dans ce sens après la Révolution ?

Mais surtout ce qui ne peut se dire c'est le cœur, c'est l'accent mis par tant de voix différentes, du balbutiement du pionner à la voix faubourienne du métallurgiste parisien, à la voix d'Heinrich Mann ou de Cachin, quand elles prononçaient votre nom. Et toutes ces fleurs que chacun avait apportées, qui s'entassaient sous le grand portrait photographique. C'est la saison des mimosas et des glaïeuls. Paris n'a jamais fêté quelqu'un comme cela, même pas Hugo.

Ceci dit, il faut que je m'explique : si mon nom ne figure pas dans la page du dimanche de *L'Humanité* qui vous a été consacrée, je n'y suis pour rien. Il s'agit d'une erreur de la rédaction qui m'a oublié. J'ai essayé de réparer cela dans *Regards* : mais les typos ont défiguré mon article qu'ils ont rendu en plusieurs endroits incompréhensible à force d'ingéniosité dans la coquille.

Nous publierons dans *Commune* de mars (février était déjà tiré vendredi dernier) les plus intéressants hommages de la soirée. Celui de Waldo Frank particulièrement et celui de Leonov<sup>67</sup>. Nous y joindrons ces fragments anciens de votre Journal (1892-93 je crois) qui m'ont été remis seulement ces jours derniers par Fernand Desprès<sup>68</sup> (tellement heureux l'autre soir, à la sortie, il faisait plaisir à voir !)

<sup>65</sup> Pierre Unik (1909-1945), tout jeune homme il rencontre Breton et les surréalistes, publie dans *La Révolution surréaliste* et se lie d'amitié avec Georges Sadoul. Il entre au PC en 1927. Proche de Buñuel et du cinéma d'avant-garde, il est aussi journaliste pour *L'Humanité* et *Regards*, il devient rédacteur en chef de ce dernier en 1936. Fait prisonnier pendant la seconde guerre mondiale, il est déclaré mort dans un camp en Tchécoslovaquie.

<sup>66</sup> Winock, M., « Le Front populaire est lancé ! », *L'Histoire*, n°305, janvier 2006, p. 34, disponible en ligne : <http://www.histoire.presse.fr/mensuel/305/le-front-populaire-est-lance-01-01-2006-6603>

<sup>67</sup> Leonid Leonov (1899-1994), dramaturge et romancier russe, mentionné par Romain Rolland dans son *Voyage à Moscou*.

<sup>68</sup> Fernand Desprès (1879-1949) Ce cordonnier qui fréquenta les milieux anarchistes a été inculpé pour « intelligence avec l'ennemi » devant le 3<sup>e</sup> tribunal de guerre de la Seine pour avoir rendu visite à son ami Romain Rolland, en Suisse, en 1918-19. Il a bénéficié d'un non-lieu. Dans les années trente, militant du PC, il est journaliste à *L'Humanité*.

Je porte tout à l'heure à *L'Humanité* le discours de Langevin<sup>69</sup> qui paraîtra demain à ma demande. C'est la réponse ferme et digne sur son vrai plan aux manœuvres et vilénies qui ne sont point parvenues à ternir l'éclat de la grande fête en votre honneur. Je vous dirais que jeudi, quand Jean-Richard Bloch vous a téléphoné après une conversation que nous avons eue, j'étais très profondément affecté de ces histoires. Le merveilleux est qu'aujourd'hui elles me paraissent entièrement négligeables. Quoi que puissent désormais entreprendre des gens qui sont jugés, notre parade le rend inefficace. Ce sera plus tard, un élément de plus de votre grandeur devant l'histoire que la découverte qu'encore, pour vos 70 ans, votre pensée aura été l'objet du scandale intéressé, la dangereuse pointe du progrès humain, et qu'il se sera trouvé des chiens pour aboyer sur votre passage.

Là-dessus, le plus important pour moi ! Ma femme et moi arrivons en Suisse, à Genève le 13 février. Je parle le 12 à Grenoble, et de là à Genève et Lausanne, puis je fais une quinzaine de conférences dans le pays. Donc, si vous me le permettez, nous ferons un saut jusqu'à Villeneuve. Immédiatement, dès que je sais la date, je vous télégraphie (cela dépend du programme encore ignoré de la tournée organisée par les Droits de l'Homme). J'ai tant à vous dire, qu'à cette idée cela me coupe la possibilité d'écrire. Vous ne savez pas combien je suis heureux de vous voir. Ces choses là ne se disent pas.

Partagez avec madame Rolland tout ceci, ma très respectueuse amitié. Votre fidèle  
Aragon.

### **Aragon à Romain Rolland Valmont Territet, Vaud, Suisse [Cachet postal de départ le 12 février 1936]**

Cher Romain Rolland,

Ce mot en hâte au moment de quitter Paris.

Je ne vous ai pas répondu plus tôt parce que j'ignorais jusqu'à ce matin mon itinéraire, organisé par la Ligue des Droits de l'Homme (parfaitement !), et que me révèle incomplètement aujourd'hui une lettre reçue des organisateurs.

Je serai le 13 à Genève, où je parle le 14, le 20 à Lausanne, le 18 à Vevey, le 25 à La Chaux-de-Fonds, et quelque part entre ces dates à Benne et Neuchâtel ? Cela reste vague. Pourtant il est clair qu'après le 20 quand vous serez de retour à Villeneuve j'aurais le temps de venir vous voir tranquillement. Mais Maurice Thorez à qui j'ai parlé hier me dit d'entrer en relation avec vous avant cela, aussi puisque vous m'y autorisez, me permettrai-je de vous demander (par-dessus le marché) une entrevue à Valmont, même rapide, par exemple le &( ? En arrivant à Genève, je vous télégraphierai. Mais si, déjà, vous arrangez les choses, faites-moi signe à l'adresse suivante : Aragon, chez R. Meilli, Grand Lancy, Genève.

Excusez la presse de tout ceci. Si nous sommes d'accord pour le 15 vers trois heures, je serai donc à Valmont à l'heure dite, plein d'histoires qu'il faut que vous connaissiez. « Jamais, m'a dit mot pour mot hier M. T. [Maurice Thorez] Romain Rolland n'a été plus près du cœur du prolétariat de notre pays, plus aimé de lui ». Je ne crois pas me tromper d'une virgule.

Je ne vous dis pas l'émotion que j'ai de vous voir. Elle tient lieu de toutes les formules de politesse, avant de sauter dans le train (je m'arrête à Grenoble).

Le respect et l'affection d'Aragon.

### **Marie Romain Rolland à Aragon :**

Jeudi 13 février 1936,

Cher Camarade Aragon,

Romain Rolland vient de recevoir votre lettre. Il quitte Valmont samedi, dans l'après-midi, juste quand vous penseriez venir. (La matinée est exclue, c'est les heures de cure). Donc, si cela était possible le mieux serait si vous pouviez venir à *Villeneuve* le dimanche 16, soit pour le déjeuner (12 heures) – (mais en ce cas, Romain Rolland vous laisserait seuls une heure car il doit absolument rester étendu une heure après le déjeuner) et ne reparaitrait que vers deux heures et demi) – soit vers trois heures, trois heures et demi (vous prendriez le thé avec nous).

---

<sup>69</sup> Paul Langevin (1872-1946), normalien et physicien français, il introduit la pensée d'Einstein en France et développe des travaux primés sur le magnétisme. Proche de Marie Curie, ce grand scientifique est en 1927 vice-président de la Ligue des Droits de l'Homme, il se rapproche du PC dans les années trente et agit en 1939 aux côtés de Romain Rolland dans le cadre du *Comité mondial contre la guerre et le fascisme* que tous deux président. Figure centrale parmi les intellectuels antifascistes, il sera incarcéré, à ce titre, en octobre 1940 par la Gestapo, à la prison de la Santé.

Mais si dimanche ne vous convient pas et que ce soit seulement samedi que vous ayez de libre, venez samedi *vers 5 heures* à Villeneuve. Ce sera un peu brusque, Romain Rolland viendra de rentrer, mais ça pourra tout de même aller. Plus tôt, non. (Mais si vous avez votre conférence samedi soir à Genève, ça ne va pas non plus ?) Non, je vois que c'est vendredi !

Bien cordialement

Marie Rolland

Le *Journal* de Romain Rolland décrit Aragon puis Elsa lors de cette première rencontre.

### **Journal de Romain Rolland, le 19 février 1936 :**

« Ses cheveux, plantés haut autour d'un front intelligent commencent à grisonner. (Mais il a conservé les allures d'un charmant gamin de Paris.) Il a de beaux yeux vifs et riants. Rien en lui ne ferait retrouver le fracassant surréaliste ou le polisson « Paysan de Paris » dont les débuts ont fait scandale [...] Il est devenu le plus soumis, le plus désintéressé, le plus modeste des Camarades inscrits au Parti Communiste [...] Sa jeune femme, la face ronde, assez jolie, maquillée, paraît d'abord factice, mais ensuite, simple et assez sympathique. Ils ont l'air de s'aimer et de prendre avec une gentillesse allégresse leur pauvreté à deux ».

Dans le courrier suivant, les feuillets mentionnés comportent une série de questions destinées à préparer le texte d'une « interview » de Romain Rolland par Aragon, comme ils en ont convenu lors de leur visite. Les questions montrent le lien très fort posé entre littérature, culture et politique par Aragon, en conformité avec son action dans la période. Posées à Romain Rolland, elles sont aussi les questions que se pose Aragon romancier et poète en 1936.

### **Aragon à Romain Rolland, Villa Olga, Villeneuve, Vaud. [Cachet postal de départ 18 février 1936]**

Cher Romain Rolland,

En hâte ces feuillets que le Docteur Mièville vous fera parvenir après dactylographie. Voulez-vous corriger et envoyer le texte définitif très vite ? (Pardon !) à Florimont Bonte, 120 rue Lafayette, Paris. Je l'avais promis pour le 25 !

J'écris un mot pour prévenir. Merci et encore pardon. Lausanne a été très fatigant, difficile et complexe. Je vous écrirai bientôt.

Dites à Madame Rolland que nous avons l'autre jour dans tout ça oublié Boris Kornilov !

Je renonce à ce que j'allais dire pour ne pas faire attendre. Encore merci de tout à la fois, et vous ne savez pas le bonheur de vous avoir vu.

Très respectueusement

Aragon

### **Document joint :**

1. Quels sont à votre avis les grands faits qui dominent aujourd'hui les problèmes de la culture ?
2. Estimez-vous qu'à votre évolution politique correspond une évolution dans le domaine culturel ? Et s'il en est ainsi pouvez-vous citer des valeurs culturelles par rapport auxquelles votre appréciation ait varié, et en quoi ?
3. Que pensez-vous aujourd'hui des possibilités d'un Théâtre du Peuple ?
4. Comment conciliez-vous les problèmes de la tradition et de l'invention ?
5. Estimez-vous que l'on désirerait vous voir dégagé ?
6. L'immense affection que vous portent des millions d'hommes a pour rançon la haine et l'injure de la part de certains : quels sont les facteurs qui ont pendant votre vie déchaîné vos détracteurs ?
7. Sous quelles influences s'est formé votre idéal de paix, et quels sont les faits qui ont modifié votre conception de la défense de la paix ?
8. Quelle place croyez-vous que le peuple de France puisse prendre à la défense de la paix ?

Voilà cher Romain Rolland, le schéma de cet interrogatoire, modifiable à votre gré. Laissez de côté ce que vous voudrez : tout ce que j'ai désiré, c'était mettre tout d'abord l'accent sur la culture, votre œuvre et votre rôle d'écrivain, pour passer de là à la question de la paix. Mais tout ceci peut se remanier. A Mercredi donc, puisque vous nous autorisez à cet envahissement.

Respectueusement à vous deux

Aragon.

Le texte issu des réponses de Romain Rolland suit ici, préparé par Marie Romain Rolland pour figurer dans l'édition de la correspondance qu'elle souhaitait éditer en 1980-1981. Il a été envoyé par Aragon, revu et validé par Romain Rolland puis archivé par lui dans une enveloppe, portant la mention « Manuscrit d'Aragon » et la date : 1936. Il est intéressant de le donner ici, puisqu'on y fait rarement référence, sinon pour reprocher à Aragon son sous-titre : parce qu'il indique reprendre une formule de Staline pour définir l'écrivain. On lit ici ce qu'Aragon entend par là : « initiateur de plusieurs générations dans l'humanisme et l'art ». Chacun appréciera les enjeux de ces lignes<sup>70</sup> où l'écrivain livre le discours direct de Romain Rolland dans son contexte.

### Une entrevue avec Romain Rolland. L'INGÉNIEUR DES ÂMES..

Une petite maison au bout du lac de Genève. Villa Olga ; c'est ici qu'habite Romain Rolland. Cet homme dont le nom fait battre tant de cœur par le monde vit ici, simplement. Un chien aboie, on pousse une porte : le voici dans l'escalier, grand et mince, avec ce regard bleu, où il y a un peu de malice, et infiniment de bonté.

Il y avait longtemps que j'attendais le jour de cette rencontre. J'étais encore plein du souvenir de la fête que Paris a donnée aux soixante-dix ans de Romain Rolland, j'étais encore étourdi de cette soirée à laquelle André Chamson m'avait dit : « Ferons-nous de plus belles fêtes après la Révolution ? ». En arrivant à Villeneuve, je pensais à Jean-Jacques Rousseau dont la mémoire est présente dans toute cette région, et que je ne pouvais m'empêcher de considérer comme le devancier de l'homme que j'allais voir.

Ce regard domine une époque : il a jugé une société, il a jaugé les mensonges au nom desquels des millions d'hommes étaient menés au massacre, il s'est tourné vers l'avenir, et il éclaire notre route ; Si jamais un homme a mérité l'admirable titre d'« Ingénieur des âmes », par lequel Staline a voulu traduire la mission réelle de l'écrivain, c'est bien Romain Rolland, initiateur de plusieurs générations dans l'humanisme et l'art, qui a cherché et trouvé la voie véritable de la paix, inspirateur du Congrès d'Amsterdam et précurseur du Front populaire. Et bien c'est en tant qu'*ingénieur des âmes* que je suis venu l'interroger.

« Ce qui domine, à mon sens, aujourd'hui, les problèmes de la culture », dit-il, « c'est la nécessité que cette culture soit vivante, et non pas morte. C'est qu'elle participe à la vie sociale d'aujourd'hui, à pleine essence, à son élan et à ses buts. Mais si la culture doit participer essentiellement à la vie sociale, il importe de définir celle-ci, ou plutôt de dire comment elle se reflète dans le cerveau de celui que vous interrogez. Car chacun de nous a sa vie propre. Chacun de nous est venu à la conception révolutionnaire et socialiste de la société par ses voies propres ».

Romain Rolland joue avec un papier où est inscrit le maladroit questionnaire que je lui avais envoyé avant de venir, sachant qu'il a toujours refusé de se plier aux interviews.

« Permettez-moi, reprit-il d'invertir l'ordre de vos questions et de les mêler entre elles. Car je crois que le problème essentiel, pour chacun de nous, est d'expliquer comment nous nous sommes acheminés vers le terrain d'art et de culture où nous nous rencontrons. Aussi loin que je remonte dans mon passé, j'y trouve des éléments permanents, et d'autres qui ont changés, ou qui se sont ajoutés. Parmi les premiers, qui ont encore aujourd'hui leur place et leur utilité dans une situation d'avant-garde, je trouve dès le début le sentiment de *l'unité humaine*, de *l'universalisme*, qui me paraît être partie essentielle de notre conception d'aujourd'hui. Mais il faut se souvenir de ce que ma formation, mon développement, ont été ceux d'un solitaire.

Cela fait que cette unité humaine et cet universalisme gardaient le caractère quasi abstrait du moi intérieur. Ils relevaient plus de la contemplation que de la vie. Il leur manquait souvent ce qui n'a été acquis que par la suite, le sens du mouvement, de la marche en avant. Si par l'intention artistique et historique des pensées de tous les temps et de tous les pays, mon adolescence et ma jeunesse se sentaient en communion avec l'entière humanité, c'était sous une forme plutôt statique. Et la doctrine de mon maître Spinoza, bien ou mal compris, m'y encourageait encore. Bien que chez Spinoza, la catégorie du temps ne soit pas en principe moins essentielle que la catégorie de l'espace, en fait le temps chez lui est, u paraît enfermé dans l'espace. Je concevais l'universalisme sous la forme d'un cercle fermé, où tendant à se fermer, où les contradictions se juxtaposaient, dans l'ensemble, s'humanisaient.

Mon premier grand projet dans l'art, démesuré comme le sont ceux que l'on fait à vingt ans, était l'épopée, la tragédie humaine, sous la forme d'une suite, d'un cycle de drames enveloppant toutes les puissances de vie opposées, foi et non-foi, volonté de puissance et renoncement, etc., toutes tenues pour

<sup>70</sup> Parues le 15 mars 1936 dans *Les Cahiers du Bolchevisme*.

légitimes du moment qu'elles expriment avec une indiscutable sincérité les visages divers de la nature humaine. Le *Théâtre de la Révolution*, cette dodécalogie, a été, vue sous cet angle, *sub specie aeternitatis*, de la première à la douzième pièce qui boucle la boucle, qui ferme le cercle, un premier inventaire de la nature : une succession de cercles qui s'enroulent. Le *Théâtre de la Révolution*, je l'avais conçu en dehors du temps : ainsi les plus furieuses passions individuelles et sociales y apparaissent enfermées dans un cercle, le cercle de l'éternité.

La seconde étape de mon évolution est caractérisée par le dédoublement de ce cercle, et mon acheminement vers une forme de courbe moins fermée. Sans cesser d'être solitaire, les luttes très âpres de la vie m'en firent sentir rudement le contact, et la réalité, la nécessité du combat ; *Jean-Christophe* a représenté pour moi, de 1900 à 1914, cette nouvelle phase. On en trouvera le mieux, la pensée essentielle dans le dialogue de Judith avec son Dieu, dans *Le Buisson ardent*. Son Dieu n'est pas le cercle fermé du Théâtre de la Révolution... Il n'est pas tout ce qui est : il est le combat. Ce combat est chez Jean-Christophe, par moment déjà un combat de classes. Christophe se bat et tue sur la barricade.

Néanmoins, la courbe de la vie de Jean-Christophe s'achève encore par un plus large cercle qu'à son commencement. C'est 'la route qui monte en lacets'. Les dernières pages évoquent l'enfance. Le vieux Christophe a l'intelligence indulgente de toute la courbe de sa vie et de son combat, et de ses ennemis mêmes. Il trouve encore ici l'achèvement dans la contemplation. Il est vrai que Jean-Christophe mourant, ayant achevé son cycle, convie les jeunes hommes à passer sur son corps et à 'monter à l'assaut au-delà de lui' ».

La courbe de Jean-Christophe, ici, Romain Rolland la compare, passant par-dessus les années à celle de sa dernière grande œuvre, *L'Ame enchantée*. Mais c'est pour opposer l'une à l'autre : *L'Ame enchantée* n'est point une œuvre qui se referme sur elle-même, elle reste ouverte, et la vie est là, suit Romain Rolland, dans ce tableau jumelé de son œuvre et de sa vie, qu'il dessine avec une telle maîtrise, et je pense à ce moment émouvant de cette vie et de cette œuvre où la terrible réalité sociale est venue en déranger la majestueuse ordonnance. La guerre... Il semble que Romain Rolland ait pénétré ma pensée :

« *Au-dessus de la mêlée*, est écrit, ne l'oubliez pas, tout au début de la guerre, en 1915, n'est en réalité qu'un postlude à *Jean-Christophe*, en appendice à *La nouvelle Journée*, si étonnant que cela puisse paraître. On s'en rendrait compte en lui comparant certains passages de *Jean-Christophe*, les dernières pages d'*Annette*, par exemple.

Mais la guerre, en se poursuivant, a jeté dans la balance le poids terrible de l'action réelle. Elle culbutait m'équilibre de l'action contemplative d'un Christophe. Je me trouvais engagé dans la bataille. Et forcément engagé dans un camp.

Ce n'était pas la première fois que je me trouvais en face du socialisme. J'en avais eu longtemps avant, dès avant 1900, mais par éclairs, l'intuition brûlante, la révélation passagère ; et quelques passages de mon Journal en témoignent [en note ici : Voir le numéro de mars de *Commune*]. Mais je n'avais pas eu avec lui de contact direct. Et l'individualisme (même socialiste) était resté mon refuge.

Avec *Christophe*, je m'étais fait en quelque sorte, un chef de bandes individualistes.

Depuis la guerre, le sens social s'est affirmé, et avec lui, la nécessité d'une armée, d'un plan de campagne, d'un parti. De ce parti, longtemps, la doctrine me resta obscure, et je me tenais, méfiant, au dehors ? Jusqu'aux extrêmes possibilités, je maintins l'indépendance de l'esprit. Jusqu'à l'usure de cet article de foi, le principe de l'indépendance de l'esprit. Jusqu'à ce que j'aie vu dans le socialisme, dans le communisme, la seule garantie de la vraie indépendance de l'esprit, sa seule sauvegarde, le seul achèvement complet et intégral de l'individualité. Et cette nouvelle étape a été atteinte au cours des dix dernières années. Le cercle de la pensée s'est détendu alors en parabole, une parabole dont la pointe chemine toujours en avant. »

Romain Rolland revient au début de notre entretien :

« Ce qui domine, à mon sens, ceci dit, les problèmes de la culture, c'est la nécessité de son universalisme, l'interpénétration de la pensée et de l'action, et leur dynamisme, leur marche en avant. Ceci, est condition de vérité et de santé. Cela nécessite une croissance perpétuelle.

Ce que je réclame de l'art aujourd'hui ? Un réalisme dynamique, lyrique, héroïque. Il doit être pénétré du sens incessant de la montée, de la marche en avant, et de l'assaut. C'est là la tête de la flèche, la pointe extrême du courant.

Mais chez un grand esprit, chez un homme complet, il faut saisir en son tout l'ensemble du courant, tout l'élan de l'histoire. A quelque point de l'histoire que l'on se trouve, toujours, il y a, il doit y avoir la marche en avant, et l'effort pour l'harmonie de l'esprit qui embrasse l'ensemble de la marche.

L'humanité, c'est l'homme en marche, en marche depuis des siècles. Pas de solution de continuité mais pas de retour en arrière. »

- « Estimez-vous qu'à votre évolution politique correspond une évolution dans le domaine culturel ? Et s'il en est ainsi, par rapport à quelles valeurs culturelles a varié votre appréciation, et de quelle manière ? »
- « Non, il n'en est pas ainsi. Car mon évolution culturelle avait précédé mon évolution politique. J'ai peu rejeté de ce que j'avais élu : les tragiques grecs, Shakespeare, Rabelais, Rembrandt, Diderot, Goethe, Beethoven, Tolstoï. Je les vois seulement mieux aujourd'hui, en fonction de leur époque, marquant un rapide du flux humain, ou un tournant, mais je les vois les mêmes. Pour dire la vérité, je n'ai pas le sentiment que la révolution prolétarienne ait encore produit, en dehors de quelques éléments lyriques, de quelques poèmes, l'art qui doit être sa substance, digne d'elle. C'est affaire de temps. »
- « Est-ce que vous estimez que ce casement préalable des valeurs culturelles a, lui, déterminé votre évolution politique ? »
- « Très probablement. Ces valeurs ne trouvaient pas d'écho dans le monde dont j'étais entouré, elles étaient étouffées, elles ne reprennent leur valeur que dans le milieu nouveau, dans l'atmosphère politique nouvelle. Ainsi du *Théâtre du peuple* sur lequel vous m'interrogez : irréalisable au temps où je l'ai conçu, réalisable désormais. Cette conception était un signe avant-coureur du mouvement politique postérieur. Il y a des idées culturelles qui précèdent le mouvement politique.

Le *Théâtre du Peuple* est le seul que je considère. Je l'ai conçu comme des *Fêtes du peuple* où le peuple se mêle au spectacle. Cette interpénétration de la pensée et de l'action, de l'art et du public, impossible dans la période sociale d'avant-guerre, est possible aujourd'hui, quoique non-réalisée. »

Ici, Romain Rolland, curieux de toute chose, m'interroge sur les tentatives récentes du théâtre ouvrier, les spectacles, les soirées de la Maison de la Culture, et les perspectives de notre travail. Je le presse de me dire sa conception de ces véritables fêtes du peuple :

« Je songe, reprend-il, à ma combinaison du film sonore au drame parlé. Avec un langage ramassé, imagé, mais direct, déclenchant des émotions de masse. Une musique symphonique et chorale à grandes lignes, à grandes nappes, à fort courant. Une action bien architecturée. Une architecture en mouvement. Le Théâtre du Peuple soulève de nombreux problèmes d'espace, de mouvement de masses, de fresques en marche. »

Mon petit papier portait cette question : « Comment conciliez-vous les problèmes de la tradition et de l'invention ? ». C'est à cela que glisse naturellement Romain Rolland à propos de ce rêve d'un théâtre inventé pour le peuple et par le peuple.

« La tradition, elle est en nous, nous la portons, notre chair en est imprégnée. La tradition, au sens péjoratif de ce terme, est l'expression figée du mouvement. En tant que figée, elle est la mort. Il faut la tuer. En tant que mouvement, elle est l'élan qui nous pousse en avant, elle est la source de l'invention... »

Vous me demandez si je considère mon œuvre comme un tout, et quel sens j'entends en voir se dégager : mon œuvre est, non pas un tout, mais une multiplication de chemins, qui ne sont pas tous allés jusqu'au bout, mais qui, tous, vont en tâtonnant, dans le même sens. Plusieurs se sont égarés dans la forêt.

Quels ennemis m'a valu cette œuvre ? On en trouve plusieurs équipes : ceux des *Loups*, ceux de *La Foire sur la place*, ceux d'*Au-dessus de la mêlée*, ceux de *Quinze ans de combat*. D'abord, ce qui m'a valu des ennemis, c'est l'effort que je faisais de penser par moi-même. Être vrai, penser par sa raison propre, cela passe pour ce qu'Émile Buré a appelé mon énorme orgueil dans un article qu'il m'a consacré. Songez que je vivais en solitaire, que j'entendais juger mon temps du dehors, à la façon d'un Huron du XVIII<sup>e</sup> siècle. Évidemment cela était désagréable à bien des gens.

On sait la haine que souleva *Au-dessus de la mêlée*, mais on a généralement oublié l'effet produit avant-guerre par *La Foire sur la place*. Vous ne pouvez pas vous imaginer la violence que ce livre a soulevée : c'était déjà un crime de lèse-patrie, etc. Tout ce qu'on a pu dire ensuite sur *Au-dessus de la mêlée*. Tout cela disparut dans l'accalmie, parce que le succès était venu, mais cependant les ennemis que je m'étais faits lors étaient les plus tenaces. Ils n'avaient fait que se taire passagèrement. Je devais les retrouver pendant la guerre, les mêmes. Et pourtant, cette Foire sur la place me paraît bien anodine aujourd'hui à côté de la dénonciation que je pourrais faire de la société. Pourquoi donc cette fureur ? C'est que le plus haï est toujours le représentant d'une classe, d'une culture, escompté par elles, qui passe à l'ennemi.

Et c'est ainsi que ceux qui s'étaient mépris sur mon compte furent dès lors plus violents contre moi que les gens de l'Action française qui, eux, m'avaient toujours combattus. »

« Comment s'est formé votre idéal de paix ? »

« Quand on parle de paix, il faut distinguer le politique et l'humain. Dans la vie, le combat est éternel. Le mot d'Héraclite : 'la plus belle harmonie provient des dissonances', reste vrai, même en musique. Mais, dans la politique, paix et guerre doivent être conçus par rapport aux nations. La guerre entre nations est condamnable. Je ne sais comment j'en suis arrivé à penser cela, je n'ai eu besoin d'aucune doctrine, d'aucune influence. Je l'ai pensé tout à fait en dehors de Tolstoï par exemple. Voyez Jean-Christophe. Il n'est pas tolstoïen. Ce sont les expériences qui m'ont instruit. Celle du conflit France-Allemagne dès avant la guerre. Voyez à ce sujet, dans *Jean-Christophe*, les positions de Christophe et d'Olivier. Olivier, en ce sens, est plus avancé que Christophe. Puis vint la guerre ; il fallait tout faire pour repousser le fléau.

Pour cela, j'ai regardé autour de moi. J'ai tenu compte de toutes les expériences. Je les ai toutes discutées. Celles de l'Europe, celles de l'Inde, celles de Gandhi, que j'ai grandement apprécié en tant que personne pour son caractère. J'avais suivi déjà avant 1914 son expérience de l'Afrique du sud. Je plaçais en lui de grandes espérances. En réalité cette expérience a échoué, et aux yeux même des principaux chefs de l'Inde. Il y eut aussi la série des expériences de la lutte des classes dans toutes l'Europe ; le spectacle des prescriptions, de la suppression des libertés. L'expérience des fascismes. Il faut dire des fascismes, comme un trait qui leur est essentiel, qu'ils ont démoralisé ceux qui les ont suivis, les ont entraînés à un tel degré d'avilissement que par là-même on peut comprendre à quel point il est chimérique d'espérer vaincre ces fascismes par les moyens de l'Inde comme le pensent les Félicien Challaye<sup>71</sup> : par la résistance intérieure. Celle-ci, comme règle de conduite, peut-être valable pour certains individus, mais n'est pas applicable aux nations : elle ne peut que démoraliser les peuples. »

« Quelle part croyez-vous que le peuple de France puisse prendre à la défense de la paix ? »

« Victor Hugo a dit qu'au XX<sup>e</sup> siècle la France déclarerait la paix au monde<sup>72</sup>. On peut reprendre cette formule à la condition de la débarrasser de son verbalisme. Oui, il faut imposer la paix au monde. Et pour cela il n'y a qu'une seule voie : celle de l'Internationale du Travail, par la lutte actuelle du Front populaire portée à l'échelle internationale. Par cette seule voie, nous atteindrons cette paix indivisible dont j'ai parlé ».

C'est ainsi que la conversation s'achève. Ainsi, également, que se confondent les routes des grands écrivains et du peuple travailleur ; la pensée de Romain Rolland tout naturellement aboutit à cette conception de la lutte pour la paix : *Par la révolution, la Paix*, a-t-il appelé son dernier ouvrage. Cette conception n'est pas un point terminal : elle reste ouverte sur l'avenir, sur cet avenir merveilleux dont Romain Rolland l'an dernier a pu voir en URSS les éclatantes prémisses.

Et sur ce chemin, Romain Rolland, ingénieur des âmes, nous apparaît comme un guide, comme un maître « plus voisin que jamais du cœur du prolétariat de notre pays » comme l'a dit récemment devant moi le chef et le guide de notre parti, Maurice Thorez.

Aragon

La lettre suivante suit de près la rencontre à Villeneuve, et répond à un « petit mot » de Romain Rolland ; elle montre la poursuite des points et thèmes abordés dans la conversation entre les deux hommes.

#### **Aragon à Romain Rolland, Villa Olga, Villeneuve, Vaud, Suisse. [cachet postal 4 mars 1936]**

Cher Romain Rolland,

Merci d'avoir envoyé le texte à Florent Boute : c'est arrivé à temps à cause d'un retard de la revue.

Vous aurez vu qu'en mon absence, on a fait sauter du sommaire du numéro de mars de Commune, les pages de journal, pour les reporter au numéro d'avril : Moussignac qui s'occupait de cela pendant mon voyage a voulu être ménager de nos richesses et les distribuer entre deux numéros.

<sup>71</sup> Félicien Challaye (1875-1967), normalien de la même promotion que Charles Péguy, il a été dreyfusard et anticolonialiste. Dans la période, il refuse toute guerre avec l'Allemagne et semble fort peu critique à l'égard d'Hitler.

<sup>72</sup> Dans son *Discours du Congrès de la paix*, prononcé le 12 août 1849, à Paris. Victor Hugo est président de ce Congrès de la Paix.



Le cahier du cordonnier<sup>73</sup> a été laissé par moi (avec la lettre) entre les mains du docteur Miéville de Veuvey, en même temps que l'interview. Je lui ai écrit aussitôt pour lui dire de vous le remettre, ce qu'il a sans doute tout simplement oublié de faire.

Pour vous consoler des lettres dont on vous harcèle, voici ci-joints un article et une lettre vous concernant d'un brave homme du Jura. D'autre part, je découpe dans la petite revue *Soutes*<sup>74</sup> qui paraît à Paris, et où collaborent des jeunes gens, pas toujours très fixés sur toutes choses, intellectuels et ouvriers une page qui m'a fait plaisir, et qui montre que la jeunesse vous entend bien, quand ce n'est pas (comme à certaines Sévriennes) Michel Alexandre<sup>75</sup> qui lui tient la main.

Jean Richard Bloch est assez inquiet de ce qu'il advient d'*Europe*. Il vous a écrit aujourd'hui. J'assisterai jeudi matin à titre de spectateur aux explications entre les collaborateurs et la nouvelle direction. Je vous écrirai mes impressions.

J'attends avec curiosité votre article de *Vendredi*. Votre petit mot à ce sujet m'a fait plaisir par son énergie et sa résolution. J'aime ainsi à me réchauffer de votre exemple.

Mes respects et mes amitiés à tous deux.

Aragon

Je mentionne ici un courrier de Fernand Desprès<sup>76</sup> à Marie Romain Rolland, conservé par elle, qui fait état de l'activité d'Aragon à propos de Romain Rolland, à la Maison de la Culture, le 13 mars 1936.

### **Fernand Desprès à Madame Romain Rolland :**

Paris, le 14 mars 1936,

Chère Amie,

Buré<sup>77</sup> récidive. Vous trouverez ci-inclus la coupure de *L'Ordre*.

Hier soir à la Maison de la Culture, intéressantes causeries de Louis Aragon et du Professeur Cohen sur Romain Rolland. Je pense que la conférence intelligente, nuancée, spirituelle, vivante d'Aragon paraîtra dans la revue *Commune*. Je voulais prendre des notes. J'ai négligé de le faire, car je ne me sentais pas très bien. Cette causerie a été applaudie. Un inconnu a cru devoir apporter quelques objections sur un ton inadmissible. Il été ouvertement remis à sa place par Aragon et par l'auditoire.

Amicales pensées à tous deux, chers amis,

Fernand Desprès.

Dans un coin de cette lettre on lit : « Aragon a d'abord longuement parlé sur les esprits de la Suisse et sur l'écrivain vaudois, Ramuz ».

Les échanges suivants montrent un autre prolongement des échanges entre Aragon et Romain Rolland avec la préparation fort bousculée d'une mise en scène de *14 juillet* - pièce de Romain Rolland - pour la Maison de la Culture. Aragon a envoyé à Romain Rolland un télégramme pour obtenir son accord et explique ici le détail du projet qui se met en place. Le contexte est celui de l'avènement du Front populaire : les élections législatives – les dernières de la troisième république – ont eu lieu les 26 avril et 3 mai, portant au pouvoir le gouvernement de Léon Blum.

### **Aragon à Romain Rolland, Villa Olga, Villeneuve, Vaud, Suisse. [sans date : 23 mai 1936]**

Cher Romain Rolland,

<sup>73</sup> Il s'agit de Fernand Desprès (1879-1949) qui fut cordonnier dans sa jeunesse, actif dans le milieu anarchiste et syndicaliste, il fut inculpé d'intelligence avec l'ennemi en 1918-1919 pour avoir rendu visite à Genève, à son ami Romain Rolland. Il adhère au parti communiste dès sa fondation et collabore en 1936 à *L'Humanité*. Il séjourne à Nice en même temps qu'Aragon pendant la seconde guerre mondiale.

<sup>74</sup> Cette revue a été fondée par Luc Decaunes (1913-2001) qu'Aragon connaît par sa proximité avec des surréalistes (il a ensuite épousé Cécile, fille de Paul Éluard). Fondée en 1936, la revue *Soutes* entendait développer en un seul langage, pulsions oniriques, érotiques et révolutionnaires. Le second numéro de *Soutes*, en février 1936, a fait paraître un poème d'Aragon.

<sup>75</sup> Michel Alexandre, professeur de philosophie en Classes préparatoires et disciple d'Alain, était alors, avec Marcel Bataillon tenant d'un pacifisme intégral, fût-ce au prix du fascisme.

<sup>76</sup> Voir la note du courrier précédent.

<sup>77</sup> Émile Buré (1876-1952), fut dreyfusard, collaborateur d'Aristide Briand et de Clémenceau, puis dans les années 20-30, un nationaliste de droite. Il est, en 1936, rédacteur en chef du journal conservateur *L'Ordre*.

Voici les faits : notre ami Jacques Chabannes<sup>78</sup> ayant eu l'idée de monter avec nous le *14 Juillet* m'a fait convoquer par M. Huismans<sup>79</sup>, directeur général des Beaux-arts. Celui-ci me propose de monter la pièce, Chabannes metteur en scène, au nom de la Maison de la Culture, sous le contrôle de celle-ci.

J'accepte pour pratiquer la démonstration exemplaire d'un travail non basé sur la gabegie : comme je l'ai dit à M. Huismans, ce matin, pendant les élections sur la Côte d'azur, habituée aux gangsters électoraux, les communistes ont fait régner « la terreur de l'honnêteté ». Les crédits qui vont nous être ouverts seront de 150 à 200 000 francs. Nous allons les administrer de façon à *rendre de l'argent à l'état*. Pour cela, j'ai demandé que l'administration soit donnée à J. P. Dreyfus<sup>80</sup>, remarquable régisseur qui a administré le film *La Vie est à nous*<sup>81</sup>, et qui est l'un des piliers de notre Maison de la Culture.

Le gouvernement nous donnera plusieurs acteurs du Français<sup>82</sup> qui seront adjoints à nos acteurs et à nos troupes ouvrières, et à la Fédération Musicale populaire. Le théâtre envisagé (l'Opéra en juillet étant en réparation) est le Châtelet<sup>83</sup>.

Mon télégramme ne signifie aucunement l'abandon des droits d'auteur : donc la Société des Auteurs sera forcément d'accord. J'avais mis « *exclusivité* » parce que dès que le bruit s'est répandu de cette proposition, il y a eu des acteurs de dixième zone qui ont commencé à s'agiter et qui ne voyaient pas pourquoi ce ne serait pas eux, etc. J'entendais ici simplement « *exclusivité à Paris pendant le mois de juillet 1936* ».

La pièce se jouerait une semaine<sup>84</sup>, avec deux représentations gratuites.

Tout ceci très schématique, et un peu bref : l'affaire est en marche depuis midi, au milieu de l'extraordinaire bousculade de la préparation de la manifestation sur Marx. Excusez du peu de détails. L'essentiel est votre premier accord. C'est mardi que M. Huismans doit en principe nous confirmer les crédits.

La partie musicale serait dirigée par Roger Désormière<sup>85</sup>. On demanderait les trois décors trois décorateurs. Nous pensions à un rideau fait par un peintre. Tout ceci encore très imprécis. Je vous écrirai.

Pardon de la hâte, et de ne jamais écrire : la vie de Paris depuis février a été pour moi abominablement fiévreuse. Heureusement que je vais partir pour l'URSS : repos relatif, mais tout de même.

Très respectueusement à tous deux.

Aragon.

La lettre suivante précise qui sont les partenaires engagés dans le projet de mise en scène de *14 juillet* : cette pièce date de 1902 et avait été alors mise en scène par Firmin Gémier au Théâtre de la Renaissance, en conformité avec l'idée

<sup>78</sup> Jacques Chabannes (1900-1994) reste connu comme producteur et réalisateur de télévision mais son activité avant guerre est très diversifiée : romancier, auteur de chansons, il est aussi metteur en scène.

<sup>79</sup> Georges Huismans (1889-1957) : Chartiste, haut fonctionnaire français – il fut Secrétaire général de l'Élysée - il a été en 1934 nommé Directeur général des Beaux-arts et œuvre pour la diffusion du cinéma français ; il est le fondateur du Festival de Cannes en 1939. Proche de Jean Zay, il embarque sur le Massilia en juin 1940.

<sup>80</sup> Jean-Paul Le Chanois, dit Dreyfus (1909-1985) Homme de théâtre et de cinéma, il est entré en 1930 à la *Revue du cinéma*, a été l'assistant de Duvivier, de Jean Renoir. Dans la période du Front populaire il participe au Groupe Octobre. Il réalisera le seul film de résistance tourné sous l'occupation, à partir de scènes prises dans le Vercors : *Au cœur de l'orage* (1944).

<sup>81</sup> Film qui date de 1936 : coréalisation et scénario de Jean Renoir, Jacques Becker, André Zwoboda, Pierre Unik, Henri Cartier-Bresson, Paul Vaillant-Couturier, et Jacques-Bernard Brunius.

<sup>82</sup> De la Comédie française, donc.

<sup>83</sup> La pièce sera donnée au Théâtre de l'Alhambra, près de la place de la République, salle à plateau vaste et pouvant accueillir 2000 spectateurs. Voir sur le contexte de la représentation Pascal Ory, *La Belle Illusion. Culture et politique sous le signe du Front populaire 1935-1938*, Paris, Plon, 1994, ainsi que, plus récemment : Marion Denizot : « Le Théâtre de la Révolution de Romain Rolland : versant esthétique du Théâtre du peuple ? », *Théâtre populaire et représentations du peuple*, Marion Denizot (dir.), Rennes, PUR, 2010, p. 193-203 ; « Le *Quatorze Juillet* de Romain Rolland. Le son et la musique au service d'un projet de théâtre populaire », *Théâtre / Public*, dossier « Le son du théâtre. I. Le passé audible », Marie-Madeleine Mervant-Roux, Jean-Marc Larru (dir.), n°197, décembre 2010-3, p. 47-52, et Goetschel Pascale, « Le *14 juillet* de Romain Rolland à l'Alhambra : affiche de Suzanne Reymond. », *Parlement[s], Revue d'histoire politique* 3/2012 (n° HS 8), p. 173-180.

<sup>84</sup> Elle s'est jouée du 14 au 23 juillet 1936.

<sup>85</sup> Roger Désormière (1898-1963) : Compositeur et chef d'orchestre, il est un des fondateurs de l'École d'Arcueil avec Henri Sauguet ; il a dirigé les Ballets russes entre 1925 et 1929 et s'occupe également de musique de films à partir des années trente pour la firme Pathé ; il fonde pendant la guerre le « Front national des musiciens résistants » avec Henri Dutilleul, Poulenc, Georges Auric ou Charles Munch.

rollandienne d'un théâtre populaire<sup>86</sup>, d'action sociale, selon l'idée que « la transformation de la société doit aller de pair avec une transformation de l'art »<sup>87</sup>. On voit dans les courriers qui suivent le souci de proposer un spectacle de grande qualité qui est censé fêter l'avènement du Front populaire ; tous les noms propres sollicités pour l'entreprise sont ici soulignés par Aragon. On retiendra bien sûr les noms des musiciens majeurs, ici sollicités, ainsi que le nom de Picasso, qui est l'auteur du rideau de fond de scène, devant lequel jouaient les acteurs, qui est aujourd'hui conservé au Musée des Abattoirs de Toulouse<sup>88</sup>.

**Aragon à Romain Rolland, Villa Olga, Villeneuve, Vaud, Suisse. [Cachet postal : 22 juin 1936].**

Cher Romain Rolland,

Je pars aujourd'hui pour Londres (préparer le plénum du bureau de l'Association Internationale des Ecrivains qui se tiendra là-bas le 19, et auquel je n'assisterai pas) et de là à Leningrad, Moscou.

L'affaire *14 juillet* est en bonne voie. Je laisse pour s'occuper de l'administration *Jean-Paul Dreyfus*, secrétaire général de l'Union des Théâtres indépendants, membre du Parti, et en qui, le cas échéant, vous pouvez avoir toute confiance. Son adresse : 108 rue Lepic, Paris ? A mon sens, la régie et l'administration de l'affaire sont des choses capitales. Et je vous ai dit que notre Maison de la Culture voulait donner là un exemple de propreté. De plus, les gens de l'art mêlés à tout ceci ont (strictement entre nous) passablement les dents longues, et n'ont pas tout à fait perdu l'esprit de combine. Il faut une poigne solide pour empêcher le tripotage.

A *Jacques Chabannes*, metteur en scène (que je n'ai pas choisi, mais qui a apporté la possibilité du travail, et qui est de fait désigné par la direction générale des Beaux-arts) ont été adjoints *Itkine*<sup>89</sup>, acteur-metteur en scène qui travaillait avec des troupes ouvrières, *Marvel Herraud*, metteur en scène du *Rideau* de Paris, acteur de chez Dullin, le danseur *Tony Grégory* (pour le divertissement<sup>90</sup>) et pour la direction des acteurs, *Julien LaCroix* (qui a joué avec Gémier dans *14 juillet*).

Je vais d'autre part à Londres, où il se trouve, demander à *Jacques Feyder*, metteur en scène de cinéma, auteur de *La Kermesse héroïque*, de superviser (comme on dit) la mise en scène.

Pour la musique, ont accepté *Roussel*, *Honegger*, *Milhaud*, *Auric*, *Jacques Ibert*, *Charles Koechlin*, et *Daniel Lazarus* qui garde la direction de ce travail et fera le final. *Roger Désormière* comme chef d'orchestre.

La décoration doit être faite par Moulart, Nadine Landowska et Mathos. J'ai demandé à Picasso qui accepte d'enthousiasme de faire un rideau.

Jacques Chabannes s'occupe du choix des acteurs dont Vidalin, Bacqué, Véra Korène et encore une autre femme du Français<sup>91</sup>. Du côté acteurs, il y a eu une opposition violente contre le choix d'acteurs du théâtre subventionné. Cependant quatre en tout, n'était guère. J'ai dû intervenir : ceci est apaisé.

Il n'en reste pas moins que je vous supplie de ne tenir aucun compte de ce que qui que ce soit vous écrit qui ne soit pas J. P. Dreyfus ou notre camarade Virginie Grégory (qui dirige le bureau du spectacle de la Maison de la Culture, et qui est quelqu'un de très sûr). Prenez garde d'écrire sur ce sujet aux collaborateurs, même les mieux intentionnés, qui sont tous fort capables de brandir vos lettres pour prouver qu'eux seuls ont le droit de parler de ceci, de cela, et même (l'espèce humaine étant fort triste) pour se faire payer davantage. Je vous dis ceci, cher romain Rolland, uniquement parce que je quitte Paris et m'inquiète de ce qui peut s'y produire en mon absence. Surtout que je vous sais incapable de vous représenter le tourbillon de petites ambitions et de mesquineries qui accompagne ici le triomphe du Front populaire. La course aux places est ouverte, et bien des gens ont l'intention de faire couler à gauche le Pactole qui coulait à droite, sans changement autre. C'est contre quoi, nous communistes, nous avons

<sup>86</sup> Très en avance sur son temps, Romain Rolland a tenté de monter une structure de Théâtre populaire, au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, il est l'auteur d'un essai : *Le Théâtre du peuple*, [1903], paru dans *Les Cahiers de la Quinzaine* de Péguy et réédité, avec une préface de Chantal Meyer-Plantureux, Paris, Complexe, « Le Théâtre en questions », 2003.

<sup>87</sup> Romain Rolland, « Le 14 Juillet », *L'Art du théâtre*, n°18, juin 1902.

<sup>88</sup> Voir l'article consacré à une exposition des documents liés à cette œuvre en 2011, par Christian Limousin, *Cahiers de brèves*, n° 28, décembre 2011, p. 54-58.

<sup>89</sup> Sylvain Itkine (1908-1944), metteur en scène et ami des surréalistes, en particulier d'Eluard et Max Ernst, il a joué au cinéma dans de petits rôles pour Marcel L'Herbier ou Jean Renoir, il est proche du groupe Octobre et participe aux actions culturelles du Front populaire. Résistant, il meurt assassiné à Lyon par la Gestapo en août 1944.

<sup>90</sup> Tony Grégory, membre de l'UTIF (Union des Théâtres Indépendants de France, créée en avril 1936, président : Charles Vildrac) est chorégraphe, en charge de ce « divertissement » : la grande fête qui doit associer le public à la fin de la pièce, dans une « grande ronde de la paix et de la fraternité ».

<sup>91</sup> Ce sera Marie Bell. Ajoutons que les quarante heures sont strictement appliquées pour tous dans ce travail, et tous les acteurs reçoivent le même cachet.

chaque jour à lutter. Le difficile est que bien souvent cette affreuse mentalité se fait jour parmi des gens qui ont du talent, sont par ailleurs fort sympathiques, très utiles : mais l participent du monde ancien, et il faudra longtemps pour les « reconstruire » comme disent nos amis soviétiques.

Bien entendu, ne soufflez mot à personne de ce qui précède et de mes inquiétudes.

Je m'excuse de cette longue lettre : je voulais vous tenir au courant. Si par hasard J.-P. Dreyfus ou Virginie Grégory vous écrivaient pour vous demander quelque chose de précis, veuillez considérer que c'est moi-même qui le fait et non eux.

Pour ce qui est du livre de Nicolai<sup>92</sup>, il est depuis des semaines et des semaines aux mains de W. M. Celui-ci n'étant pas facilement atteignable, je demande à Moussignac de s'occuper de l'affaire. – (je n'avais pas reçu votre lettre à ce sujet) -.

Excusez la sécheresse de tout ceci, écrit sur les bagages, dans une hâte folle.

Bien respectueusement à vous deux.

Aragon.

33 Gromwell Road, South- Kensington, London (jusqu'à samedi). Et après, Boîte postale 850, Moscou.

La lettre suivante prend place après la mort de Gorki, survenue dans les environs de Moscou, le 18 juin 1936, alors qu'Elsa Triolet et Louis Aragon ont effectué le voyage en bateau - le Félix Dzerjinski - de Londres vers l'URSS. *L'Humanité* du 19 juin annonce la mort de l'écrivain à la une, avec un texte de Paul Vaillant-Couturier<sup>93</sup>. Dans *L'Humanité* du dimanche 21 juin 1936, on lit un texte de Romain Rolland, dicté de Genève par Marie Romain Rolland qui figure, avec le titre « Mon ami le plus cher... » à la Une du journal et se poursuit page 8, à côté d'hommages plus brefs de différents écrivains et artistes français :

« La douleur qui m'étreint en apprenant la mort de mon ami le plus cher, du frère d'armes, du compagnon de vingt ans, ne me permet pas d'écrire maintenant, un article de presse. Je voudrais bien plutôt me concentrer sur des souvenirs poignants. A cette heure cruelle de la séparation, ce n'est pas le grand homme et l'écrivain illustre qui est présent à mes yeux, ce n'est pas sa vaste vie et son œuvre puissante, ce sont les moments passés ensemble, au cours de l'été dernier, à la fin de juillet 1935, son regard attaché au mien, ses yeux affectueux, sa chaude voix profonde, sa forte main loyale, cette vie intarissable qui, pareille à sa Volga natale, roulait dans ses récits un fleuve de pensées et d'images, cette flamme juvénile, ce fougueux enthousiasme pour le monde nouveau qu'il avait contribué à fonder, cette immense bonté qui l'inspirait et cette tristesse, au fond.

Oui j'aimerais me taire pour mieux être avec lui, dans ce calme éternel, où son grand cœur est entré !

Mais puisque je n'ai pas le droit de renfermer en moi ma peine et mon attention, je lui adresse devant tous un passionné salut de gloire et de douleur !

Je ne suis qu'un des millions d'hommes pour qui sa mort est le plus grand deuil de l'humanité depuis la mort de Lénine.

Il était le premier et le plus haut des artistes du monde, qui, après avoir frayé la route à la révolution prolétarienne, lui ont apporté leur concours entier, le prestige de leur gloire et leur riche expérience [...] »<sup>94</sup>.

**Aragon à Romain Rolland**, Villa Olga, Villeneuve, Vaud, Suisse. [cachet postal d'arrivée : 8 juillet 1936]

**4 juillet,**

Cher Romain Rolland,

Ce mot, comme toujours, à la hâte.

Après avoir été à Londres, préparer la conférence des écrivains, nous sommes tombés, Elsa et moi, dans ces tristes journées de Gorki. Vous savez, je l'aimais beaucoup. Il avait été à mes précédents voyages d'une gentillesse extrême à mon égard, prenant un intérêt direct à notre travail en France, écrivant

<sup>92</sup> Je ne suis pas sûre d'élucider correctement cette allusion... Peut-être s'agit-il du livre de Nicolas Ostrovski (1904-1936), *Et l'acier fut trempé*, qui a été préfacé par Romain Rolland. Il a été récemment réédité : V. Feldman et P. Kolodkine (trad.), introduction de François Eychart, et préface de Romain Rolland, Montreuil, Le Temps des cerises, « Romans des libertés », 2012.

<sup>93</sup> En ligne, sur le site de la BNF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k406749d/f1.item.zoom>

<sup>94</sup> Numéro de *L'Humanité*, disponible en ligne sur le site de la BNF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k406751q/f8.item.zoom>

même pour des choses qu'il ne trouvait pas juste dans la Pravda et les Izvestia. J'avais été plusieurs fois chez lui, je le connaissais assez, au-delà de l'écrivain, pour mesurer profondément la perte que ce pays fait, et que nous faisons tous avec lui. A son lit de mort, il ne restait de lui qu'une extrême expression de bonté.

Il y avait de très belles fleurs à votre nom dans la salle des Colonnes<sup>95</sup>.

Là-dessus, je suis tombé malade, une espèce de grippe, fièvre intestinale, avec de bizarres faiblesses, cela avait l'air d'un typhus commençant, et je suis tout de même sorti pour l'enterrement, pour un meeting, bourré de médicaments. Enfin, on m'a envoyé ici, dans un sanatorium tout blanc, merveilleux, à 80 kilomètres de Moscou. C'est un site fait d'un mélange de décor d'opéra et de la médecine moderne, et en quelques jours, malgré un réveil du foie, me revoilà sur pied. J'ai pu nager aujourd'hui dans la rivière.

Je vous écris encore comme un mendiant : voilà, le numéro d'août de *Commune* contiendra une sorte de « Couronne de Gorki » réunissant une trentaine de Français, de Gide à Harry Baur<sup>96</sup>. L'absence de votre nom ne s'y comprendrait pas. C'est pourquoi je vous supplie, sachant que cette demande tardive est fâcheuse, d'envoyer directement à Moussignac, E. S. I., 24 rue Racine, avec la mention *Pour la Couronne de Gorki* quelques lignes, dix même suffiraient vous savez, (je ne sais comment m'excuser).

Maintenant, si par hasard vous aviez de tout écrit quelque chose sur Gorki, une page ancienne de Journal, que sais-je ? Ce serait naturellement merveilleux...

Veuillez considérer que je fais mon numéro par-dessus les frontières, malade moi-même, etc., et que par suite, j'ai un peu droit à votre indulgence. Merci.

Kurella<sup>97</sup>, rencontré à Moscou, me parlait d'un prochain déplacement de votre part. S'agit-il de ce tour en Bourgogne dont madame Rolland m'avait dit un mot ? Peut-être voulez-vous faire coïncider cela avec le 14 juillet ? A ce sujet, vous devez être plus avancé que moi, car pas âme vivante ne m'a écrit de France à ce sujet, et je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il en est advenu après mon départ, écho mis à part des travaux des musiciens. Enfin, quoi qu'il en soit, j'écris *Prière de faire suivre* sur l'enveloppe, pour le cas où vous ne serez plus à Villeneuve.

Ma femme se joint à moi pour vous saluer tous les deux.

Bien respectueusement

Aragon.

Mon adresse ici (pour toute lettre partie avant le 16 juillet) est :

Mosc. Bel. Balt. Jel. Dor.

Stantsiya Barvikha

Sanatoriy Kremli

et par la suite : Boîte postale 850, Moscou.

Romain Rolland participe effectivement à « La Couronne de Gorki » comme Aragon le lui demande, pour le numéro d'août 1936 de *Commune* (p. 1149-1150)<sup>98</sup>. On y lit ainsi : « [Gorki] s'amusait de sa bohème romantique, il la raillait, il se morigénait comme un vieil enfant. Il avait une raison virile et ferme, qui, avec la plume, avec la hache, avait rudement travaillé à abattre la vieille forêt du passé, pour y percer les grandes routes du progrès » ; Romain Rolland se manifeste également dans le numéro d'août d'*Europe*<sup>99</sup>.

En cette année 1936, l'action sociale et politique ne cesse de le mobiliser : le soulèvement nationaliste contre le Front populaire espagnol a eu lieu les 17 et 18 juillet et le pays est entré en guerre civile. Romain Rolland prend immédiatement position et, ayant quitté Genève pour assister aux représentations de 14 Juillet, il préside le 30 juillet, Salle Wagram, à Paris, le meeting du *Comité mondial contre le fascisme et la guerre*<sup>100</sup>. Les 1<sup>er</sup> et 2 août, Romain Rolland

<sup>95</sup> Sur les différents récits qu'Aragon fit de l'enterrement de Gorki, dans *Europe* en août 1936 jusqu'au roman *La Mise à mort* (1965), on peut se reporter à Dominique Massonnaud : « L'esthétique réaliste de la chanson grise dans la production romanesque d'Aragon (1936-1967) », *Recherches et Travaux*, n°59, dirigé par J. F. Louette, Grenoble, octobre 2001 (28 p.).

<sup>96</sup> Henri-Marie Baur (1880-1943), dit Harry, est un grand comédien français dans la période. A partir de 1930, il tourné avec Julien Duvivier et interprète en particulier le rôle de Beethoven dans le film d'Abel Gance en 1937.

<sup>97</sup> Alfred Kurella (1895-1975) : écrivain, romancier et traducteur de l'allemand et du russe, Kurella a été, de 1934 à 1935, le secrétaire personnel de Georgi Dimitrov, il réside à Moscou dans la période. Son nom est mentionné dans la Correspondance entre Romain Rolland et Gorki.

<sup>98</sup> Ce texte a été repris dans le n° 29 des *Cahiers Romain Rolland*, p. 315-317.

<sup>99</sup> Notons aussi que le 24 juin 1948, Aragon a fait paraître dans *Les Lettres françaises*, un « Portrait de Gorki », daté de mars 1937 : « Un inédit de Romain Rolland. Maxime Gorki ».

<sup>100</sup> Il publie, par exemple, un article dans *L'Humanité* le 6 septembre 1936, puis écrit, le 3 octobre, à Léon Blum pour lui demander d'intervenir aux côtés des Républicains, après la prise de pouvoir de Franco le 1<sup>er</sup> octobre, sans recevoir de réponse.

assiste aux représentations de *14 Juillet* à L'Alhambra ; le fait importe puisqu'il avait pour principe de ne jamais assister aux mises en scène de ses propres pièces. Voici ce qu'il écrit dans son *Journal* à ce propos :

### ***Journal* de Roman Rolland, Dimanche 2 août 1936**

Le rideau de scène par Picasso est un rébus gigantesque : le Fascisme, oiseau rapace, soutient le bestial capitalisme prêt à s'écrouler. Lui faisant face, un homme barbu se dégage des dépouilles d'une bête, et porte sur ses épaules un jeune génie nimbé d'étoiles. Le public ne commence à réagir qu'à partir de l'apparition de Marat dont le nom déclenche les applaudissements. À partir de ce moment, il va toujours en s'exaltant. Il suit l'action, en bouillonnant. Les répliques de Hoche, de Marat, de Robespierre sont hachées d'acclamations. Je suis moi-même surpris de la puissance de propagande révolutionnaire de mon œuvre. Elle recèle des amas d'explosifs. Je comprends qu'aucun gouvernement avant celui-ci n'ait tenté de la faire jouer. On me reprochera dans la presse de l'avoir semée d'allusions aux événements d'à présent ; et – cela est vrai – constamment des phrases s'appliquent aux ennemis du Front populaire mais même aux événements d'Espagne depuis un mois. Or le texte entier, sans aucun changement date de plus de trente ans...

La lettre suivante est une réponse d'Aragon à un mot de Romain Rolland, signalant à Aragon les sollicitations dont il est l'objet. Elle montre le contexte des nombreuses tensions en France, dans le domaine de la Culture et l'importance que revêt cet espace pour l'action politique dans la période. Située après le retour d'Aragon en France, ce courrier prend place à la fin de l'été 36, alors que les soucis majeurs concernent l'Espagne, présente en arrière-plan.

### **Aragon à Romain Rolland, [s. d.]**

Merci de votre mot : votre instinct ne vous a pas trompé. *Mai 36*<sup>101</sup> est une tentative de torpillage de Madame Paz<sup>102</sup> contre le mouvement, créé dans l'enthousiasme de la victoire électorale pour désunir le front culturel. Jusqu'ici, l'expression « Maison de la culture » n'avait pas été reprise par *Mai 36*, je vois que même dans la formulation, trotskistes et socialistes essayent d'établir la confusion. Si, de plus, ils recevaient votre patronage, une chienne n'y reconnaîtrait plus ses petits : c'est bien joué.

A mon retour à Paris, j'ai trouvé une série de manœuvres de ce genre contre nous : du côté socialiste, *Mai 36*, ... et je vous passe le détail, assez sordide de gens sollicités pour quitter la Maison de la Culture, et cela par exemple au cours des représentations du 14 juillet ; du côté Bergary, tentative de création d'un « mouvement culturel » ; du côté CGT, à la Fédération du Spectacle, Cesbron (un affairiste), cherchant à nous nuire auprès de Jean Zay, pour créer le mouvement culturel propre à la CGT ; du côté gouvernemental, petit sabotage pratique, 25000 francs de la subvention de 14 juillet non encore versés à l'heure actuelle, ce qui fait que la Maison de la Culture a déboursé environ 13000 francs et a encore 12000 francs de dettes. De plus, alors que nos amis les musiciens du 14 juillet ont été appelés à l'Opéra-Comique, le gouvernement du Front populaire leur a adjoint M. Reynaldo Hahn<sup>103</sup>, mauvais musicien, et Croix-de-Feu<sup>104</sup> à la Bailby<sup>105</sup>, qui profite de cette officialisation pour créer des cercles culturels fascistes.

<sup>101</sup> Ce mouvement culturel a été progressivement intégré au Parti socialiste, pour la section cinématographie, il avait à sa tête Germaine Dulac. Beaucoup de ses membres sont « pivertistes », suivant la ligne de Marceau Pivert (1895-1958), que Blum a appelé à la direction de la radio, de la presse et du cinéma. Il rompra avec le gouvernement Blum en janvier 1937.

<sup>102</sup> Magdeleine Legendre (1889-1973), dite Mme Paz, journaliste et écrivain, elle a rejoint le mouvement *Clarté* en 1919, elle participe à la fondation du « Comité de liaison contre la guerre et l'union sacrée » en 1935 avec Jean Giono, Simone Weil et Henry Poulaille. Elle a défendu Victor Serge, Trotski ne l'aimait guère mais portait cette action à son crédit (voir : Léon Trotski, *Œuvres*, lettre à Victor Serge du 29 avril 1936, t. 9, EDI, Paris, 1980). La revue *Esprit* a publié une lettre que lui a adressée Victor Serge dans son numéro de juin 1936.

<sup>103</sup> Reynaldo Hahn (1874-1947) Musicien, compositeur d'opérettes (*Ciboulette*) ou de comédies musicales sur des livrets de Sacha Guitry, il est aussi professeur de chant et chef d'orchestre. Reçu chez la Princesse Mathilde, il fut un proche de Marcel Proust. Dans la période des années trente, il est critique musical au *Figaro*.

<sup>104</sup> Ligue d'anciens combattants de la première guerre mondiale, ces nationalistes français, forment une organisation paramilitaire, dirigée par le colonel de la Roque. Participant au 6 février 1934, de la Roque aurait alors refusé de marcher sur le Parlement. De fait, si les historiens français - René Rémond ou Pierre Milza par exemple - refusent d'assimiler les Croix-de-Feu au fascisme, les historiens étrangers - Sterhell ou Nolte - considèrent que cette ligue relève bien d'un mouvement fasciste « à la française ».

Nous tiendrons malgré tout cela , malgré le fait que nous n'avons pas comme Mai « - la possibilité de puiser dans les fonds secrets parce que tout ce qui compte dans l'art et la littérature est avec nous, et n'ira pas avec les autres, mais c'est très dur et notamment pour la reprise d'octobre, et quand il s'agit avec rapidité de créer pour l'Espagne une campagne plus large et plus « brillante » que tout ce que nous avons fait jusqu'ici.

Vous allez être pour vos pièces, sollicité par une bande de gens de tous poils : méfiez-vous ! Déjà Grétilat<sup>106</sup> se prévaut d'une autorisation que vous lui auriez donnée de monter *Danton* en province. En réalité il s'agit d'une entreprise commerciale montée à la faveur de ce que le syndicat cégétiste avait fait en juillet, et contre le syndicat d'où Grétilat est sorti. Pour *Les Loups*, le collectif de la CGT a fait passer une note dans les journaux et de son côté, le Théâtre de la Paix (Muse Dalbray<sup>107</sup>) les inscrit à son programme. Mais à ce sujet, en accord avec vous, et d'une façon toute pacifique, tout peut être arrangé par nous simplement, j'ai déjà parlé aux deux groupes, et il n'y aura pas de drame. Muse Dalbray me prie aussi de vous demander la permission de monter *Aërt*<sup>108</sup>. Le bruit court que Jacques Chabannes s'apprêterait à remonter *14 juillet* à l'Odéon sans même nous en prévenir : je crois pouvoir dire qu'alors il trouverait devant lui le refus des musiciens, de Daniel Lazarus en tous cas, de laisser exécuter leur musique. Personnellement j'aurais désiré que nous étudions la possibilité de reprendre L'Alhambra pour novembre pour rejouer *14 juillet* qui ne serait pas déficitaire cette fois avec une échelle raisonnable du prix des places.

Enfin, l'ajouterai-je ? (c'est un triste métier que de toujours montrer les gens tels qu'ils sont) jee ne partage pas votre optimisme à l'égard de Vidalin<sup>109</sup>. Disons-le l'arrivée au pouvoir des socialistes aura été une rude épreuve pour bien des têtes pas très solides. Tant pis. Mais pensons plutôt à l'Espagne : ceci emporte tout...

Saluez pour moi Madame Rolland que j'aurais tant voulu accueillir à Paris. Votre bien respectueux  
Aragon

La lettre suivante, de Marie Romain Rolland, fait une mise au point sur les problèmes liés aux droits à venir des pièces et aux représentations de *14 juillet* qui a eu lieu pendant l'été, en l'absence d'Aragon. Elle semble ainsi servir d'intermédiaire ou d'« écran » entre son mari et Aragon, pour aborder des détails pratiques, des susceptibilités froissées mais aussi les éléments relevant d'une stratégie au sujet de l'action culturelle.

### Marie Romain Rolland à Aragon,

Villeneuve, le 4 octobre 1936,

Cher Aragon,

Romain Rolland a reçu votre lettre et vous en remercie. Comme il est pour quelques jours enfoncé dans des tâches tressées, je vous réponds à sa place.

Il est d'avis que vous devriez faire plus de publicité à la Maison de la Culture, et vous servir davantage du nom de ses membres connus (Gide, Romain Rolland, Malraux, vous-même, Jean-Richard [Bloch], etc. etc. aussi les peintres, les musiciens, etc.) afin que les gens sachent que toutes ces personnalités collaborent activement à *cette* maison. Il y a certainement bien des bonnes gens qui se laisseront prendre par la publicité de *l'autre*, croyant qu'ils y trouveront ces noms...

Nous devons aussi vous prévenir – entre nous – qu'en votre absence il a dû y avoir à la Maison de la Culture, quelques maladresses, dues sans doute à un manque de courtoisie, envers un des musiciens du *14 Juillet*. (C'est le vieux Charles Koechlin. Il nous a fait quelques remarques un peu amères sur certains

<sup>105</sup> Léon Bailby (1867-1954). Ce patron de presse est fondateur de journaux : en 1933, il crée *Le Jour*, quotidien proche des thèses de l'Action française. En septembre 1940, il fondera un journal qui soutient Pétain et le régime de Vichy : *L'Alerte*.

<sup>106</sup> Jacques Grétilat (1885-1950) acteur, réalisateur et chanteur français, il a joué dans *Quai des orfèvres* de Clouzot en 1947.

<sup>107</sup> Georgette Céline Corsin (1903-1998) dite Muse Dalbray, comédienne et metteur en scène, elle a débuté dans *L'Aiglon* de Rostand en 1923 et dirige une compagnie, mentionnée ici, le Théâtre de la paix, dans les années trente. Sa carrière fut très longue : elle tourne encore de petits rôles dans des films et séries télévisées dans les années quatre-vingt- et quatre-vingt-dix.

<sup>108</sup> Moins connu que *Danton*, *14 Juillet* ou *Les Loups*, *Aërt* est un drame historique de Romain Rolland, paru en 1897.

<sup>109</sup> Robert Vidalin (1903-1985) comédien français, il appartient à la Comédie française depuis 1933 et a joué dans le *14 juillet* à l'Alhambra en juillet 1936, il a un petit rôle dans une série télévisée tirée de *Jean-Christophe* en 1975.

manques d'égards qu'on lui avait montrés. Peut-être vous dira-t-on qu'il a un mauvais caractère, qu'il est trop susceptible, etc. Mais vous savez vous-même qu'il faut être indulgent pour les faiblesses des caractères (c'est humain !) quand nous les trouvons chez de vrais amis, comme l'est certainement le bon Koechlin. Il a de plus des rapports avec bien des personnalités connues, littéraires et autres, et son contentement ou son mécontentement peut, sans qu'il le veuille même avoir des répercussions au profit ou au désavantage de la Maison ! Tâchez donc de ne pas perdre d'amis et d'en attirer de nouveaux. (D'ailleurs ce que nous savons de Koechlin est sans doute une parcelle de ce qui a pu se passer en votre absence ! Et nous ne l'avons appris que par hasard. Nous ne vous en parlons que pour que vous essayez d'arranger les choses, si elles se sont envenimées depuis.

Pour les pièces de Romain Rolland, il a signé un contrat avec Grétilat il y a presque deux mois (Grétilat lui a télégraphié pour lui demander une réponse urgente !). Rolland n'avait pas été prévenu par le Syndicat de leur séparation. Il ne l'a apprise que quelques jours après l'affaire était faite. *Danton* est donc cédé pour une année à Grétilat.

Quant aux *Loups*, il en a accordé le droit de représentations au Syndicat des Artistes de Théâtre, 8 avenue Mathurin Moreau. Et en ce qui le concerne Rolland ne voit pas l'intérêt qu'il y aurait à le représenter maintenant. C'est une œuvre d'une époque d'individualisme pessimiste qui est depuis longtemps dépassée et qu'il est dangereux et malsain de vouloir faire revivre à cette heure qui exige tout notre plein d'énergie<sup>110</sup>.

Jacques Chabannes avait bien parlé à Rolland, lors de notre voyage à Paris, de faire reprendre le *14 Juillet* à l'Odéon, mais cela n'avait été qu'une idée fugitive, et après courte réflexion on a d'un commun accord décidé qu'il fallait plutôt reprendre la pièce l'été prochain, avec la même troupe. En tous cas, personne ne peut la reprendre sans s'être entendu avec Romain Rolland, et il ne vous l'enlèverai pas, soyez-en certain !

Si vous entendiez encore parler de quelque projet, de quelque pièce que ce soit de Romain Rolland, prévenez-le immédiatement, pour qu'il n'y ait pas de nouveaux malentendus.

Une autre affaire : Romain Rolland a reçu la lettre ci-joint (que je vous prie de nous renvoyer après en avoir pris connaissance). Romain Rolland est d'avis que vous devriez répondre ou faire répondre à cet homme. Lui-même lui a écrit en lui disant que vous aviez été absent plusieurs mois, que vous veniez seulement de rentrer, que vous étiez sûrement pris pour le moment par tous les retards accumulés pendant votre absence. Cet homme a essayé l'an dernier d'entrer en rapport avec *Vendredi*, qui l'a aussi laissé tomber. Il a l'air de vouloir être utile, et peut-être pourrait-il l'être. Nous devons, je pense, -naturellement avec circonspection – accueillir toute personne qui exprime de l'intérêt pour nos œuvres, en tous cas ne pas les rebuter !

Je vous serre la main, cher Aragon, et vous prie de transmettre à votre femme nos meilleurs souvenirs. Romain Rolland vous salue cordialement.

[sans signature]

PS : Au sujet de Koechlin, je vous en prie, n'en parlez à personne, - nous vous signalons le petit fait le concernant simplement pour que vous ayez en vue ces possibilités de petits froissements qui peuvent parfois faire beaucoup de mal, et que vous les empêchiez à l'avenir, et arrangez si possible les dégâts produits...

La Correspondance dont on dispose ne présente pas d'échanges de courriers entre l'automne 1936 et 1937 : dans cette période, qui reste une période d'intense activité, Aragon et Elsa se rendent en Espagne et Thorez prépare la création d'un quotidien pour concurrencer *Paris-Soir*. Aragon va effectivement prendre la direction du journal *Ce Soir* en 1937 avec Jean-Richard Bloch, le premier numéro sort le 2 mars 1937<sup>111</sup>. Les procès de Moscou ont lieu et le général Primakov, époux de la sœur d'Elsa, Lili Brik, arrêté en 1936 est fusillé avec d'autres cadres de l'Armée rouge en juin 1937<sup>112</sup>. Du côté de Romain Rolland, il « resserre ses liens avec le Parti communiste, de manière publique

<sup>110</sup> La fable de la pièce *Les Loups* transpose le moment de l'Affaire Dreyfus dans la France de 1793. La pièce fait partie de l'ensemble intitulé *Le Théâtre de la révolution* que Romain Rolland achève ensuite avec son *Robespierre* en 1939.

<sup>111</sup> Voir les numéros en lignes sur le site de la BNF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7633384b.item>

<sup>112</sup> Aragon ne prend aucune position publique. Selon le témoignage de Lili Marcou, Aragon ne crût jamais en la culpabilité de son beau-frère. Alors que les biographes de Romain Rolland signalent souvent que l'absence de prises de positions contre Staline sont dues à une réserve nécessaire de sa part, liée à la présence du fils de sa femme en URSS, on prête rarement un tel motif à Aragon. Pourtant, Lili (1891-1978) qui vit à Moscou, juive comme Elsa et veuve de Primakov était sans doute dans une position plus visiblement périlleuse.



mais surtout dans ses relations privées »<sup>113</sup>, et reçoit à Villeneuve Benoît Frachon, Jacques Duclos et Maurice Thorez en avril 1937, puis revoit à Genève les deux premiers, en juin. Il songe sérieusement à quitter la Suisse romande depuis l'avènement du Front populaire en France, il ne s'y sent pas en sécurité. Comme l'indique Duchatelet : « les arrêtés fédéraux interdisent toute littérature 'communiste', 'antireligieuse' ; La Suisse romande ne cache ni ses sympathies fascistes pour Mussolini, ni sa peur respectueuse d'Hitler »<sup>114</sup>. Romain Rolland prépare un voyage en France, qu'il effectue du 25 juin au 10 juillet 1937, pendant lequel Marie et lui trouvent leur future maison de Vézelay. Peu après son arrivée à Paris, il rencontre Aragon et en rend compte dans son *Journal*, en date du 29 juin 1937.

### ***Journal de Romain Rolland, 29 juin 1937***

Aragon, charmant, câlin, séduisant, comme c'est sa nature ordinaire, a les traits tirés, les yeux noyés de tristesse ; il est hanté de la maladie de sa jeune femme, qui est à l'hôpital, avec une dangereuse péritonite ; et les tâches écrasantes dont il est chargé par le Parti (le journal *Ce Soir*, l'organisation du Congrès de Valence<sup>115</sup>, etc.) ne lui permettent pas de se vouer à cette pensée, qui ne le quitte point. Nous redoutons l'issue fatale de la maladie : elle pourrait être mortelle pour Aragon lui-même, car il adore sa femme, et il a toujours dit qu'il lui doit tout, que sans elle, il eût sombré. Il n'en prend pas moins part aux entretiens avec sa grâce et sa souple courtoisie. A part, il me parle de Gide, dont le nouveau livre sur l'URSS va paraître<sup>116</sup>, dans deux jours. Malraux en a lu les bonnes feuilles. C'est un violent pamphlet contre l'URSS qui ne ménage plus rien, et dont l'abondante documentation lui a été fournie par Victor Serge<sup>117</sup>. D'après ce qu'on me dit, Gide m'y traite injurieusement. Aragon déverse tout ce qu'il a accumulé de rancune et de mépris contre Gde. Il a toutes les raisons de lui en vouloir. L'année dernière, la revue de Gide, la *NRF* a fait condamner Aragon, par un procès, à lui payer plus de 60 000 francs, pour n'avoir pas tenu la promesse faite par traité, de livrer à la *NRF*, 5 ou 6 œuvres. Dans l'état de gêne aiguë où se trouvait le jeune couple Aragon, une telle condamnation était désespérante. Cependant, lorsque Gide avait proclamé son ralliement au Parti communiste, Aragon lui avait écrit qu'il faisait oublier de tous ses griefs contre lui, et qu'il lui demandait d'oublier lui-même qu'ils avaient pu être ennemis, du moment qu'ils combattaient pour la même cause et aussi longtemps que Gide y serait fidèle. « Mais maintenant, dit Aragon, je suis dégagé de ma promesse, je reprends ma liberté. » Il a pourtant – comme tous les autres écrivains français de gauche – excessivement ménagé Gide, même après son *Retour de l'URSS*<sup>118</sup>. Il l'avait supplié de ne pas faire paraître ce livre, en un tel moment<sup>119</sup> où le sort de l'Espagne républicaine se jouait. Il lui avait apporté et lu des lettres et des messages qui eussent ému tout autre, ayant du cœur. Il avait aussi fait l'expérience d'une avant-trahison de Gide. Revenant d'Espagne, à la veille de la grande poussée de l'armée de Franco sur Madrid, et quand tout le monde pensait que Madrid serait pris Aragon avait hâtivement cherché à monter un Comité international de gens, non pas d'extrême-gauche mais de modérés, de libéraux, de catholiques, pour qu'ils nommassent une délégation qui se rendît à Madrid, et fût présente à l'entrée de la ville. De tels témoins devaient être une garantie contre les horribles excès qu'on redoutait. Gide s'empara de l'idée, l'accapara et l'annihila. Il fit en sorte qu'aucune délégation ne parût pour Madrid. Seul, Victor Basch<sup>120</sup>, indigné, - quoique malade – partit en avion pour sauver l'honneur. Les explications données par Gide de sa conduite devant des gens comme Langevin, Bayet et Andrée Viollis les révoltèrent. Gide s'y montrait beaucoup plus soucieux de servir les intérêts des partisans de Franco à

<sup>113</sup> Selon Michel Margairaz, professeur d'Histoire contemporaine à Paris I. Voir : « Romain Rolland ou les tensions complexes entre pacifisme et antifascisme dans les années trente », *Romain Rolland, une Œuvre de paix*, Duchatelet (dir.), Paris, Presses de la Sorbonne, 2010, p. 171-179, p. 175 pour la citation.

<sup>114</sup> Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même, op. cit.*, p. 337.

<sup>115</sup> Le 2<sup>e</sup> Congrès des Écrivains pour la défense de la culture, le premier a eu lieu à Paris du 21 au 25 juin 1935, celui-ci se tient en Espagne, à Valence, le 4 juillet 1937.

<sup>116</sup> Il s'agit des *Retouches à mon Retour de l'URSS* qui paraît effectivement en juin 1937, chez Gallimard, après le *Retour de l'URSS* paru en novembre 1936.

<sup>117</sup> Dans *Les Cahiers de la petite dame*, Victor Serge mentionne effectivement plusieurs entrevues avec Gide : octobre et novembre 1936 puis mai 1937. Voir sur ces points Rudolph Maurer, *Gide et l'URSS*, Berne, Tiliier, 1983, p. 151.

<sup>118</sup> On sait que le récit de voyage de Gide, (et de ses compagnons, Jef Last, Guilloux, Herbart, Schiffrin, Dabit), montre leur désenchantement à l'égard de l'URSS.

<sup>119</sup> La date de parution importe effectivement : novembre 1936.

<sup>120</sup> Victor Basch (1863-1944), universitaire d'origine hongroise, il fut dreyfusard et il est président depuis 1926 de la *Ligue française pour les droits de l'homme* qu'il a fondée avec Lucien Herr en 1898. Il est dans les années trente un acteur de la lutte contre l'extrême-droite et le fascisme. Poursuivi par Vichy, et recherché par la milice de Lyon, il est abattu en 1944.

Madrid, que des combattants républicains, Viollis l'apostropha violemment. Bayet<sup>121</sup> lui refusa la main, Langevin, après qu'il fût parti dit : « le malheureux homme ! ».

On trouve dans le *Journal* une prolongation des commentaires de Romain Rolland sur ces questions. *Les Retouches à mon voyage de l'URSS* ont paru, en 1937 ainsi qu'un livre de Pierre Herbart, compagnon de Gide lors du voyage de 1936, *En URSS, 1936*, également chez Gallimard. Comme toujours, Romain Rolland a croisé l'information donnée par Aragon avec d'autres sources, selon sa méthode d'historien, appliquée au présent.

### ***Journal* de Romain Rolland, 6 juillet 1937 : (Inédit)**

Masereel<sup>122</sup> et Aragon me disent que la question Gide a été critiquée, lors de l'organisation du Congrès international des écrivains, à Valence. [...] Je ne puis m'empêcher de penser que l'amour-propre blessé de Gide a eu une part importante, - probablement déterminante -, dans son changement de camp. Il aurait voulu être le premier écrivain français dans l'opinion de l'URSS et l'estime des chefs. Il a trouvé en URSS la place prise par moi ; et ses avances auprès de Staline ont été rejetées, d'une façon mortifiante. Alors il se retourne vers Trotski et il sera le premier de son camp.

La lettre suivante d'Aragon, sur papier à en-tête de l'Association (dont le secrétariat a pour siège le 29 rue d'Anjou, Paris 8<sup>e</sup>) fait état de l'élection de Romain Rolland au présidium de l'Association internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture. Rolland et son épouse sont rentrés en Suisse ; leur installation en France, dans la maison de Vézelay - achetée en septembre 1937 - n'aura lieu qu'au printemps 1938.

### **Aragon à Romain Rolland, Villa Olga, Villeneuve, Vaud, Suisse. [Cachet postal : 8 septembre 1937]**

Cher Romain Rolland,

Je suis chargé de vous communiquer que le 2<sup>e</sup> congrès, qui vous a par ailleurs élu membre du Bureau international de notre Association, vous a également élu membre du présidium de 19 membres qui est la plus haute instance de notre organisation.

Vous excuserez le retard apporté à cette lettre par le fait qu'après le congrès tout notre appareil s'est dispersé à cause des vacances. Je profite de mes vacances pour mettre le courrier à jour. J'ai été moi-même, comme vous le savez, trop préoccupé pour le faire plus tôt. (Ma femme va un peu mieux, puisque j'ai pu la transporter ici (Marlotte, Hôtel de la Renaissance) et qu'elle peut un peu sortir et se promener maintenant : mais je crains toujours l'inévitable opération...)

J'espère que votre retour à Villeneuve s'est bien effectué ? Mais quand partirez-vous pour la Bourgogne ? Vous avez choisi pour y vivre ce que je connais de plus beau au monde. Je vous envie.

Dites à Madame Rolland qu'Elsa et moi parlons souvent d'elle... Mais je crois que j'allais oublier (je suis fatigué de mon métier d'éternel solliciteur) de vous demander, pour Commune quoi que ce fût, car il y a une éternité que vous n'y avez point paru. Pourtant si dans votre Journal il y avait quelque chose qui vous parût convenir, le numéro d'octobre aurait besoin de quelque chose qui touchât à quelque grand esprit du XIX<sup>e</sup> siècle français. Quelqu'un qui ait compté pour vous dans votre jeunesse... Michelet... ou tout autre.

Il y a toujours quelque chose de si absurde dans la précision d'une demande que je vous dis ça à tout hasard. Mais l'essentiel est que vous fassiez un don à *Commune*. Voilà. Et pardon.

Votre affectueux respectueux,

Aragon

Romain Rolland continue d'envoyer des contributions, en revanche, il se montre méfiant à l'égard de Staline, à qui il écrit en septembre 1937 sans recevoir de réponse ; depuis la mort de Gorki il constate qu'il n'a plus la même audience en URSS<sup>123</sup>. On lit dans le *Journal* :

<sup>121</sup> Albert Bayet, écrivain, il publie dans la période à l'École pratique des Hautes Etudes. Il collabore au journal *L'Œuvre*, qui en 1936 soutient le Front populaire (le journal est repris par Marcel Déat en 1940, sa ligne politique est alors bien différente...). On peut citer ses articles dans la période : « Nazis de France » qu'il signe dans le numéro du 29 juillet 1936, ou son Soutien aux républicains espagnols, paru le 23 juillet 1936.

<sup>122</sup> Frans Masereel (1889-1972), dessinateur belge qui s'est réfugié en Suisse pendant la première Guerre, partageant le pacifisme de Rolland, il le rencontre et crée avec René Arcos les éditions du Sablier. Il a illustré des livres de Romain Rolland, dont une édition de *Jean-Christophe*, chez Albin Michel, parue en 1925-1927. Il participe aux luttes antifascistes dans les années trente et pendant la seconde guerre.

<sup>123</sup> Voir Bernard Duchatelet, *Romain Rolland, tel qu'en lui-même*, op. cit., p. 338-339.

***Journal de Romain Rolland, décembre 1937 :***

Il me faut écrire ici ma vraie situation d'esprit l'égard de l'URSS. Je suis et reste, au plus profond de mon être, son fidèle défenseur. J'admire et j'aime son invincible essor, son développement puissant et continu : j'y vois le plus ferme espoir du progrès social de l'humanité. Je serai donc toujours à ses côtés contre tous les ennemis qui la menacent. [...] Il règne depuis dix mois une atmosphère malsaine de suspicion et de peur qui gèle les plumes, qui paralyse les langues, qui dégrade les cœurs.

Alors que l'année 1938 va voir la fin du Front populaire (Daladier rompt avec le PC le 4 octobre, après la signature des accords de Munich les 29 et 30 septembre par Daladier et Chamberlain, accords auxquels s'oppose le PC), l'activité journalistique d'Aragon est intense, Romain Rolland poursuit sa collaboration à *Commune*. A la suite de la visite d'Aragon à Villeneuve, le 23 mars 1938, un passage du *Journal* revient sur Gide puis Malraux, montrant la sévérité du jugement rollandien.

***Journal de Romain Rolland, le 23 mars 1938***

Aragon parle des ennemis de la nation et parmi eux, place Gide, qu'il y a deux ans il prônait. Des écrivains français, bien peu des plus marquants sont des communistes sûrs. Le seul, de renom, qui soit inscrit au Parti est Aragon. Malraux conserve son indépendance, et nul ne le tiendra jamais ; il inclinait certainement au trotskisme et n'en a été détourné – mais définitivement – que par la maladresse insigne de Trotski, qui a déclenché contre lui, à sa venue aux Etats-Unis, une campagne d'injures. Il s'est battu dans l'aviation gouvernementale d'Espagne, au début de la guerre civile, mais n'y participe plus maintenant ; il est retiré à Paris, où il évite de faire connaître sa présence.

La lettre d'Aragon qui suit, à en-tête du journal *Ce Soir* (31, rue du 4 septembre, Paris, 2<sup>e</sup>), reprend le cours des conversations échangées à Villeneuve le 23 mars, en particulier à propos de l'*Appel* adressé par Romain Rolland aux écrivains français, pour défendre la culture contre le fascisme, paru dans plusieurs journaux, dont *L'Humanité* le 31 mars 1938, les contributions données par Romain Rolland à *Commune* (des bonnes feuilles de sa biographie de Beethoven). Alors que l'Anschluss a eu lieu le 12 mars 1938 et que l'Autriche est annexée par l'Allemagne hitlérienne, on voit que l'action large des intellectuels contre le fascisme pour laquelle Aragon continue de travailler est ce qui lie les deux hommes.

**Aragon à Romain Rolland, Villa Olga, Villeneuve, Vaud, Suisse. [Cachet postal : 22 avril 1938]**

Cher Romain Rolland,

Excusez-moi tous deux de n'avoir pas écrit plus tôt et pour vous remercier encore de votre accueil et de l'article-manifeste<sup>124</sup> qui était magnifique.

Je crois qu'il a fait grand effet. Je vous avais fait envoyer *L'Ordre* (Buré<sup>125</sup> a été très correct et très flatté). Vous aurez vu *Ce Soir* et *L'Humanité*. Cela a été repris dans toute la presse de province. Mais le plus important est l'effet sur les intellectuels, et près de nous et loin de nous. Cela a été extrêmement sain chez nos amis les plus directs. On en a beaucoup discuté. Chamson et Guéhenno l'ont lu personnellement à Mauriac et Schlumberger, par exemple. C'est dire qu'il naît des rapports nouveaux entre les écrivains.

Notre soirée pour *L'Ame autrichienne* a été un véritable succès<sup>126</sup>. Depuis deux ans, rien de semblable. Les déceptions intellectuelles sur la social-démocratie nous valent sans aucun doute ce renouveau de l'enthousiasme. Les textes de cette soirée paraissent le 1<sup>er</sup> mai dans *Commune*, et comme entendu je leur ai adjoint un fragment de *Beethoven*<sup>127</sup>. Mais pas celui que vous disiez (pardon) parce que,

<sup>124</sup> Il s'agit de l'*Appel* évoqué plus haut, il a paru le 31 mars 1938 dans *L'Humanité*.

<sup>125</sup> Emile Buré (1876-1952) journaliste et patron de presse, rédacteur en chef de *L'Ordre*, il est célèbre pour avoir été dreyfusard et avoir reçu un coup de canne de Drumont. Il s'oppose au fascisme et aux pacifistes de gauche dans les années trente.

<sup>126</sup> Dans le cadre de la Maison de la Culture, et dans le contexte de l'annexion de l'Autriche par Hitler.

<sup>127</sup> La *Vie de Beethoven* de Romain Rolland avait paru en 1903 dans les *Cahiers de la Quinzaine* de Péguy, rééditée en 1910 chez Hachette, mais il a fait paraître en 1937, un autre ouvrage : *Beethoven, Les grandes époques créatrices : Le Chant de la Résurrection*, aux éditions du Sablier. L'ouvrage, dont il est ici question, porte sur la Messe solennelle et les dernières sonates. René Arcos (1880-1959), proche du groupe de l'Abbaye, de Duhamel et de Charles Vildrac,

vérification faite, c'était tout de même ce qui avait déjà paru dans *Commune* (propos de table). J'ai donc pris un fragment du début (Beethoven à cinquante ans) sous le titre « Beethoven et l'argent ». J'ai parlé à Arcos.

Vous aurez reçu un mot de Jean-Richard Bloch à propos de « Salzbourg en France »<sup>128</sup>. Je me joins à sa prière. Cette affaire est très importante, nationalement et internationalement. Je m'y suis particulièrement attaché sur la demande de Maurice<sup>129</sup>.

Je m'excuse d'être ainsi toujours comme un mendiant auprès de vous. C'est que vous dispensez l'inestimable. Ce qui ne peut se mendier ailleurs.

Il se forme à l'extrême-droite (Cagouleurs, Action Française, etc. autour de Thierry Maulnier<sup>130</sup> et Jean de Fabrègues<sup>131</sup>) un groupe relativement camouflé qui met au premier plan des philosophes et économistes de droite et M. M. Gabriel Marcel et Georges Duhamel. C'est destiné à s'opposer à la Maison de la Culture. A mon avis Duhamel est tout à fait perdu maintenant. Son activité au *Mercury*, où il n'est plus du tout en y étant, est étroitement liée aux centrales antisoviétiques de russes blancs. Il est l'espoir des catholiques antisoviétiques qui voient leurs plus grands intellectuels leur échapper vers la gauche.

Pardonnez ce gribouillage en hâte un matin avant mon travail. C'est pour ne pas remettre encore, de vous écrire que je vous écris ainsi, à tort et à travers.

A tous deux ma profonde et respectueuse affection.

Aragon.

Romain Rolland quitte la Suisse le 31 mai 1938 et s'installe à Vézelay, en Bourgogne : « dans le nouveau logis, le 9 juin ». Son *Journal* souligne l'antagonisme du maire « qui n'est pas de notre bord », ainsi que « l'intransigeance du curé [qui] doit ajouter à la division des classes. Il n'admet pas qu'on n'assiste pas à ses offices. Et d'avance, nous avons été classés comme des en-dehors ». La peinture de la petite ville est assez sévère.

### ***Journal de Romain Rolland, juin 1938 :***

Vézelay est une ville qui meurt dans l'amertume de son passé, - l'ombre d'une ville – que font vivre seulement les étrangers. Son versant sud est habité par de petits bourgeois réactionnaires et des rentiers. Le versant nord paraît abandonné à un peuple maigre et misérable, qui vit à part, l'air hostile et farouche. [...] Pour le 14 juillet, nous sommes les seuls (ou peu s'en faut) à arborer le drapeau, avec la gendarmerie, la poste et les officiels. La ville boude « la Gueuse ». Le soir, la jeunesse qui veut s'amuser, doit descendre à Asquins. Le pays est, me dit-on, dans sa majorité Croix-de-Feu.<sup>132</sup>

Cependant les visites vont se succéder à Vézelay pendant l'été. Dès le 5 juillet 1938, Romain Rolland a reçu chez lui Aragon et Elsa et en rend compte dans le *Journal*.

### ***Journal de Romain Rolland, 5 juillet 1938 :***

Le 5 juillet, Aragon vient de Paris, avec sa femme, pour me faire endosser un article qu'il a écrit et que je devrais signer ! L'article est d'ailleurs bon et Aragon s'est appliqué à prendre mon style et mes

connaît Romain Rolland depuis la création de la revue *Europe*. Il est le responsable des éditions du Sablier, qu'il avait fondées à Genève en 1918. Aragon évoque donc ici l'accord de l'éditeur pour la parution de passages du *Beethoven* de Rolland.

<sup>128</sup> Il s'agit des manifestations à propos du maintien du festival de Salzbourg en Autriche, déprogrammé en 1938, puisqu'Hitler lui reproche d'avoir été fondé en 1920 par un juif, le metteur en scène Max Reinhardt.

<sup>129</sup> Thorez.

<sup>130</sup> Pseudonyme de Jacques Talagrand (1909-1988), écrivain, journaliste puis critique au *Figaro* après la seconde guerre mondiale, il devient académicien français - élu en 1964. Dans les années trente, Maulnier est engagé dans les journaux et mouvements de droite et d'extrême droite il développe des thèses fascisantes dans un essai paru en 1938 : *Au-delà du nationalisme*. Il a fondé, en 1936, avec Jean de Fabrègues le mensuel, *Combat*, qui paraît jusqu'à la guerre.

<sup>131</sup> Jean de Fabrègues (1906-1983), journaliste catholique qui fut proche de l'Action Française, après la revue *Combat*, mentionnée ci-dessus, qui défend une ligne conjuguant antidémocratie et christianisme, il crée, en 1939, la revue *Civilisation*, sous le patronage de Gabriel Marcel. Il collabore ensuite avec le Régime de Vichy et est, encore après guerre, journaliste et directeur de journaux, dont *France Catholique* de 1957 à 1969.

<sup>132</sup> Romain Rolland, *Journal de Vézelay (1938-1944)* Jean Lacoste (éd.), Paris, Bartillat, 2012, p. 53 et p. 59 pour les citations. Rappelons que cette édition du *Journal* commence le 30 mai 1938 au départ de Villeneuve, le *Journal* des années trente qui demeure encore inédit, figure au fonds BNF.

idées : c'est, soi-disant, afin de m'éviter le fatigue d'écrire un de ces continuel appels à rassemblement (il s'agit du prochain congrès de l'URUP<sup>133</sup>) dont je suis écœuré. Et ce serait, me dit-il, Maurice Thorez qui l'y aurait engagé. Mais je n'ai pas besoin de dire que je me refuse absolument à signer de mon nom un écrit que je n'aie pas composé. Il me semblerait que je suis complice d'un faux, et j'en serais, à mes yeux, dégradé. J'ai dit maintes fois, et je répète à Aragon, que je ne consens à signer qu'un appel collectif, dont j'ai approuvé les termes ; et nous convenons d'enlever à celui-ci tout caractère individuel, pour le faire signer par une dizaine de personnalités<sup>134</sup>.

Aragon parle de toutes les campagnes, ou souterraines, ou à ciel ouvert, qui ont été faites pour ruiner son journal, *Ce Soir*. Goebbels a même tenté de l'acheter – en lui proposant, pour une somme considérable, l'achat de trois ou quatre scénarios de films pour l'UFA<sup>135</sup>. Autour de lui, la plupart des journaux (*L'Œuvre* notamment) ont été achetés. On assiste aux plus soudaines volte-face : les journalistes les plus dévoués à une cause passent, du jour au lendemain, au service de la cause opposée. Les puissances étrangères ont leurs agents glissés partout.

Les visites se succèdent à Vézelay. On peut citer entre autres, le 16 juillet Masereel, le 5 août Thorez, René Arcos du 13 au 16 août puis de nouveau le 1<sup>er</sup> septembre, ou Waldo Frank le 26 août. Le 11 septembre 1938, Romain Rolland reçoit Léon Moussignac, « un des hommes que j'estime le plus dans notre parti »<sup>136</sup>.

Le maire de Clamecy fait également inaugurer le 28 août, un stade Romain Rolland, le vieil écrivain est sensible à l'hommage et au discours que prononce alors, en son honneur, Jacques Duclos. Les étapes vers la déclaration de guerre se multiplient : Romain Rolland a soussigné, avec Paul Langevin et Francis Jourdain, un télégramme adressé à Chamberlain et Daladier dont le texte paraît dans *L'Humanité* du 11 septembre. Le *Journal* signale que la radio a retransmis « les hurlements bestiaux d'Hitler » le 12 septembre 1938, au Congrès de Nuremberg, discours où Hitler annonce sa volonté de « Grand Reich ». Rolland ne cesse de suivre l'actualité européenne, de très près, intervenant, à plusieurs reprises sur la ligne à tenir, par des conseils à Thorez : au moment des accords de Munich par exemple. Lors d'un séjour à Paris du 25 au 28 octobre, il revoit Aragon, en compagnie de Masereel. Il continue de signer des manifestes, et de rédiger des textes : ainsi, pour le *Mouvement pour la Paix* (Amsterdam-Pleyel) qui tient son Congrès national les 11 et 13 novembre<sup>137</sup>. Le *Journal* de cette période donne bien l'idée de l'agitation assez enfiévrée devant la « montée des périls » qui se fait de plus en plus précise et manifeste, Rolland, pourtant âgé, continue d'analyser la situation au plus près, en témoin et observateur, multipliant les sources d'information et participant par la plume. Dans ce même temps, il poursuit son activité d'écrivain en achevant au cours de cette année 1938 *Les Pages immortelles de J.-J. Rousseau*, une anthologie précédée d'un essai sur Rousseau, publiée aux Etats-Unis, puis, en octobre 1938, il achève une nouvelle pièce de théâtre portant sur la Révolution française : *Robespierre*, qui paraît chez Albin Michel en 1939. *L'Humanité* en rend compte avec un compte-rendu de Georges Sadoul, le 3 juin 1939, Claude Morgan fait paraître un article dans le n°72 de *Commune*. Les relations épistolaires et les rencontres directes avec Aragon vont s'interrompre pendant la période de la drôle de guerre et l'occupation, que l'on ne peut retracer ici dans son détail : de l'effet du Pacte germano-soviétique à la progressive libération du territoire.

Rolland désigne la période de 1939 à 1944, vécue dans la maison de Vézelay, (située en face de la gendarmerie), comme « cinq années de captivité », où « la vie était comme obstruée »<sup>138</sup>. A Vézelay, cependant, sont accueillis en février-mars 1940, Jean-Richard et Marguerite Bloch, communistes notoires ou, en septembre 1941, le jeune juif résistant Elie Walach, Paul Eluard et Nusch en février-mars 1942, mais aussi René Arcos, Charles Vildrac, comme en témoigne le *Journal* de la période, maintenant édité. On voit ainsi que Romain Rolland, âgé et fort malade, continue de s'informer, dans le détail, sur ce que deviennent ses amis, les arrestations, les événements comme la rafle du Vél d'Hiv à Paris. Si le *Journal* ne comporte que peu ou pas de commentaires politiques, on suivra volontiers les commentaires de Jean Albertini à propos de ces dernières années : Rolland « privé de s'exprimer publiquement »<sup>139</sup> est aussi extrêmement prudent, dans le contexte de la petite ville, où il se sait suspect. On voit ainsi qu'il a su la « manière romanesque » dont Francis Jourdain a pu échapper à son arrestation, par les allemands, mais ne l'avait pas

<sup>133</sup> Rassemblement universel pour la paix, mouvement pacifiste large, créé à Bruxelles en septembre 1936.

<sup>134</sup> L'allusion à cette gaffe, commise par Aragon, dans la biographie de Bernard Duchatelet semble faire d'Aragon un solliciteur assez manipulateur et le refus de Romain Rolland est donné comme un refus habile, « formel », pour échapper au fait de donner son accord sur le « fond » du propos, qu'il ne partagerait pas. Retranscrire ici le passage du *Journal* permettra à chacun d'évaluer sans doute mieux ce dont il s'agit.

<sup>135</sup> Société de production de films, fondée en 1917, puis passée aux mains des nazis.

<sup>136</sup> Romain Rolland, *Journal de Vézelay*, *op. cit.*, p. 94 pour la citation.

<sup>137</sup> Le texte de Romain Rolland paraît dans *L'Humanité* du 13 novembre 1938.

<sup>138</sup> Cité par Jean Albertini, « Les dernières années (1939-1944), *Romain Rolland, Europe*, n°942, octobre 2007, p. 105-116, p. 107 pour les citations.

<sup>139</sup> *Ibid.* p. 114.

consignée à l'époque<sup>140</sup>. Il a poursuivi son activité d'écrivain avec un grand livre sur Péguy<sup>141</sup> et l'écriture de ses *Mémoires*. Alors que les biographes de Romain Rolland le montrent, à la fin de sa vie, très replié et occupé de tâches uniquement spirituelles ou intellectuelles, on constate cependant, à la lecture des pages écrites (par exemple en août-septembre 1944), une forme de continuité avec ce qu'était le Romain Rolland des années trente. On peut en donner quelques exemples :

***Journal de Romain Rolland, le 4 août 1944 :***

Raymond Bernard, le jeune camionneur, qui fait régulièrement le service chaque semaine de transports entre Asquins et Paris-Boulogne-Billancourt. Un jeune ouvrier, intelligent et énergique, aux yeux pleins de flamme, qui témoigne pour moi de l'affection reconnaissante de sa « classe ». J'en suis touché. Combien cette jeune élite ouvrière m'est plus proche que celle des intellectuels « de ma classe » ! Et que de traits de ressemblance je trouve entre eux et la jeunesse prolétarienne de l'URSS ! En eux, la joie d'agir, un optimisme viril, qui voit en face les difficultés et les dangers, et qui n'en est pas troublé, car il est sûr de la victoire finale de leur cause ; et peu importe s'ils tombent pour elle !

***Journal de Romain Rolland, 8 septembre 1944 :***

Notre amie Jeanne Mortier nous quitte. Elle s'en retourne à Paris. Ce dernier séjour parmi nous a achevé, je le crains, de nous séparer. Les événements lui ont fait accuser sans fard (ou malgré son fard) son terrible esprit de réaction noire. On la voyait souffrir, de jour en jour, du resurgissement de la République, du socialisme, du communisme, qu'elle et son cercle de prêtres et de moines croyaient, disaient sottement, avoir enterrés. Et s'est découverte leur liaison profonde, secrète avec les pires forces de réaction : les cagouleurs d'hier et de demain. Avec quelle astuce chattemite ils s'étaient glissés aux postes de commande, du haut en bas, depuis Vichy et leur vieux fourbe de Maréchal jusqu'à ces honorables fonctionnaires de province, à ces piliers de morale et de religion, comme à Vézelay, ce Dard, fondateur-directeur de l'École Saint-Bernard, qui se découvre affilié aux plus violents éléments du doriotisme et des organisations secrètes d'attentats.

***Journal de Romain Rolland, 25 septembre 1944 :***

Une profonde révolution s'opère sans bruit dans la structure sociale de notre pays – et sans doute en sera-t-il ainsi de toute l'Europe. Nationalisation des Mines du Nord et des grandes entreprises. De vieux paysans, d'esprit robuste et rassis, comme Lazare Defert, l'appellent aussi pour les campagnes. On se rend compte maintenant, par l'exemple victorieux de l'URSS, de la richesse que cette socialisation apporte à la communauté et au pays. Et ce sont des bourgeois d'opinions modérées, comme le général de Gaulle et ses ministres qui édictent par décrets officiels les mesures révolutionnaires qui exigeaient il y a vingt-cinq ans la guerre civile et les massacres. Sans doute la réaction, épeurée se ressaisira-t-elle par des complots. Mais elle n'aura plus l'appui de l'Allemagne, où vient de se réfugier, brûlant ses derniers vaisseaux, l'ancien chef occulte des cagouleurs, le maréchal Pétain.

Romain Rolland a reçu le premier septembre : les premiers journaux de Paris libéré (*L'Humanité*) », indique-t-il : il s'agit du numéro du 21 août 1944. Vildrac lui adresse également une dizaine de journaux nationaux le 6 septembre. Le 16 septembre 1944, l'électricité est enfin rétablie à Vézelay - et avec elle, la radio, très importante pour Romain Rolland -. L'activité éditoriale est relancée. Romain Rolland adhère au Comité national des Écrivains<sup>142</sup>.

***Journal de Romain Rolland, le 17 septembre 1944 :***

<sup>140</sup> Voir *Journal de Vézelay, op. cit.*, p. 1067 : revoyant Francis Jourdain, le 27 octobre 44 à Paris, il indique : « il a échappé de la façon romanesque ( ou rocambolésque) que j'ai, je crois, racontée autre part (Non, je ne le pouvais sous l'Occupation !) » et redonne alors le récit.

<sup>141</sup> *Péguy*, paru en 1945. Ce grand livre mêle des souvenirs personnels et une réflexion sur la religion et le socialisme.

<sup>142</sup> Le CNE est le Comité de la Résistance littéraire, venu du groupe *Université Libre* créé fin 40 par Politzer et Jacques Decour, il a été développé par Aragon dans la zone sud, organisé, selon le schème des « étoiles », sous l'Occupation.

Mes premières paroles publiques depuis cinq ans : quelques lignes d'un court message adressé aux *Lettres françaises*<sup>143</sup>, publiées dans son numéro du 16 septembre.

Début octobre, Romain Rolland doit se rendre à Paris pour sa santé, très ébranlée. Une voiture est mise à sa disposition par « ses amis communistes » dit-il. Il relate en détail ce trajet, et les nombreuses visites qu'il reçoit lors de ce séjour parisien. Il est invité le 7 novembre à l'Ambassade d'URSS, rue de Grenelle et assiste à la soirée où il retrouve nombre d'amis, rencontre Vercors, Seghers, Jean-Louis Barrault. Le 14 novembre, il revoit Aragon.

### **Journal de Romain Rolland, 14 novembre 1944 – Voyage à Paris**

Aragon. Toujours beau et joli garçon, séducteur, caressant, débordant de vie, un peu mûri, très maître de lui, plus diplomate que jamais. Tout de suite j'aborde la question des attaques qu'il aurait faites contre moi, en 1940 ou 1941, à Lyon, à propos de la lettre à Daladier<sup>144</sup>. Je lui demande s'il a jamais perdu sa foi en moi. Il proteste avec énergie qu'il n'a jamais rien fait, rien pour le laisser croire, et que ceux qui auraient pu l'en accuser, ont menti. Il ne cessait d'être, au contraire, préoccupé des dangers que je courais. L'annonce fautive de ma mort<sup>145</sup> bientôt démentie l'avait rendu plus prudent encore, car c'est une méthode de la Gestapo d'annoncer à l'avance la nouvelle fautive de ce qu'elle projette de faire plus tard : elle s'instruit ainsi des réactions de l'opinion publique et du plus ou moins de facilité à passer outre.

Louis et sa femme ont été arrêtés par la police allemande, au passage de la zone ; mais ils ont bénéficié de l'ignorance de la police, pour qui le nom d'Aragon sur les cartes d'identité ne disait rien. Aragon a été frappé du désordre de ces organisations allemandes qu'on représentait comme des modèles. [...] Il a une très mauvaise opinion du Général de Gaulle, qu'il nomme un imbécile, un Mac Mahon, qui vise au pouvoir personnel (il y a pris goût !). Aragon prévoit sans trop le redouter des putschs de généraux. Ils sont (surtout ceux d'Afrique) enragés contre « la Gueuse ». [Ajout de Romain Rolland, en marge] : On craignait un putsch pour la journée du 11 novembre. [...]

NB : D'autres, comme Duhamel, expriment un tout autre jugement sur le général, le disent intelligent et droit. Mauriac aussi le défend. Mais il est à remarquer que tous les gens de la réaction cachée, que nous connaissons, et qui, d'abord, étaient pour Pétain, puis pour Giraud contre de Gaulle, se sont ralliés maintenant à de Gaulle, contre le danger communiste.

Aragon m'annonce que notre revue *Europe* va reparaître, avec le même personnel directeur – à une exception près : Luc Durtain<sup>146</sup>, qu'on élimine. On ne prend aucune autre mesure contre lui, parce qu'il est un bon garçon estimé de tous ; mais on ne peut pas oublier ses compromissions avec les allemands.

Les échanges ont dû également porter sur d'autres rencontres à venir, ainsi que la représentation du *Soulier de Satin*<sup>147</sup> de Claudel, puisqu'on a trace de ces télégrammes d'Aragon le 18 novembre, puis le 21 :

### **Télégramme d'Aragon à madame Romain Rolland, 8 novembre :**

Excusez mon silence sérieusement malgré regret de ne pouvoir venir. Quel soir joue-t-on *Soulier Satin* pour vous envoyer auto ? Respectueusement. Aragon.

### **Télégramme d'Aragon à madame Romain Rolland, 21 novembre :**

<sup>143</sup> Les *Lettres françaises* ont été fondées pendant la résistance en 1941, on sait qu'elles furent ensuite dirigées par Aragon jusqu'à leur disparition en 1972. Jean Ristat a fait renaître la revue depuis 2004, accessible aujourd'hui en ligne : <http://www.les-lettres-francaises.fr/les-lettres-francaises/>

<sup>144</sup> Romain Rolland avait écrit à Daladier, pour apporter son soutien à une guerre faite non contre le peuple allemand mais contre Hitler, elle a paru dans le journal *Le Temps* le 19 septembre 1939, reprise dans le *Bulletin de l'association des Amis de Romain Rolland*, n°62, décembre 1962, p. 31.

<sup>145</sup> A eu lieu en 1942.

<sup>146</sup> André Nepveu, dit Luc Durtain (1881-1959), romancier et essayiste, il a été proche du Groupe de l'Abbaye, croix de guerre en 1917. Dans les années trente, il écrit des romans et des reportages, sur l'URSS et les États-Unis en particulier ; homme de gauche, il a participé aux luttes antifascistes et appartient au Comité directeur d'*Europe*. Cependant, il a continué d'écrire dans des journaux passés à la collaboration à partir de 1942 et, pour cela, est effectivement écarté de la direction d'*Europe*, sans être autrement inquiété au moment de la Libération.

<sup>147</sup> La pièce de Claudel - dont le sous-titre est « Le Pire n'est pas toujours sûr » avait été jouée à la Comédie française en 1943, dans une version raccourcie et une mise en scène de J.-L. Barrault, reprise ici.

Puis-je venir avec notre ami à 6 heures demain mercredi. Excusez-moi de vous demander la réponse pour demain matin. Au besoin téléphonez, soit Gutenberg 36 soit Opéra 55 65. Merci. Respectueusement Aragon.

L'ami en question est Jacques Duclos, qui sera reçu par Romain Rolland en compagnie d'Aragon le Jeudi 23 novembre. Suite à un contretemps qu'explique un courrier d'Aragon.

**Aragon à Madame Romain Rolland, 89 Bd du Montparnasse, Paris** [papier à en-tête de *Ce Soir*, le mercredi 22 novembre}

Paris, le mercredi matin,

Chère amie,

Je venais de recevoir votre coup de téléphone quand j'ai été appelé à l'appareil par JD [ Jacques Duclos]. Il me dit qu'il apprend que ce soir, à la Consultative, le général de Gaulle intervient, et qu'il craint que cette intervention ne soit pas terminée à l'heure choisie pour vous rendre visite. S'en aller pendant que le général parle n'est, vous le comprenez, pas très diplomatique...

Aussi J. D. vous demande s'il peut remettre de 24 heures sa visite. Demain, jeudi, 6 heures, croit-il ?

Pardon de ces va-et-vient, de ces contre-ordres qui ne sont pas de mon fait. Je vous envoie mon chauffeur, qui attendra votre réponse, pour que je puisse aussitôt la communiquer à notre ami qui s'excuse.

Très respectueusement

Aragon.

**Journal de Romain Rolland, le 23 novembre 1944 :**

Jacques Duclos, avec Aragon, vient causer pendant deux heures. Il est toujours l'idole carthaginoise que l'on connaît ; on ne peut plus être plus laid et plus grotesque : mal équilibré, bas sur pattes, large et épais, quadrangulaire, avec une énorme face rigolarde, au pif insolent et gouaillier. Et quand il parle en public, une trompe d'acier. Et pourtant, il a conquis les masses. Nul orateur communiste n'exerce une si puissante autorité ; et, par son intelligence, par sa fidélité à la cause, et par son énergie incroyable, il la mérite. Les quelques années qu'il vient de vivre dans l'intrépidité clandestine y ont beaucoup ajouté. [...] Aragon et Duclos sont très amis ; ils forment le couple le plus bizarre qu'on puisse imaginer : Aragon, grand, mince, élégant - et ce massif pot à tabac ! Mais il y a autant de joie qui éclate de tout le corps de Duclos, que, chez Aragon, de mélancolie rongeuse et refoulée.

Le séjour à Paris paraît marqué par les soins médicaux nombreux et les visites multiples qui sont faites à Romain Rolland, de la part de tous ses amis et connaissances. Ainsi, le libraire Rousseau-Girard pour une édition illustrée de *Colas Breugnon*, un jeune australien qui veut faire sa thèse sur lui, Arcos qui apporte les épreuves à corriger du dernier *Beethoven*. Une « gentille secrétaire de rédaction des *Lettres françaises* que dirige Claude Morgan, et un sculpteur dessinateur, Bernard Milleret [qui] viennent prendre, l'une l'interview, l'autre un croquis de moi »<sup>148</sup>. Le dimanche 26 novembre, Romain Rolland assiste ainsi que « les Aragon » [Elsa et Aragon] à une séance de cinéma, organisée par l'ambassade soviétique « pour une cinquantaine d'invités choisis par nous ». Le journal donne les sensations de l'écrivain, face aux actualités présentées et au *Stalingrad* de Varlamov<sup>149</sup>. Aragon est de nouveau présent chez Romain Rolland, en compagnie de Berdiaeff<sup>150</sup>, André George, et du père de Pillerets, le mercredi 29 novembre. Cette rencontre relatée dans le *Journal* est la dernière entre les deux hommes.

**Journal de Romain Rolland, le 29 novembre 1944 :**

Aragon. Nous avons demandé à celui-ci de s'occuper, si possible, du cas du vieux procureur général Sabatier<sup>151</sup>. Il ne le peut directement, mais promet de faire procéder à un examen juridique des

<sup>148</sup> *Journal de Vézelay*, *op. cit.*, p. 1088-1089.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 1094-1095.

<sup>150</sup> Le philosophe Nicolas Berdiaeff (1874-1948), a développé un existentialisme chrétien, professeur à l'université de Moscou, il avait été expulsé de l'URSS en 1922 et s'est installé à Berlin puis à Paris ; il a très tôt dénoncé le « messianisme de la race élue » à l'œuvre dans le fascisme.

<sup>151</sup> Il s'agit de Maurice Sabatier, ancien Procureur Général de Dijon, qui est alors inquiété pour son action pendant la collaboration et mis en cause par la justice. L'enquête conduit à un non-lieu en mars 1945.



éléments du procès. Aragon, toujours les poches pleines d'histoires intéressantes. Sur le front d'Alsace, l'armée de De Lattre de Tassigny compte dans son état-major le colonel André Malraux et le commandant Chamson. Les perfidies politiques de celui-ci, de compte à demi avec Daladier, au temps de la présidence du conseil. Ils ont tout fait pour ruiner le communisme français. A la veille de la guerre, Chamson vient offrir à Aragon son journal, *Vendredi*. Il ne s'agit que de désintéresser le principal bailleur de fonds, qui y a mis 200000 francs. Or ce bailleur de fonds était Daladier ! Et voici ce que les deux compères escomptaient : immédiatement après l'état de guerre déclaré, mettre hors-la-loi le parti communiste, suspendre sa presse. Ainsi les communistes auraient payé 200 000 francs pour un journal qu'il eût aussitôt interdit. Le Père de Pailleron se trouve chez nous en même temps qu'Aragon. Il s'en suit une discussion très intéressante où le père montre sa répugnance à rapprocher politiquement le catholicisme du communisme tandis qu'Aragon lui démontre que s'ils sont logiques (ou plutôt si le catholicisme l'est) leur intérêt est de marcher ensemble. Mais le père n'a aucun plaisir à admettre qu'ils ne sont pas, l'un à l'autre, incompatibles. Rien ne l'agace autant que de voir le rapprochement actuel entre l'Église et l'URSS. Il préférerait que l'un persécutât l'autre, côté du diable, côté de dieu. Mais, si Dieu est ici et là, il est bien plus difficile à l'Église de lutter. J'admire l'intelligence et l'aisance courtoise avec lesquelles Aragon soutient ses thèses. Il ferait un admirable diplomate dans l'ordre futur du communisme. Il est très préoccupé des destructions irrémédiables de livres qui ont été faites depuis quatre ans. On ne trouve plus sur le marché même les éditions des grecs classiques. Et d'ici qu'elles puissent être refaites, il y aura des générations sans livres de classe. Le parti pense à fonder, pour commencer, de grandes éditions populaires de livres ou de morceaux choisis : Diderot, Voltaire, *Notre-Dame de Paris* de Hugo, etc. Et dans cette collection de grands écrivains, Aragon aimerait à faire entrer mon *Colas Breugnon*. Il demanderait qu'Albin Michel lui vendît le droit d'en publier 100000 exemplaires par éditions populaires. André George parle de son ami François Mauriac [...] Vildrac montre de plus en plus d'amertume à l'égard des communistes et particulièrement d'Aragon, dont les brillants succès et les allures d'enfant gâté l'agacent. Son attitude à lui n'est pas très claire, ni logique. Elle est un mélange de vieux anarchisme français, qui a l'air d'être en révolte perpétuelle, et qui, pourtant ne casse rien, qui s'accommode des avantages que lui confère l'état social<sup>152</sup>. [...]

Deux jours après cette rencontre, Romain Rolland quitte Paris pour Vézelay. Le *Journal* indique que ce « dernier trimestre est désastreux pour [s]a santé ». Il mentionne la toux, les spasmes à crier, l'insomnie. Romain Rolland meurt le 30 décembre 1944. Alors qu'Aragon fait campagne pour obtenir qu'il entre au Panthéon, il est enterré dans la simplicité, à Clamecy, le 3 janvier 1945 puis, selon son vœu, transféré dans le petit cimetière de Brèves, en 1946. La dernière lettre qui figure ici est un long courrier privé de condoléances, adressé à madame Romain Rolland le 12 janvier 1945, qui reprend également le fil des demandes faites lors des dernières rencontres entre les deux hommes : à propos de *Colas Breugnon*, à propos du procureur Sabatier.

### **Aragon, à madame Romain Rolland, Vézelay (Yonne), le jeudi 12 janvier 1945**

Chère amie,

J'ai laissé passer dix jours sans vous écrire. J'ai attendu d'être ici, dans ce trou des Landes, où le médecin m'a envoyé pour que je ne puisse ni sortir de mon lit, ni répondre au téléphone. Excusez-moi de parler d'abord de moi, et non pas de Romain Rolland. C'est que, d'abord, je vous dois d'expliquer ce silence. Et aussi que rien ne me paraît si creux et si vide que ce que l'on écrit d'une douleur à qui en est le plus rudement frappé.

Non, je n'ai pas été surpris d'une nouvelle à laquelle pourtant je ne voulais pas croire. Arcos m'avait cherché au téléphone du journal, où je n'allais plus depuis des semaines, presque constamment dans mon lit. Comme le standard n'a pas mon numéro privé, et que c'était le dimanche, jour sans journaux, c'est par un message téléphoné, me priant de l'appeler pour une nouvelle urgente, que j'ai été alerté. J'avais compris avant de lui avoir parlé. Pourtant quand Arcos m'a dit, avec les mots ce que j'avais pressenti, cela faisait un tel trou, que j'ai mis des heures à comprendre ce que cela signifiait. Je me disais tout simplement d'abord Romain Rolland est mort... comme une constatation d'un fait inévitable. Ce n'est que vers le soir que j'ai vraiment compris ce qui allait nous manquer. J'ai écrit un article pour *Ce Soir*, et le lendemain matin, je me suis levé comme si je n'avais pas été malade, et j'ai été au journal, et du lundi au samedi, je n'ai plus rien fait que de m'occuper de Romain Rolland. Le lundi j'ai été parler à la radio, où la

<sup>152</sup> *Id.*, p. 1096-1098.

première annonce de la nouvelle, maladroite, sans un mot sur l'anti-fascisme, avec une phrase regrettable sur le Théâtre, m'avait fortement fâché.

J'ai parlé à 18h15, ce jour-là, après avoir fait répéter à Fernand Ledoux et Berthe Bovy pendant près de deux heures le texte que j'avais choisi (la scène de *Robespierre*, Robespierre et la vieille sur les coteaux de Montmorency, parue dans *Europe*). C'est par moi, par hasard, qu'ainsi Maurice Thorez qui était dans le Nord a appris notre perte. Le même soir de retour au journal, je m'emparai d'une suggestion de Louis Parrot (« Et si l'on demandait qu'on l'apporte au Panthéon ? ») et je commençai immédiatement les démarches pour former un Comité Romain Rolland. Dès le mardi, nous avons mis, avec l'aide du CNE, cette entreprise sur pieds et je publiai dans *Ce Soir* le premier article jetant au public l'idée de mettre Rolland avec Voltaire et Jaurès. Il faut bien dire que le Comité que nous avons formé a été d'emblée, le plus large, le plus grand qu'on ait jamais vu. La participation officielle de presque toute la presse, la Fédération de la presse française, et l'énumération qu'on vous aura montrée, ont fait du Comité Romain Rolland non seulement un hommage à celui que nous pleurons, mais une machine de guerre pour continuer son action, pour reprendre son action, compléter dans le sens de l'union l'action entreprise du temps d'Amsterdam. De mardi à samedi, retardant le départ exigé par le professeur Debré, mon médecin, qui m'envoyait me coucher trois semaines à la campagne, j'ai fait tous mes efforts pour que même moi parti, le comité continue à se développer. A la dernière minute avant mon départ, j'ai écrit le commentaire de la lettre de Paul Abram, directeur de l'Odéon, et laissé toutes les instructions pour transformer en mouvement de masse le mouvement d'émotion et de sympathie créé par la mort de Romain Rolland, parmi les intellectuels. J'avais auparavant parlé avec nos amis pour avoir leur appui en ce jeu. Voici quatre jours que je suis sans nouvelles, parce que notre voyage, à Elsa et à moi, en auto de Paris dans les Landes, s'est passé d'une façon absolument désastreuse, dans le froid, la neige, les pannes, les contretemps, et que partis samedi matin, nous n'avons pu arriver au port que mercredi matin (au lieu de dimanche), le cinquième jour, littéralement épuisés de fatigue. Dans une maison glacée, où il a fallu attendre que les feux nous rendent l'usage des doigts je n'ai été capable d'écrire, de vous écrire, qu'aujourd'hui jeudi.

Oui, je savais que Romain Rolland allait nous quitter. Les dernières fois que je vous avais vus tous les deux, j'en avais été si profondément persuadé que je ne vous ai rien dit à tous les deux de ce que je voulais vraiment vous dire. Vous qui le voyiez tout le temps, peut-être cela vous paraîtra-t-il singulier, mais pour moi qui arrivais du dehors, comprenez-vous... J'avais peur de vous montrer ce que je pensais, ce que je ne pouvais pas ne pas penser, et cela faisait que tout ce que je disais était un peu à côté de ce que j'aurais voulu dire. Tout de même quand le fait est là, de l'avoir prévu ne l'en fait pas plus croyable. D'une certaine façon Romain Rolland avait été si souvent, si longtemps près de la mort, qu'au fond, je le croyais immortel. Et je me disais qu'avec vous à côté de lui... D'une certaine façon, précisément parce que je l'avais trouvé si vieilli cette dernière fois, je pensais inconsciemment qu'il avait dépassé l'âge de la mort. On est absurde.

Il faut bien maintenant que je me remette à vous parler de moi. Vous avez fait à ma collaboratrice, qui est allée à Vézelay<sup>153</sup>, des reproches me concernant, qui ne peuvent pas ne pas m'aller au cœur : je ne vous ai pas envoyé mon livre, je n'ai pas répondu aux lettres, je n'ai rien fait pour M. Sabatier... Ma chère amie, je comprends que votre douleur vous rende injuste, mais au moins, écoutez-moi.

Le jeudi du meeting Thorez<sup>154</sup>, j'étais déjà très mal. Je m'y suis traîné pour la lettre de Romain Rolland que j'étais venu chercher Bd Montparnasse. Vous partiez le surlendemain. Mais le lendemain, le vendredi, en me levant, j'ai craché le sang. J'étais dans un état de grande faiblesse et je me suis couché. Ensuite, il était impossible d'envoyer ce livre par la poste à Vézelay, comme pour tous mes amis d'e province, parce que c'est un gros livre qui dépasse le poids des envois postaux permis. Voilà pour le livre.

Depuis votre départ jusqu'à la mort de Romain Rolland, sauf dans des sursauts que le médecin me reproche et qu'il a voulu éviter en m'envoyant au bout du monde, j'ai été dans mon lit dans un état patoyable, trop faible pour prendre parfois un livre sur la table à côté de moi. J'ai pourtant écrit dans mon journal des articles après lesquels je n'étais plus bon à rien, j'ai été une fois lire des poèmes pour l'anniversaire de l'exécution de Gabriel Péri, on est venu de la radio enregistrer un discours chez moi, et puis il y avait la foule des gens qui avaient une bonne raison pour m'atteindre, et qui m'auraient bien

<sup>153</sup> Il s'agit des séances de pose et interview de Romain Rolland pour *Les Lettres françaises*, mentionnées dans le *Journal*, cf. note 148.

<sup>154</sup> Maurice Thorez est rentré en France le 27 novembre 1944. Il s'agit ici de reproches de Marie Rolland qui concernent la suite donnée aux rencontres parisiennes, fin novembre, mentionnées plus haut dans le *Journal*, en particulier le 29 novembre. Voir *supra*.

conduit au tombeau pour me parler cinq minutes. Vous pouvez imaginer ce que c'est. Trois hémoptysies en quinze jours. Mais il paraît que je ne suis pas tuberculeux, analyses faites. Au bout du compte, le professeur Debré m'a découvert de l'insuffisance des glandes surrénales. Alors on me bourre d'adrénaline et je garde le lit.

Dans tout cela m'arrivaient vos lettres, celles de Romain Rolland. Elles parlaient de deux choses : l'édition de *Colas Breugnot* qui supposait une démarche auprès de M. Esmenard<sup>155</sup>, de l'appui Sabatier. J'attendais d'avoir quelque chose à répondre sur ces sujets-là. J'attendais de pouvoir aller trouver moi-même Esmenard, j'attendais de savoir quelque chose sur l'appui Sabatier. Pour celle-ci, j'avais demandé, par la voie du Front National, comme je vous l'avais dit, quelques renseignements. Je ne les ai eus que trop tardivement et formels : qu'il valait mieux ne pas s'occuper de cette affaire qui était mauvaise, et ne me regardait pas. Dans la conversation, vous ne m'aviez paru, ni l'un ni l'autre, tenir si fortement à Sabatier... Mais d'après les lettres je me suis senti très ennuyé, voyant qu'il en était tout autrement. Remarquez que je n'ai aucun pouvoir particulier dans un pareil domaine, et que tout ce que je pouvais faire était d'être l'interprète de Romain Rolland, et le vôtre. Mais pour cela, il fallait encore se lever, aller voir les gens, faire antichambre. Je ne savais vraiment que vous écrire : et surtout j'espérais tout le temps que deux ou trois jours plus tard, je serais mieux, capable d'aller et de venir.

Voilà.

J'aimerais que vous me disiez, ma chère amie, que vous m'avez jugé sur les apparences, et sur elles seules. Je regrette terriblement d'avoir à mêler des considérations pareilles, et interminables, à ce dont je ne parle pas du tout, et qui a autrement d'importance. Est-ce que j'ajouterai que la directrice de la *Bibliothèque française* a dû aller voir ces jours-ci M. Esmenard à ma place ; et que pour M. Sabatier, on m'a fait dire encore que si je m'en mêlais j'aggraverais encore son cas considéré comme très grave, parce que tout dépend, paraît-il d'un socialiste très anti-communiste, déjà violemment indisposé par d'autres démarches faites de Paris (Maurice notamment), et très désireux le cas échéant de montrer qu'il est plus radical qu'un communiste en matière d'épuration ? Vous dirai-je encore qu'il m'a paru plus indispensable de faire ce que personne n'aurait entrepris si je ne m'en étais pas mêlé avec le peu de forces dont je disposais ?

Je devrais vous parler de Romain Rolland, et au lieu de cela j'ai à me justifier. Cela me paraît très difficile à mélanger. Je voudrais pourtant maintenant qu'il n'est plus là, que vous compreniez, ma chère amie, qu'à douter de moi, vous doutez pourtant de ce qui est une fois pour toutes acquis, même si la maladie, le surmenage, la vie qu'on n'a pas choisi d'avoir, pouvait m'empêcher de l'exprimer. Dans ce moment même où vous mesurez le plus atrocement une absence, veuillez, je vous prie, considérer que cette absence achète, à un prix disproportionné sans doute, quelques dévouements qui dépassent les personnes, et les accidents auxquels les personnes sont soumis. Et croyez profondément au mien, à ma tristesse, à mon amitié.

Aragon.

Aragon, a ensuite écrit une préface à un volume de pages choisies de Romain Rolland et fait paraître dans *Les Lettres françaises* des textes de Romain Rolland, en particulier du 14 avril au 9 juin 1949, une importante série d'articles sur *Jean-Christophe*, que j'avais eu le plaisir d'éditer et commenter pour un précédent numéro des *Annales*<sup>156</sup>.

L'ultime lettre de Marie Romain Rolland à Aragon mentionne ainsi son projet éditorial des échanges entre les deux hommes.

**Marie Romain Rolland, 89 Bd du Montparnasse, 75006, Paris, à M. Louis Aragon, le 6 janvier 1981**

Cher ami,

[...]

Je retrouve de temps à autre de petits passages du *Journal* de Romain Rolland vous concernant et j'en prends note pour le *Cahier Romain Rolland-Aragon*. Contrairement à vous, je ne verrais par d'inconvénient à ce que ce *Cahier* soit composé de textes séparés, plus ou moins longs, comme certains livres très célèbres - Vauvenargues, Pascal et plus près de nous Amiel et ce fameux mystique flamand dont le nom m'échappe. Je considère que les textes que vous m'avez laissé photocopier et qui, à votre avis, ne sont pas assez « parfaits », parce que détachés les uns des autres, sont fort intéressants ; chacun d'eux étant

<sup>155</sup> Il s'agit de s'assurer les droits pour l'édition du roman dans la collection des classiques français, mentionnée dans le *Journal* en date du 29 novembre, voir *supra*.

<sup>156</sup> *Dix Textes d'Aragon sur Romain Rolland*, Annales de la Société des Amis d'Aragon et Elsa Triolet, Paris, n°7, 2005

comme un « portrait » séparé ; cela donne un peu plus de diversité que si tous les textes étaient liés entre eux de façon « logique ».

Puisse cette édition satisfaire à ce vœu de Marie Rolland ; le discours d'escorte qui tient ici ensemble les fragments épars a tenté de pallier le « décousu » qui déplaisait à Aragon dans le projet premier...

Dominique Massonnaud